UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER.

N° 28

FACULTÉ DE MEDECINE

LE FETICHISME

RESTIF DE LA BRETONNE FUT-IL FÉTICHISTE ?

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 22 Février 1913

PAR

Louis BARRAS

Né à Montpellier, le 31 janvier 1886

EXTERNE DES HOPITAUX

INTERNE PROVISOIRE DES HOPITAUX DE MONTPELLIER



POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MEDECINE

Examinateurs de la thèse	GRASSET, Professeur, *Président.*	
	TEDENAT, Professeur.	
	GAUSSEL, Agrégé	*Assesseurs.*
	EUZIERE, Agrégé.	

MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1913

LE FÉTICHISME

UNIVERSITÉ DE MONTPELLIER

N° 26

FACULTÉ DE MÉDECINE

11

LE FÉTICHISME

RESTIF DE LA BRETONNE FUT-IL FÉTICHISTE ?

THÈSE

Présentée et publiquement soutenue devant la Faculté de Médecine de Montpellier

Le 22 Février 1913

PAR

Louis BARRAS

Né à Montpellier, le 31 janvier 1886

EXTERNE DES HOPITAUX

INTERNE PROVISOIRE DES HOPITAUX DE MONTPELLIER

POUR OBTENIR LE GRADE DE DOCTEUR EN MEDECINE

Examinateurs de la thèse
GRASSET, Professeur, *Président.*
TEDENAT, Professeur.
GAUSSEL, Agrégé
EUZIERE, Agrégé. } *Assesseurs.*



MONTPELLIER
IMPRIMERIE FIRMIN ET MONTANE
Rue Ferdinand-Fabre et Quai du Verdanson

1913

PERSONNEL DE LA FACULTÉ

Administration

MM. MAIRET (✻)	Doyen
SARDA	Assesseur
IZARD	Secrétaire

Professeurs

Pathologie et thérapeutique générales	MM. GRASSET (O. ✻).
Clinique chirurgicale	TEDENAT (✻).
Clinique médicale	CARRIEU.
Clinique des maladies mentales et nerv.	MAIRET (✻).
Physique médicale	IMBERT.
Botanique et hist. nat. méd	GRANEL.
Clinique chirurgicale	FORGUE (✻)
Clinique ophtalmologique	TRUC (O. ✻).
Chimie médicale	VILLE.
Physiologie	HEDON.
Histologie	VIALLETON.
Pathologie interne	DUCAMP.
Anatomie	GILIS (✻).
Clinique chirurgicale infantile et orthop.	ESTOR.
Microbiologie	RODET.
Médecine légale et toxicologie	SARDA.
Clinique des maladies des enfants	BAUMEL.
Anatomie pathologique	BOSC.
Hygiène	BERTIN-SANS (H.)
Clinique médicale	RAUZIER.
Clinique obstétricale	VALLOIS.
Thérapeutique et matière médicale	VIRES.

Professeurs adjoints : MM. de ROUVILLE, PUECH, MOURET

Doyen honoraire : M. VIALLETON

Professeurs honoraires : MM. E. BERTIN-SANS (✻), GRYNFELTT HAMELIN (✻)

M. H. GOT, *Secrétaire honoraire*

Chargés des Cours complémentaires

Clinique ann. des mal. syphil. et cutanées	MM. VEDEL, agrégé.
Clinique annexe des mal. des vieillards	LEENHARDT, agrégé.
Pathologie externe	LAPEYRE, agr. lib.
Clinique gynécologique	de ROUVILLE, prof. adj.
Accouchements	PUECH, Prof. adj.
Clinique des maladies des voies urinaires	JEANBRAU, agr. libr.
Clinique d'oto-rhino-laryngologie	MOURET, Prof. adj.
Médecine opératoire	SOUBEYRAN, agrégé.

Agrégés en exercice

MM. GALAVIELLE	MM. LEENHARDT	MM. DERRIEN
VEDEL	GAUSSEL	MASSABUAU
SOUBEYRAN	RICHE	EUZIÈRE
GRYNFELTT Ed	CABANNES	LECERCLE
LAGRIFFOUL	DELMAS (Paul).	LISBONNE, ch. des f.

Examinateurs de la Thèse

MM. GRASSET, prof. *président.*	MM. GAUSSEL, *agrégé.*
TEDENAT, *professeur.*	EUZIERE, *agrégé.*

La Faculté de Médecine de Montpellier déclare que les opinions émises dans les Dissertations qui lui sont présentées doivent être considérées comme propres à leur auteur; qu'elle n'entend leur donner ni approbation ni improbation.

A LA MÉMOIRE DE MON ONCLE

LE DOCTEUR RAYNAL

L. BARRAS.

A MON PÈRE

A MA MÈRE

A MES SŒURS

MEIS ET AMICIS

L. BARRAS.

A MON PRÉSIDENT DE THÈSE

MONSIEUR LE PROFESSEUR GRASSET

L. BARRAS.

A MON MAITRE

MONSIEUR LE PROFESSEUR TÉDENAT

A MON MAITRE

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ GAUSSEL

L. BARRAS.

A MON MAITRE

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ JEANBRAU

A M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ EUZIÈRE

L. BARRAS

A MES MAITRES DANS LES HOPITAUX

M. LE PROFESSEUR TÉDENAT

M. LE PROFESSEUR CARRIEU

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ VEDEL

M. LE MÉDECIN PRINCIPAL VEDEL

A MES MAITRES DE CONFÉRENCES D'EXTERNAT
ET D'INTERNAT

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ GAUSSEL

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ JEANBRAU

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ RICHE

M. LE PROFESSEUR AGRÉGÉ SOUBEYRAN

M. LE DOCTEUR RIVES
CHEF DE CLINIQUE CHIRURGICALE

M. LE DOCTEUR ROGER
CHEF DE CLINIQUE MÉDICALE

L. BARRAS.

DU MÊME

Angiome musculaire du muscle grand droit de l'abdomen. *Société des Sciences Médicales de Montpellier*, mars 1911. (En collaboration avec A. Rives.)

Mammite chronique et cancer du sein. *Société des Sciences Médicales de Montpellier*, juin 1911. (En collaboration avec A. Rives.)

Etranglement herniaire de cause curieuse. *Société des Sciences Médicales de Montpellier*, juin 1911. (En collaboration avec Etienne.)

Le cauchemar mictionnel. *Chronique Médicale*, 1er janvier 1913.

LE FÉTICHISME

RESTIF DE LA BRETONNE FUT-IL FÉTICHISTE ?

AVANT-PROPOS

C'est parce que nous avons lu quelques pages des *Études sur Restif*, écrites par M. John Grand-Carteret, en manière d'Introduction à *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé* (1), qu'il nous a plu d'écrire cette thèse.

A dire vrai, le fait particulier de Restif n'a été, pour nous, que l'occasion, dès longtemps cherchée, d'exprimer quelques idées sur un sujet qui nous est cher. Aussi n'avons-nous pas craint de faire des développements que seul un examen rapide pourrait faire prendre pour des à côté.

Dès le début de nos études médicales, nous avons été surpris de l'usage immodéré que l'on fait, ailleurs, et même, parfois, chez nous, des mots et des choses de la médecine; d'où des déformations et des erreurs.

---

(1) Restif de la Bretonne, *Monsieur Nicolas*. Introduction au t. II, par J. Grand-Carteret.

Pourtant, ce n'est pas que, si les mots de notre vocabulaire sont, dans ces transplantations, judicieusement appliqués, on ne puisse en retirer quelque avantage. Ils donnent plus de force à la pensée ; ils font image d'une manière excellente (1).

Mais il faut que l'auteur et les lecteurs sachent la signification exacte des mots employés : c'est à cette condition seule que l'effet voulu est obtenu.

Or, c'est dans ce chapitre de la médecine, qui doit surtout nous intéresser, que l'abus indiqué est fréquent et, le mot ne nous effraye pas, dangereux.

Il y a, en effet, dans le domaine immense de la *Médecine légale* (2), une partie plus attrayante, d'aspect moins aride, qui attire et retient. C'est la région que le vulgaire, c'est-à-dire celui qui est étranger aux choses médicales, parcourt le plus volontiers.

Il en a rapporté des mots, des expressions, des idées.

N'est-ce pas parce que certains médecins ont, peut-être,

---

(1) On en a des preuves dans l'œuvre de J. Lorrain, çà et là. Citons, pour ne donner que cet exemple, les lignes suivantes :

« Qui fera donc crever cet abcès de rancœurs et de tendresses avortées, ce ganglion gonflé de passions étouffées et de douleurs mortes ? Quel forceps, quelle éclampsie atroce et salutaire me délivrera de cet abominable et pesant fœtus d'âme ? » (J. Lorrain).

Paul Adam, dans un article du *Journal*, intitulé *Le Financier*, écrit : « Le repos par roulement, oui, tant qu'on voudra ! Mais le repos universel ?... Comment peut-on vouloir suspendre la vie créatrice vingt-quatre heures par semaine ? ... C'est un rêve d'embryons ridicules englués dans le protoplasma et qui s'y chauffent avant la parturition, l'âme encore aveugle, et les os encore cartilagineux. »

Et Albert Vandal, dans l'*Avènement de Bonaparte* : « Dans la plupart des autres départements, le brigandage existe à l'état sporadique, se manifestant par attentats épars... »

Nous nous arrêtons ; on pourrait multiplier les exemples.

(2) Ce que nous disons de la Médecine légale est également applicable à la Pathologie nerveuse et à la Pathologie mentale.

insuffisamment étudié et le chapitre des *anomalies, déviations et perversions de l'instinct génital*, et les œuvres et la vie des écrivains qu'ils considéraient, et l'époque à laquelle ils ont vécu, qu'ils ont porté des jugements hâtifs, et dont la revision nous paraît opportune.

Dans ces dernières années surtout, les médecins ont pris goût à ces études médico-littéraires et médico-artistiques ; il y a des revues, des thèses, des livres. Cela est intéressant et gentil.

Mais la plus attrayante des mers a ses écueils, et beaucoup de ces diagnostics, à un examen approfondi, apparaissent seulement comme des fantaisies d'esprits intelligents et curieux ; comme une distraction d'après le cabinet.

Pour prendre honnêtement parti dans le débat, je me suis livré à une étude du fétichisme, réunissant tout ce que la littérature médico-légale a produit de plus important à ce sujet.

Je me suis attaché, étudiant avec un grand soin les observations, à dégager les caractères de cette perversion du sens génital.

J'ai adopté, à dessein, la manière analytique, didactique.

Ayant ainsi mis en relief les *symptômes* du fétichisme, nous pensons que, pour en accuser un écrivain, il ne sera plus possible de se contenter de preuves à l'usage des gens du monde.

Avec le même espoir, je me suis attardé dans l'étude des *formes cliniques* et du *diagnostic*.

Le chapitre de l'*historique* et celui de la *pathogénie* ont un semblant de nouveauté.

Voilà la *première partie*.

Voici la *deuxième* : j'étudie ensuite, dans la vie et l'œuvre

de Restif, ce qui, au point de vue de son fétichisme, me permettra d'arriver à une conclusion (1).

N'ayant pas oublié d'allumer la lanterne, nous avons quelque chance de voir clair, lorsqu'il s'agira d'examiner les thèses diverses et de donner notre opinion.

C'est donc à un travail de revision, de mise au point, que je me suis ardemment employé, à l'occasion de Nicolas-Edme Restif de la Bretonne, qui m'est un auteur très cher (2).

---

(1) Pour notre démonstration, nous aurions pu opposer texte à texte. Cela eût nui à l'unité. Nous avons préféré faire deux parties ; ainsi l'on pourra lire la seconde en se souvenant de la première.

(2) Fallait-il ne pas indiquer les sources où nous avons puisé et ne pas craindre d'accumuler les citations ? Fallait-il ne donner que les résultats, sans indiquer les moyens, et le lecteur, nous voyant sur la scène, ne devions-nous pas le convier à nous suivre dans les coulisses, et à observer comment nous y avons travaillé ?

La réponse est facile, puisque ceci est une thèse, et que nous voulons faire une démonstration.

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

Aucune misère physique ou morale, aucune plaie quelque corrompue qu'elle soit, ne doit effrayer celui qui s'est voué à la science de l'homme, et le ministère sacré du médecin, en l'obligeant à tout voir, à tout connaître, lui permet aussi de tout dire.

(Tardieu, *Attentats aux mœurs.*)

Nous aborderons cette étude en bannissant tout sentiment de fausse pudeur si fâcheux en médecine.

(Thoinot, *Attentats aux mœurs.*)

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITION (1)

Le fétichisme est : « L'anomalie de l'instinct sexuel conférant, tantôt à un objet de la toilette féminine ou des vêtements masculins, tantôt à un costume déterminé, tantôt, enfin, à une partie du corps de l'un et de l'autre sexe, le pouvoir exclusif d'éveiller les sensations amoureuses et de produire l'orgasme voluptueux. »

Cette définition, qui est de Garnier, est remarquablement synthétique.

« L'objet du culte fétichiste, corporel ou autre, devient ainsi l'élément, à la fois nécessaire et suffisant, de l'excitation sensuelle, et son influence annihile à son profit le *consensus* d'impressions qui, à l'ordinaire, forment le *substratum* des sollicitations sexuelles. »

Il y a « accaparement, au profit d'un objet, ou bien

(1) On a donné du fétichisme de nombreuses définitions. La plupart sont inadmissibles, parce que « abusives » (J. Grand-Carteret).

d'une partie du corps, des sensations génésiques qui ne s'éveillent et se développent qu'à leur vue, à leur contact ou à leur simple représentation mentale. »

Le fétichisme : « C'est un *amour à côté* » (1).

Ici, l'appétit sexuel « présente une *insertion vicieuse*, c'est-à-dire s'applique à des objets auxquels normalement il ne s'applique pas (Binet).

Le fétichisme n'est pas une entité morbide, mais un syndrome commun à plus d'un état pathologique. Ce n'est qu'un épisode d'un état maladif, qu'une modalité symptomatique d'un fonds pathologique qui est la dégénérescence que démontrent les stigmates et les antécédents héréditaires.

« Ce serait une étrange erreur d'en faire un état morbide distinct. » (Charcot et Magnan.)

Le fétichiste est un malade à appareil nerveux anormal. Il n'a pas son libre arbitre, partant il est irresponsable.

Tardieu a écrit, à propos de l'inversion du sens génital : « Quoique incompréhensibles, quelque contraires à la nature et à la raison que puissent paraître les actes de pédérastie, ils ne sauraient échapper ni à la responsabilité de la conscience, ni à la juste sévérité des lois, ni surtout au mépris des honnêtes gens. »

Sourions de la tirade. Tout y est : nature, raison, conscience, lois, honnêtes gens.

Voici qui est mieux : « La question des attentats aux mœurs est une de celles qui ont le plus évolué dans ces dernières années. Il y a trente ans, le problème à résoudre était fort simple, car le coupable était toujours considéré comme un homme corrompu, envers lequel on ne saurait

---

(1) P. Garnier. *Les fétichistes*. 1896.

se montrer trop sévère. Dans ces conditions, le magistrat chargeait le médecin expert d'examiner la victime d'un attentat, mais jamais l'inculpé. Pour celui-ci, en effet, aucun problème de médecine légale ne semblait devoir se poser. Qu'il me soit permis, à ce propos, de rappeler qu'avec Charcot nous avions essayé, à bien des reprises, de ne pas nous contenter de cet examen en quelque sorte unilatéral et d'étendre nos investigations non seulement à l'égard de la victime, mais aussi à l'égard de l'inculpé. Le Parquet n'avait jamais voulu nous suivre dans cette voie, de peur de voir échapper des criminels à la vindicte publique. L'opinion des magistrats s'est modifiée depuis, et cela grâce aux recherches des aliénistes modernes, qui ont montré combien fréquentes étaient les anomalies de l'instinct sexuel chez les déséquilibrés. » (Brouardel.)

CHAPITRE II

HISTORIQUE

Avant 1882. — Il y a une première période marquée par le livre de Tardieu, paru en 1873, où l'on considère que les anormaux de l'instinct sexuel sont responsables, partant condamnables, et où la perversion qui nous intéresse n'est pas encore nettement individualisée.

On étudie, avant tout, l'inversion du sens génital, sur laquelle le mémoire de von Krafft-Ebing, de 1887, attirera fortement l'attention. On ne s'occupe que d'elle, et, à côté, on rapporte des observations que l'on considère comme constituant une autre variété de perversion sexuelle, et l'on émet, à leur occasion, quelques réflexions, sans insister ni préciser davantage.

De 1882 à 1887. — Dans une deuxième période, médico-légale, ces perversions sont regardées comme des manifestations de la dégénérescence mentale héréditaire.

Ceci avec le mémoire de Charcot et Magnan, de 1882, dans lequel, les observations III — celle-ci due au docteur Blanche —, IV et V sont des observations complètes et nettes de fétichisme, justement célèbres.

Mais si la chose, d'abord entrevue, est maintenant vue, il n'y a pas encore de mot pour la désigner.

1887. — En 1887, Binet écrit, dans la *Revue philosophique*, un article intitulé : *Le fétichisme dans l'amour.*

Parce que, sans doute, l'amour est dans l'ombre des religions, Binet, le premier, a distingué, à côté du fétichisme religieux, le fétichisme amoureux.

Il a, d'autre part, appliqué ce terme aux observations publiées par Charcot et Magnan, considérant que le fétichisme pathologique n'est qu'une exagération du fétichisme amoureux.

» L'amour normal nous apparaît comme le résultat d'un fétichisme compliqué ; on pourrait dire, — nous nous servons de cette comparaison dans le but unique de préciser notre pensée, — on pourrait dire que dans l'amour normal le fétichisme est polythéiste : il résulte non pas d'une excitation unique, mais d'une myriade d'excitations : c'est une symphonie. Où commence la pathologie ? C'est au moment où l'amour d'un détail quelconque devient prépondérant, au point d'effacer tous les autres.

» L'amour normal est harmonieux ; l'amant aime au même degré tous les éléments de la femme qu'il aime, toutes les parties de son corps et toutes les manifestations de son esprit. Dans la perversion sexuelle, nous ne voyons apparaître en somme aucun élément nouveau ; seulement l'harmonie est rompue ; l'amour, au lieu d'être excité par l'ensemble de la personne, n'est plus excité que par une fraction. Ici, la partie se substitue au tout, l'accessoire devient le principal. Au polythéisme répond le monothéisme. L'amour du perverti est une pièce de théâtre où un simple figurant s'avance vers la rampe et prend la place du premier rôle. » (A. Binet.)

Cette expression : *fétichisme*, a été l'objet d'une « controverse terminologique et étymologique ; elle n'est certainement pas à l'abri de toute critique. Dans son acception courante, elle sous-entend un culte plutôt religieux qu'amoureux dans son principe, une superstition puérile, et surtout une naïve et grossière idolâtrie qui a ses croyants parmi les peuplades primitives. » (P. Garnier.)

Pour certains, le terme dériverait du portugais *felisso* (charme), « qui signifie chose enchantée, chose fée, comme l'on disait en vieux français ; *felisso* provient lui même de *fatum*, destin. » (Binet.)

Max Müller rattache ce mot au mot latin *factitius* (factice, insignifiant).

De 1887 à nos jours. — Il est intéressant de remarquer que cette expression, qu'un philosophe imagine d'employer pour désigner des faits de la psychologie amoureuse normale et morbide, ne se trouve ni dans la thèse de Sérieux, qui est de 1888, ni dans le livre de P. Garnier, *La Folie à Paris*, qui est de 1890, alors qu'il y a, dans ces deux ouvrages, des observations de fétichisme — ni dans le rapport de Motet sur l'état mental de P..., publié également en 1890.

Sérieux, par exemple, dit : « *l'amant des tabliers blancs* ».

En 1891, Binet écrit son ouvrage : *Le fétichisme dans l'amour*, et il semble que c'est dans le travail de Moll sur *les perversions de l'instinct génital*, qui est de 1893, que le mot est adopté, pour la première fois, par les médecins.

Il faut citer encore Westphal, von Krafft-Ebing, Tarnowski, Moreau (de Tours), Lombroso, Dessoir, Thoinot, Vallon, P. Garnier — qui publia, en 1896, son livre :

Les Fétichistes pervertis et invertis sexuels, qui est si riche en observations —, Dumas, G. Ballet et Brouardel.

J'ai trouvé une observation intéressante de *Fétichisme et mariage*, dans une brochure du Dr Forel, de 1907.

En 1908-1910, le Dr de Clérambault a publié quatre observations de fétichisme chez la femme (1).

En 1912, le docteur Langlois a consacré sa thèse de doctorat à l'étude d'*une observation de fétichisme des étoffes chez la femme*.

---

(1) De Clérambault : Passion érotique des étoffes chez la femme (*in* Archives d'Anthropologie criminelle et de Médecine légale, années 1908-1910).

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER. — Etiologie.

CHAPITRE II. — Pathogénie.

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ÉTIOLOGIE

Fréquence. — La perversion qui nous intéresse est observée rarement.

Sexe. — En 1898, Thoinot écrivait : « L'amour fétichiste *n'est pas connu chez la femme*, au moins jusqu'à présent. »

Le D[r] de Clérambault, en 1908-1910, et le D[r] Langlois, en 1912, ont publié des observations de fétichisme des étoffes chez la femme.

Age. — C'est, dans la plupart des cas, dès *l'enfance* qu'apparaît l'anomalie de l'instinct sexuel.

« Un malade de Krafft-Ebing adorait, dès l'âge de *quatre ans*, les bottes bien cirées des écuyers et en rêvait même pendant son sommeil. » (P. Garnier.)

« A l'âge de *cinq ans*, il entre en érection devant un bonnet de nuit... » (Charcot et Magnan.)

« V... est amoureux de la soie, depuis l'âge de *cinq à six ans*... » (P. Garnier.)

« Dès l'âge de *six à sept ans*, le sujet était déjà poussé par un

instinct irrésistible à regarder les pieds des femmes pour voir s'il n'y avait pas de clous à leurs souliers .. » (Charcot et Magnan.)

« Le Dr X... avait ressenti, dès l'âge de *six ans*, une sensation voluptueuse développée par la vue, le contact et l'odeur du bonnet d'une femme de chambre... » (P. Garnier.)

« X... commença à se sentir puissamment attiré, dès l'âge de *huit ans*, par les cheveux des femmes, surtout des jeunes filles... » (Von Krafft-Ebing, *cit.* Garnier.)

« Depuis l'âge de *neuf à dix ans*, il avait un culte pour les étoffes laineuses et duveteuses... » (P. Garnier.)

« A *dix ans*, L. . s'aperçut, pour la première fois, que le contact, sur sa joue, de la barbe d'un homme qui l'embrasse lui fait ressentir une impression singulière. Il est tout troublé, envahi par une émotion voluptueuse... » (P. Garnier.)

« A *dix ou onze ans*, il s'était senti frappé, et il n'avait plus eu qu'une pensée : revêtir la chemise de sa sœur, plus âgée que lui de quatre ou cinq ans. » (P. Garnier.)

« L'obsession fétichiste remontait à la *douzième année* environ. » (P. Garnier.)

La perversion peut, plus rarement, ne se manifester qu'à *l'adolescence.*

« Parfois, cependant, le fétichisme n'éclôt que beaucoup plus tard, et c'est à ces sortes de cas que von Krafft-Ebing applique la dénomination de *fétichisme acquis.* Le terme de *retardé* serait beaucoup plus juste : on ne devient pas fétichiste quand on ne porte pas en soi la *tare* sur laquelle peut se développer cette anomalie. Il en est du *fétichisme* comme de *l'inversion* : il est un fétichisme *congénital* comme il est une inversion *congénitale*, et il existe aussi un fétichisme *retardé*, comme il existe une inversion *retardée* ; mais, *congénitale* ou *retardée*, l'anomalie est toujours de *même souche* et de *même nature intime.* » (Thoinot.)

Profession. — Elle ne nous donne que peu de renseignements.

Voici quelques professions que nous relevons dans les observations de Charcot et Magnan, Magnan et Leroy, von Krafft-Ebing, Pascal, Paul Garnier : journaliers, ouvrier boulanger, matelot, boucher, domestique, commis en librairie, employé de commerce, clerc d'huissier, peintre sur porcelaine, négociant, etc.

Il y a un gentilhomme polonais et un médecin. Nous n'avons trouvé qu'un intellectuel, Louis X..., dont l'observation est très remarquable (1).

Antécédents héréditaires et personnels. — Nous les avons rassemblés dans les tableaux ci-joints :

---

(1) L'observation de Louis X... est rapportée par P. Garnier dans *Les Fétichistes*. Elle pourrait, développée, embellie, devenir le thème d'un roman qui aurait la prétention d'étonner.

Nous y relevons cette image : « Je constate, une fois rentré, que, malgré les précautions que j'ai prises pour marcher, une de mes bottes a, en travers du pied, une légère craquelure. . *Cela m'attriste comme la vue d'une première ride sur le visage d'un être aimé.* »

Noms	Antécédents Héréditaires	Antécédents Personnels	Observations
X...		Chorée à 11 ans.	Von Krafft-Ebing.
X...	Oncle maternel et grand-père du même côté morts fous ; une de ses sœurs épileptique ; parents de caractère fort irritable.	Accès épileptiques, à dater de 18 ans.	Hammond.
Pierre B...	Grand-père et père, déséquilibrés alcooliques.	Triste, inquiet, émotif, souvent obsédé par les plus futiles préoccupations.	Magnan.
X...	Père excentrique, a des hallucinations pénibles ; sœur et frère extravagants.	Nombreux stigmates psychiques, émotivité : crainte des lieux élevés : idées mélancoliques : tendance au suicide.	Charcot et Magnan.
X...	Hérédité névropathique.	Convulsions dans l'enfance ; stigmates consistant en accidents hystériques, idées hypocondriaques et hallucinations.	Id.
C... Auguste.	Hérédité morbide convergente; père alcoolique ; oncle paternel mort aliéné ; mère et sœur nerveuses, irritables, portées à la mélancolie ; frère faible d'esprit a eu à 20 ans un accès maniaque.	Signes physiques de dégénérescence : conformation vicieuse du crâne : la bosse frontale droite et bosse temporale gauche sont plus saillantes ; front fuyant ; plagiocéphalie. Dépression mélancolique : tendances au suicide.	Id.
Louis P...	Père, alcoolique chronique, frappé d'hémiplégie à la suite de deux attaques ; oncle idiot.	Pas de stigmates physiques de dégénérescence : mais d'une émotivité telle qu'il pleure pour la moindre chose.	Magnan et Leroy.

Noms	Antécédents Héréditaires	Antécédents Personnels	Observations
P...	Issu de souche tarée.	Taré, tics, obsessions, phobies diverses.	Motet.
X...	Un grand-oncle maternel serait mort dans l'idiotisme : père avait des habitudes d'intempérance : des trois sœurs, l'aînée serait idiote.	X... ne présente pas l'ensemble de ces défectuosités physiques que l'on trouve généralement chez les dégénérés, cependant les oreilles ont une implantation vicieuse : elles sont très écartées de la tête. Bien qu'âgé de trente et un ans seulement, X... a déjà la physionomie un peu vieillotte.	Dr Vallon.
Gustave L...	Père, mort dans un asile d'aliénés : frère, épileptique ; un cousin germain a été frappé d'aliénation mentale.	Epilepsie, incontinence nocturne d'urine.	Garnier.
Docteur X...	Deux tantes maternelles, aliénées ; un frère, d'un caractère exalté.	Impulsions kleptomaniaques.	Id.
M...	Frère épileptique.	Faible d'intelligence.	Id.
Eugène L...	Père, épileptique ; mort dans une attaque comitiale ; sœur très faible d'intelligence.	Incontinence nocturne d'urine jusqu'à l'âge de seize à dix-sept ans.	Id.
X...	Grand-oncle maternel mort en démence ; père alcoolique ; sœur idiote.		Id.
Victor V...	Père alcoolique, mère exaltée et mystique.		Id.

Noms	Antécédents Héréditaires	Antécédents Personnels	Observations
Laurent P...	Mère mélancolique s'est suicidée par les vapeurs de charbon.	Nombreux stigmates physiques de dégénérescence.	P. Garnier.
Louis X...	Famille riche en manifestations vésaniques : un oncle maternel, alcoolique. s'est suicidé ; père alcoolique ; un cousin germain a été interné à l'asile de Ville-Evrard.	A la partie latérale droite de la région crânio-faciale, la tempe et la bosse pariétale sont plus saillantes que du côté opposé, et au-dessus d'elles existe une sorte de sillon antéro-postérieur comme si les parties avaient été évidées par un instrument tranchant. Voûte palatine ogivale.	Id.
Louis X.. peintre sur porcelaine.	Père, grande originalité de caractère ; mère hystérique : un frère névropathe.		Id.
Mme V. B...	Très chargés.	Hystérie ; tendance à la dépression ; délire du toucher ; impulsions kleptomaniaques ; convulsions dans sa première enfance ; excentrique, impulsive, superstitieuse.	Dr de Clérambault.
Mme F...	Chargés.	Hystérie : tendance à la dépression avec idées de suicide ; délire du toucher ; kleptomanie.	Id.
Mme X...	Père potator ; frère, inverti sexuel.	Convulsions, strabisme divergent, front natiforme ; voûte palatine ogivale ; prognathisme léger.	Dr Langlois.

« Dans le domaine des causes, l'hérédité reste, comme on l'a appelée, la cause des causes ; c'est elle qui prépare le terrain où la maladie de l'amour doit germer et grandir. Mais l'hérédité, à notre avis, n'est pas capable de donner à cette maladie sa forme caractéristique ; quand un individu adore les clous de bottine, et un autre les yeux de femme, ce n'est pas l'hérédité qui est chargée d'expliquer pourquoi leur obsession porte sur tel objet plutôt que sur tel autre. On peut supposer, à la rigueur, que les malades naissent avec une prédisposition toute formée, les uns pour les tabliers blancs, les autres pour les bonnets de nuit. Mais quand même on admettrait cette hypothèse, elle ne dispenserait pas d'expliquer comment la perversion transmise par l'hérédité a été acquise chez les générateurs ; l'hérédité n'invente rien, elle ne crée rien de nouveau ; elle n'a pas d'imagination, elle n'a que de la mémoire. On l'a même appelée à juste titre la mémoire de l'espèce. Aussi ne résout-elle pas le problème, elle ne fait que le déplacer. » (Binet.)

Onanisme. — Nous pensons que l'onanisme n'a ici aucune valeur étiologique.

« Tous les déviés sexuels sont des onanistes invétérés.

» Convient-il de dire pour cela, comme on l'a déjà avancé, que leur anomalie sexuelle est la conséquence directe de l'onanisme ?

» Ce serait, selon moi, une grave erreur d'interprétation étiologique. Il suffit de mettre en regard la fréquence de l'onanisme chez l'enfant et la rareté des faits qui font l'objet de cette étude, pour se convaincre qu'un autre facteur causal doit nécessairement intervenir.

» En rendant la masturbation responsable de spsychopa-

thies sexuelles, on l'élève, bien à tort, à la hauteur d'une cause, alors qu'elle n'est elle-même qu'un effet. » (P. Garnier.)

On n'est pas fétichiste parce qu'on est onaniste ; on est fétichiste et onaniste parce qu'on est dévié sexuel.

CHAPITRE II

PATHOGÉNIE (1)

Causes prédisposantes. — *Le Terrain.* — N'est pas fétichiste qui veut.

Le fétichisme est une des manifestations de la *dégénérescence mentale héréditaire.*

- générescence.
  - héréditaire.
    - Transmission aux descendants d'un *vice originel* qui a sa source dans des *affections très diverses* des générateurs.
      - Maladies du système nerveux.
        - Paralysie générale progressive, épilepsie, etc., maladies mentales diverses.
      - Intoxications.
        - Alcoolisme.
      - Infections.
        - Syphilis.
  - non héréditaire.
    - La cause qui trouble le développement du système nerveux frappe le sujet soit dans la première, soit dans la seconde enfance, soit même plus tard, dans l'adolescence.
      - 1re enfance : infections, paralysie infantile.
      - 2e enfance : fièvre typhoïde.

Hyperesthésie sensorielle. — Les fétichistes sont des *sensoriels* (olfactifs, auditifs).

---

(1) Comme je l'ai écrit ailleurs : « Les problèmes pathogéniques sont complexes. Il est illogique d'énumérer les théories en les opposant les unes aux autres ; mieux vaut les superposer, les additionner et considérer la résultante. Ce ne sont, le plus souvent, que des hypothèses, et, si elles n'inquiètent pas la raison, elles ont quelques chances d'être vraies. » L. Barbas. Le cauchemar mictionnel. *Chronique médicale*, 1er janvier 1913.

Ils tirent l'excitation de la vue, de l'odeur, du contact de leur fétiche.

Chez certains même les *sensations auditives* concourent à l'excitation. Tel ce commis en librairie, examiné par Garnier, qu'enchantait le *froufrou* de la soie.

« Le contact de la soie, dit une malade, est bien supérieur à la vue, mais le froissement de la soie est encore supérieur ; il vous excite, vous vous sentez délicieusement mouillée ; aucune jouissance sexuelle n'égale pour moi celle-là » (1).

« Dans la rue, il se retournait instinctivement pour *écouter marcher les femmes*. Il avait acquis sur ce point une telle finesse d'ouïe qu'il se trompait rarement sur celles qui avaient des clous à leurs souliers. »

Il y a, chez les fétichistes, une « hyperacuité sensorielle à la faveur de laquelle leurs réactions sont sans proportion avec les impressions reçues. » (P. Garnier.)

Cette phrase est ambiguë.

Leurs réactions sont bien en rapport avec les impressions reçues puisque c'est justement en vertu de cette hyperacuité sensorielle qu'ils reçoivent des impressions très fortes, et l'effet n'est pas supérieur à la cause.

Hyperesthésie corticale. – Les fétichistes sont des *psychiques* (imaginatifs).

Chez eux, l'excitation psychique, faite de représentations mentales, est très violente. La représentation idéale du fétiche leur donne l'excitation, tant le pouvoir d'évocation est grand, tant les différentes mémoires sont développées.

Il y a aussi, chez ces infirmes moraux, « une altération profonde de la sensibilité morale et affective » (Garnier).

---

(1) Observ. de la femme F..., Dr de Clérambault, *in* Th. du Dr Langlois.

Hyperesthésie génitale. — Les fétichistes sont des *hyperesthésiques génitaux*. « L'excitation génitale naît avec une étonnante facilité et va jusqu'au bout sans intervention étrangère. » (Thoinot.)

L'incident. L'association des idées. — Pour que le fétichisme se développe, il ne suffit pas qu'il y ait le terrain.

Dans certains cas, on observe l'éclosion de la perversion, sous l'influence d'une cause qui est efficiente et que l'on peut appeler : l'*incident*, l'*influence extérieure saisissable* (Thoinot), l'*accident* (Binet).

Il y a, à un moment de l'enfance du fétichiste, un incident dans lequel entrent deux facteurs.

D'une part, l'onanisme.

D'autre part, *inter actum*, à l'une quelconque de ses phases, l'enfant reçoit une forte impression sensorielle olfactive, visuelle ou tactile qui, étant donné son état d'excitation génitale, se transforme en une impression voluptueuse.

Il se fait alors une association d'idées indestructible, une cristallisation de ces sensations éprouvées à un âge où l'on oublie difficilement les impressions génitales.

Cette association d'idées sera, désormais, « évocatrice de l'excitation sensuelle » (P. Garnier).

De sorte que, s'il y a le terrain, il s'est créé un rapport de cause à effet tel que, dorénavant, l'érection, spontanée ou provoquée, ne peut être que par la vue, l'odeur, le contact ou la représentation idéale de cette chose qui a violemment impressionné le malade et qui devient, pour lui, le seul excitant vrai, le fétiche.

« L'individu est voué de ce jour à l'amour fétichiste. » (Thoinot.)

« Binet pense que, dans la vie de tout fétichiste, il s'est produit un incident marquant qui se place, d'ordinaire, à l'époque de la première enfance, détermine une forte impression de nature voluptueuse, s'inscrivant profondément, pour être désormais gardée comme objet principal de la sollicitation sexuelle durant le reste de l'existence. » (P. Garnier.)

« L'émotivité morbide de ces malades explique comment ces idées ont pu acquérir cette fixité pathologique : les associations d'idées, le rappel des sensations se faisant avec une facilité et une intensité extrêmes. En un mot, c'est le phénomène connu de l'association des idées porté à un degré maladif. » (Sérieux.)

Le fétichisme apparaît comme le résultat d'une association des idées dans laquelle il ne s'est pas produit, entre les représentations qui en sont la base, la sélection normale.

Il y a erreur dans le groupement des représentations.

C'est une association des idées troublée non dans son mécanisme, puisqu'elle se fait par contiguité, mais dans les images dont le fétichiste imprime la succession dans son cerveau.

Le fétichisme semble ainsi résulter, en partie, d'une association des idées déviée, faussée dans ses termes. C'est une parodie de l'association des idées normale qu'est l'amour, où il y a un choix rationnel entre les diverses images et, partant, un rapport normal entre l'idée-cause, la femme, et l'idée-effet, le coït.

M. Binet dit : « Un résultat aussi considérable a lieu de surprendre, car, en général, ce ne sont pas les idées, ni les perceptions qui modifient profondément l'organisme. Les modifications qui durent ne proviennent pas

d'en haut, du domaine des idées ; elles procèdent, au contraire, de bas en haut, en remontant du domaine des instincts, des sentiments et des impressions inconscientes. Cette toute puissance d'une association d'idées, d'une simple opération intellectuelle nous paraît être suffisante pour caractériser un état morbide. Cet état, en somme, ressemble, par plus d'un côté, à l'état hypnotique, où nous voyons l'esprit du patient accessible à toutes les idées qu'on lui suggère ; l'idée, qui est normalement un produit, un résultat dernier, une floraison, devient, dans les conditions artificielles de l'hypnose, la cause initiale de changements profonds ; elle produit l'hallucination, l'impulsion motrice, la perte de sensibilité, la paralysie ; elle produit même des modifications organiques, des élévations ou des abaissements de température, des rubéfactions et jusqu'à des sueurs de sérosité et de sang. On n'a pas encore remarqué suffisamment à quel point ces faits sont le contre-pied de l'évolution psychique normale, qui va de bas en haut et non de haut en bas. »

« ...Il s'est donc produit un désordre cérébral expliquant cette erreur qui vient d'en haut et non d'en bas, et nous avons là un exemple de ce qu'on appelle l'influence du moral sur le physique. »

Il n'est pas niable que, chez tous ces pervertis de l'instinct sexuel, c'est le cerveau qui paraît être tout puissant, qui paraît être le *primum movens*.

Ils érectent avec leur écorce.

Nous en avons une preuve dans l'inutilité de la clitoridectomie chez les onanistes.

Comme disait le curé atteint de satyriasis, dont parle Buffon, au chirurgien qui voulait lui cautériser l'urètre : « C'est le cerveau qu'il faudrait cautériser. » (Sérieux.)

Néanmoins, il ne faut pas oublier que cette association des idées est la résultante des acquisitions faites par les appareils sensoriels. *Nihil est in intellectu quod non prius fuit in sensu.*

Sans doute, la transformation de l'impression périphérique en idée est une opération cérébrale, mais, à la base de cette association des idées, il y a une association de sensations.

Nous pensons donc qu'il ne faut pas chercher, en cette matière, à établir une influence toute puissante du moral sur le physique, pas plus qu'il ne faut proclamer celle du physique sur le moral.

Voici quelques exemples :

« A 7 ans, une domestique l'entraîna aux pratiques d'onanisme, et, dès la première séance, il ressentit une étrange volupté quand cette fille lui toucha le pénis avec *son pied chaussé.* » (Hammond.)

« Ce fait a suffi, dit Thoinot, pour créer chez l'enfant taré une association d'idées, grâce à laquelle dorénavant le *seul aspect* d'une chaussure de femme, et ensuite la *représentation idéale* de cet objet, provoquaient l'érection et l'éjaculation. »

« A l'âge de 17 ans, une institutrice française l'a séduit, mais ne lui a pas permis d'accomplir le coït, de sorte que seule une excitation sensuelle (masturbation mutuelle) a pu avoir lieu. Au milieu de cette scène, son regard tomba sur les *bottines* très élégantes de cette femme. Cette vue lui fit une profonde impression .....Durant ces attouchements, les *bottines* de l'institutrice devenaient un *fétiche* pour le malheureux jeune homme..... Le *fétiche* soulier prit sur son esprit un ascendant toujours grandissant, et domina bientôt toute sa vie sexuelle. » (Von Krafft-Ebing.)

« Vers *l'âge de* 10 *ans environ*, il vit son camarade se livrer à l'onanisme dans des mouchoirs de femme volés par lui. Ce dernier lui passait des mouchoirs pour s'onaniser, et c'est de là que lui serait venu son penchant. » (Magnan et Leroy.)

Il n'est pas, d'ailleurs, nécessaire qu'il y ait onanisme. Il suffit que le sujet éprouve, par la chose qui deviendra le fétiche, une sensation voluptueuse.

La résultante de cette anomalie dans les acquisitions psychiques et génitales, de cette déviation dans l'association des idées aboutit à cette « *malformation psycho-sexuelle* » (1) qu'est le fétichisme.

Inharmonie entre les centres génitaux. — Il y a, chez le fétichiste, défaut d'équilibre, d'harmonie, de synergie entre les divers centres, échelonnés sur tout l'axe cérébro-spinal, qui président à la fonction sexuelle.

On n'observe plus le consensus harmonique normal des trois régions : moelle, cerveau postérieur, cerveau antérieur.

Cette harmonie et cet équilibre sont « justement proportionnés à l'intégrité de ces centres ». (Magnan et Legrain.)

« La fonction sexuelle est réglée par la synergie de centres multiples dont l'action résultante concourt à la reproduction régulière, normale de l'espèce. Ces centres sont de trois ordres : *psychiques*, *sensitifs* et *spinaux*. Dans les centres sensitifs réside l'instinct de la sexualité; aux centres psychiques, tout au moins dans les races supérieures, est dévolu le choix de l'être, de sexe contraire, qui devra coopérer à l'acte de reproduction ; les centres spinaux enfin président à l'accomplissement régulier de l'acte copulateur lui-même. Voilà donc une fonction complexe réglée par des lois physiologiques bien connues. Si l'instinct sexuel s'éveille dans des conditions régulières, c'est-à-dire dans les circonstances que réclame la

---

(1) P. Garnier.

nature pour que le produit de la conception soit aussi parfait que possible ; si la sélection du type coopérateur de la reproduction est régulière, c'est-à-dire s'applique à un être capable d'assurer normalement la reproduction ; enfin si l'acte copulateur s'effectue en temps régulier et dans des conditions régulières, on peut dire que la fonction génératrice s'accomplit normalement.» (Magnan et Legrain.)

On observe, chez le fétichiste, la déséquilibration fonctionnelle de ces trois centres. Des facteurs qui concourent à la fonction de reproduction, l'un est absent, les autres sont hypertrophiés et pervertis.

Les centres spinaux surexcités et les centres sensitifs fonctionnent en s'affranchissant du contrôle des centres psychiques. Le fétichisme est la conséquence de cette destruction de l'harmonie, de cette rupture de l'équilibre physiologique régnant entre plusieurs centres dont l'action concourt normalement à un but déterminé.

Les fétichistes, déséquilibrés de l'intelligence et de la sensibilité, sont aussi des déséquilibrés de la volonté, des *impulsifs*.

Cette interférence des organes et des appétits fonctionnels serait, d'après Magitot, le résultat de la discordance embryologique entre l'organe sexuel et l'organe cérébral.

Classification de Magnan. — Voici, telle qu'elle est reproduite dans la thèse de P. Sérieux, la classification de Magnan (1).

« 1° *Les spinaux :* ils sont réduits au réflexe simple ; leur domaine est limité à la moelle, au centre génito-spinal de Büdge. Onanisme.

(1) Communications à l'Académie de médecine et à la Société médico-psychologique, 1885.

» 2° *Les spinaux cérébraux postérieurs* : chez eux, le réflexe part de l'écorce cérébrale postérieure pour aboutir à la moelle ; la région antérieure a perdu la haute direction fonctionnelle ; c'est la région postérieure qui intervient, celle qui est le siège des appétits et des instincts.

» 3° *Les spinaux cérébraux antérieurs* : comme à l'état normal, c'est une influence psychique, idée, sentiment, qui agit sur le centre génito-spinal ; seulement l'idée, le sentiment sont pervertis.

» 4° *Les cérébraux antérieurs* : la moelle et le cerveau postérieur restent silencieux, tel cet élève des Beaux-Arts amoureux d'une étoile, tel ces amants de statues. »

Sérieux classe, parmi les spinaux cérébraux antérieurs, les pervertis sexuels que l'on appellera fétichistes.

Le Dr Avalon écrit (1) : « Entre *l'instinct sexuel normal* et *l'inversion génitale*, tous les degrés existent, et pour bien la comprendre il faut étudier le mécanisme qui préside à l'élaboration et à l'évolution des déviations du sens génital (2).

Lorsque l'instinct sexuel éclôt et se développe, au moment de la puberté, il n'est que le résultat d'une longue éducation qui date peut-être des premières années de la vie.

Généralement une image mentale tend à se traduire par un mouvement, et les divers sentiments provoqués par les images mentales des perceptions qui engendrent ces

---

(1) *Restif de la Bretonne, fétichiste.*

(2) « L'exposé qui va suivre est en grande partie emprunté à un article de MM. Vlasidе et Vurpas sur l'*Image mentale et morbide* (note d'Avalon). »

sentiments, se traduisent par des contractions musculaires déterminées qui restent toujours les mêmes pour chaque groupe particulier d'images mentales.

« Il est fort probable que, pendant une période plus ou moins longue de la vie, certaines images mentales entraînent à leur suite la contraction des différents muscles qui concourent à la production de l'érection. Normalement les images mentales se rapportant non spécialement, mais plus particulièrement, aux régions génitales du sexe opposé, provoquent des contractions musculaires entraînant consécutivement l'érection. Au début, ces contractions sont inconscientes jusqu'au moment où elles agissent synergiquement et arrivent à provoquer l'érection. La stase sanguine qui en est la conséquence change par l'action du sang veineux les sensations tactiles générales en sensations génésiques. Le sujet devient alors conscient des sensations voluptueuses qu'il éprouve, il s'ouvre à la vie génitale.

» Il arrive parfois que certains groupes d'images mentales, qui, habituellement, ne se traduisent pas par des contractions plus ou moins isolées des muscles provoquant l'érection, amènent des contractions de ces muscles. Avec l'habitude et l'automatisme, que ces contractions se produisent avec une certaine synergie, et l'érection va en être la conséquence. Le sujet rattachera la jouissance éprouvée aux images mentales précédentes : une inversion sexuelle va être créée. »

Il est évident qu'un enfant qui a ainsi dirigé ses propensions sexuelles n'a pas la notion de la pérennité de l'espèce (1).

---

(1) Il y aurait beaucoup à dire sur cette notion. Elle ne nous regarde pas, ci. Mais nous ne pouvons nous empêcher de signaler, à son sujet, quelques

En résumé, chez le fétichiste, il y a erreur de causes, de moyens, de but.

M. le Pr Grasset (1) considère le fétichisme comme une des manifestations des *troubles des actes psychiques relatifs à la vie sexuelle*.

Il le range parmi les *troubles para* (*paraphilisme*). Les fétichistes sont des *demifous*.

Ils ont aussi des *troubles des actes psychiques relatifs à la vie de famille*.

La plupart ignorent *l'amour*, et *l'amour conjugal*.

« Parmi les causes du fétichisme, on pourrait signaler encore l'instinct de la génération. Schopenhauer prétend que la recherche amoureuse d'une forme particulière du corps est déterminée par l'instinct de la génération ; cet instinct, aussi intelligent qu'inconscient, pousserait l'individu à contracter une union propre à sauvegarder l'intégrité du type... Dans cette hypothèse, les faits de perversion s'expliqueraient par les déviations de cet instinct de sélection sexuelle. » (Binet.)

On pourrait invoquer la précocité de l'éveil des sensations génitales, alors que l'éducation psychique et physique de l'enfant, au point de vue amoureux, n'est pas encore faite.

Ces pervertis sont des malades dont la vie génitale a commencé trop tôt, et qui ont été mal conseillés.

---

pages d'un livre de M. F. Masson : — *Napoléon et son fils*. I : l'héritier adoptif; besoin qu'a l'homme de se survivre —, qui sont le développement littéraire remarquable de la théorie histologique de la réduction chromatique.

(1) *Demifous et demiresponsables*, et *Traité élémentaire de physiopathologie clinique*.

Cette erreur d'actions entraîne une erreur de réactions.

Toute l'éducation, disent les philosophes, consiste à donner à l'enfant de bonnes habitudes. L'éducation amoureuse n'échappe pas à cette loi.

Le fétichiste est un enfant malade auquel on a donné de mauvaises habitudes, en amour, et qui les a gardées.

TROISIÈME PARTIE

CLINIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

TROISIÈME PARTIE

CLINIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

CHAPITRE PREMIER

SYMPTOMATOLOGIE

Amour normal et amour fétichiste. — *L'homme normal* trouve l'excitation génitale dans les diverses parties de la *toilette* et du *corps* de la femme ; ce sont là moyens divers pour arriver à une même fin : la *possession de la femme* (1).

« Mais le costume ou les détails du costume ne font, en

(1) « Il arrive parfois que la vue, le contact, la représentation d'une partie du corps féminin, produisent chez *l'homme normal* l'excitation génitale. C'est ainsi qu'agissent souvent la vue, le contact, etc., du bras, de la jambe, de la chevelure, etc., de la femme ; mais c'est bien *la possession de la femme elle-même* que vise dans ce cas le désir génital, éveillé en nous par une partie de son être *physique*. »

« *L'amour masculin normal* trouve aussi un *excitant* dans certains détails de *toilette féminine*..... »

« Certains objets enfin appartenant à la *femme aimée* nous sont chers : ils évoquent son image devant nos yeux. La vue de ces objets peut nous donner parfois l'excitation génitale, mais cette excitation, il est bien clair que c'est *la femme elle-même qu'elle vise. En voyant les objets qui lui ont appartenu, son souvenir et tout aussitôt le désir de la posséder s'éveillent en nous.* » (Thoinot.)

réalité, dans ce cas, qu'exalter le désir génital *qui peut naître et être satisfait en l'absence même de cet excitant supplémentaire.* » (Thoinot.)

« Imaginez maintenant que la vue, le contact, la représentation d'un bras, d'une jambe, etc., de femme donnent à un individu *l'orgasme vénérien, plus même encore, l'éjaculation* (1), *sans que s'éveille le désir de posséder la femme elle-même :* il y a là une anomalie certaine de l'instinct génital. » (Thoinot.)

« **L'amour normal, c'est l'amour de la femme même, avec la possession de la femme comme but suprême, quels que puissent être les excitants accidentels et contingents de cet amour. L'amour fétichiste, c'est l'amour exclusif d'une partie du corps de la femme, d'un objet de la toilette féminine, etc. La femme ne compte plus, ni comme excitant ni comme but suprême : elle est remplacée par le fétiche.** » (Thoinot.)

Il y a là une sorte d'antiféminisme génital.

Le fétichiste est un dégénéré. Il présente donc un certain nombre de symptômes qui sont les marques de la dégénérescence : onanisme d'habitude, obsession, etc.

Nous ne les avons séparés que pour mieux analyser les éléments principaux de la question (2).

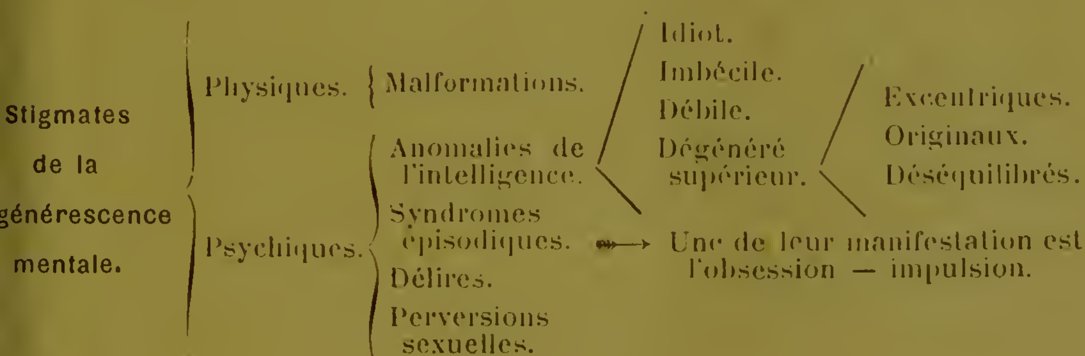
Dégénérescence. — « En véritable stigmate de dégénérescence, le fétichisme fait vraiment *corps* avec l'indi-

(1) Souligné par nous.
(2) Nous énumérerons les symptômes en essayant de les hiérarchiser.

vidu .. Le fétichisme *naît* pour ainsi dire avec le sujet : *la précocité singulière de son éclosion* en témoigne nettement. » (Thoinot).

M. J. Grand-Carteret pense que cette définition est : « excessive, pour ne pas dire abusive, puisque c'est, en quelque sorte, méconnaître le pouvoir des charmes que l'esthétique féminine doit, tout naturellement, exercer sur la vue et sur les sens de l'homme — si l'on ne veut pas faire de l'attirance sexuelle une chose purement mécanique » (1).

Les fétichistes présentent « des tares héréditaires, divers stigmates physiques et surtout psychiques » (Thoinot).



On trouvera, dans les tableaux que nous avons dressés, les tares héréditaires et les stigmates de dégénérescence que nous avons relevés chez les fétichistes. (Voir tableaux pages 20, 21, 22.)

On a noté les malformations du crâne, l'asymétrie faciale, la voûte palatine ogivale, etc.....

(1) Restif de la Bretonne. *Monsieur Nicolas*, introduction au t. II, par J. Grand-Carteret.

Obsession -- Impulsion. – Voici un caractère très important du fétichisme :

« *L'obsession fétichiste* » (P. Garnier) ;

« *L'obsession-impulsion fétichiste* » (Thoinot) ; la *fascination* exercée par le fétiche sur le fétichiste.

Cette obsession et cette impulsion sont l'expression la plus parfaite de l'état de déséquilibration.

Relevons, dans les observations, le *tableau* de cette obsession.

« Louis P...., angoissé, éprouve une sensation d'étouffement, des palpitations ; il tremble, il est couvert de sueurs, puis, s'avouant incapable de résister, n'étant plus que l'esclave de son obsession transformée en impulsion, il se précipite sur le mouchoir.. ... »

Et plus loin :

« Louis P..., passait faubourg Saint-Denis, lorsqu'il vit devant lui une femme dont le mouchoir blanc dépassait légèrement la poche. A cette vue, P... s'arrête ; une sueur froide lui passe dans le dos, son cœur saute dans sa poitrine : il se sent poussé à voler ce mouchoir qui fascine ses yeux.... Il souffre tant qu'il ne peut résister longtemps..... »

Chez un autre :

« L'impression est parfois telle qu'il est sur le point de s'évanouir ou bien est pris d'un rire nerveux et incoercible qui dure plusieurs minutes..... »

« Deux jeunes filles, ses parentes, logeaient dans sa famille. Il se rendait dans l'endroit où leurs souliers étaient déposés ; il s'en emparait d'une main fiévreuse et frissonnante. »

Et plus loin :

« Il avait à soutenir des assauts terribles : la tête en

feu, les membres raidis, les dents serrées, les poings fermés, il cherchait tous les moyens de calmer ses sens. »

Les signes physiques qui sont le cortège à peu près invariable de toute obsession et impulsion pathologiques apparaissent ici : ce sont des phénomènes vasomoteurs et douloureux : tachycardie, palpitations, cardialgie, accélération du pouls, anxiété précordiale, céphalée, rougeur et pâleur du visage, frissons, tremblement, transpiration, lipothymie.

Après l'accomplissement de l'acte fétichiste, le fétichiste éprouve une grande détente, un véritable soulagement.

« Donc : retour *incessant* de l'*obsession* et de l'*impulsion*, auquel les sujets n'opposent qu'une résistance inutile (*irrésistibilité*), *conscience* très nette du phénomène qui s'impose ; *lutte* énergique dans le but de s'en affranchir, *torture morale* complémentaire de l'idée d'impuissance, et *retentissement* physique de l'état réactionnel : *soulagement* consécutif à la satisfaction donnée aux centres surexcités » (1), tels sont synthétisés les caractères psychologiques de cette obsession et de cette impulsion pathologiques qui pèsent « de toute leur irrésistibilité, de toute leur *fatalité*... » (2) sur le fétichiste.

Notion médico-légale. Caractère délictueux. — « *C'est par ce côté que le fétichiste appartient à la médecine légale, entraîné qu'il se trouve à commettre des actes délictueux divers*... » (3.)

---

(1) Magnan et Legrain.
(2) Thoinot.
(3) Souligné par nous.

« Les fétichistes ont bien souvent maille à partir avec la justice .. *Vols* et *outrages publics à la pudeur* : voilà les deux délits qui amènent les fétichistes devant le tribunal. » (Thoinot.)

Ils sont fréquemment inculpés de *vol à la tire*.

Le *fétichiste des clous de bottines de femme* est arrêté au moment où « il se masturbait devant la boutique d'un cordonnier ».

Louis P..., est arrêté six fois pour vols de mouchoirs blancs de femme.

C... Auguste est arrêté quatre fois pour vols de tabliers blancs.

Pierre B..., est arrêté trois fois.

La femme V. B... est arrêtée *cinq* fois pour vols de coupons de soie.

La femme F..., est arrêtée vingt deux fois, etc.

Onanisme. — Le fétichiste est un *onaniste*.

« Le perverti sexuel fétichiste se dépense génitalement et, par une sorte d'*ectopie amoureuse*, dans un culte bizarre, illogique, absurde, où l'on peut reconnaître comme un *onanisme psychique*, si l'on peut ainsi dire, onanisme psychique qui ne fait que doubler et entretenir l'onanisme réel ou matériel auquel tous ces déviés s'adonnent avec passion. » (P. Garnier.)

Son onanisme est un *onanisme d'habitude ; impulsif* ou *instinctif*.

« La majorité des fétichistes sont des masturbateurs invétérés. » (Thoinot.)

Ils se masturbent, avec frénésie, depuis l'âge le plus tendre.

« Louis P..., étant tout enfant, se masturbait seul ou avec un petit camarade de son âge. »

« Pierre B..., à l'âge de 16 ans, se masturbait en employant des raffinements variés : c'est ainsi, par exemple, que, durant plusieurs mois, il accentuait l'érection en s'électrisant la verge avec une petite machine électrique. »

« Louis X..., jeune homme, n'a aucun goût pour la femme, et, pendant son volontariat d'un an, entraîné par ses camarades, il essaye le coït, qui le laisse froid ; il revient à l'onanisme.

» Aucune idée, d'ailleurs, de rapports sexuels ; il n'a jamais pratiqué le coït et n'est point désireux de s'initier. »

Les femmes dont les docteurs de Clérambault et Langlois ont rapporté les observations, préféraient, elles aussi, la masturbation aux rapports sexuels.

A certains même, l'idée du coït inspire de l'horreur (1).

Ejaculation spontanée. — Beaucoup de fétichistes arrivent à l'éjaculation sans manœuvres onanistiques, *spontanément*, tant est grand, chez eux, l'éréthisme génital, tant est grande l'exaltation de leur imagination.

« .... il lui suffisait de poser l'extrémité de la verge sur les clous des souliers de femme pour que, sans aucune pression de la main, l'éjaculation eût lieu aussitôt. »

« Le talon de la bottine appliqué sur ses organes sexuels provoquait l'orgasme voluptueux. » (Von Krafft-Ebing.)

---

(1) Ce sentiment apparaît nettement dans une observation de Hammond, *in* Thoinot ; dans l'observation IV du mémoire de 1882, de Charcot et Magnan. Il est inutile de multiplier les exemples.

« Le contact d'un bonnet de nuit détermine l'érection et l'éjaculation. » (Charcot et Magnan.)

« Ajuster un tablier blanc à sa taille est pour lui le suprême bonheur. A ce moment, au comble de la volupté, en plein orgasme vénérien, il éjacule dans le tablier, sans avoir besoin de s'aider de manœuvres onanistiques, tellement la sensation est forte. » (P. Garnier.)

Le sieur P..., coupeur de nattes, « avoua aux médecins chargés de le visiter qu'il sortait, tous les soirs, de la commode où il les cachait soigneusement, environ soixante-dix bouts de nattes, tout son butin, appliquait ces cheveux sur ses organes génitaux et, ivre de bonheur, obtenait le spasme voluptueux ». (P. Garnier.)

« Il *évoquait*, dans sa chambre, *l'image* du costume fétiche, et cette *représentation mentale* provoquait *l'orgasme génital.* » (P. Garnier.)

Frigidité. Impuissance. — Pour le *fétichiste*, « la femme ne compte plus. Ce n'est pas sa possession que vise l'orgasme génital, né de la vue de telle ou telle partie de son corps ; ce n'est pas à la femme que s'adresse l'amour, mais à cette partie de son être qui devient l'excitant nécessaire et suffisant à la fois à produire l'érection et parfois même à amener la jouissance sexuelle totale chez l'individu génitalement anormal que nous considérons. » (Thoinot.)

Le fétichiste ne s'intéresse qu'à son fétiche.

Il a une « indifférence absolue pour la femme, dont les attouchements, les provocations de toute nature ne peuvent venir à bout d'une invincible frigidité. » (Charcot et Magnan.)

Donc, le fétichiste ne retient de la femme que le sou-

lier ou le pied, par exemple. Cela lui suffit et cela est, pour lui, *moyen et but*.

Il y a là un caractère *d'exclusivisme* important. Hors du fétiche, point d'érection.

Voici des extraits d'observations :

« Le sujet avait toujours été indifférent à la femme, n'avait jamais songé à se marier et était parvenu jusqu'à l'âge de trente-six ans sans avoir accompli une seule fois le coït... » (1)

« Jusqu'à l'âge de trente-deux ans, il n'avait pas eu de relations sexuelles. » (2)

« C... suit les servantes, non pour elles, mais pour le tablier blanc attaché à leur taille. » (3)

« Il n'a jamais eu de relations sexuelles, aimant mieux le mouchoir. » (4)

« ...Un des habitués d'une maison de tolérance avait l'habitude de revêtir de velours une des prostituées de la maison et de satisfaire ses penchants rien qu'en caressant sa figure avec un coin de la robe en velours, sans qu'il y eût d'autre contact entre lui et la femme. » (5)

« Un jeune homme... n'éprouvait d'excitation génitale qu'à *la vue* d'une femme *en costume de mariée*.

» *Le vêtement seul éveillait sa sensualité, la femme qui le portait le laissait totalement indifférent...* » (6)

« Laurent P... était connu dans son quartier sous le

---

(1) P. Garnier. *La Folie à Paris*.

(2) Charcot et Magnan.

(3) P. Garnier. *Bulletin de la Société de médecine légale de France*. 1886, et *La Folie à Paris*.

(4) Von Krafft-Ebing.

(5) Observ. de von Krafft-Ebing, *in* Thoinot.

(6) Un cas communiqué par M. Motet à M. Garnier, *in* Thoinot.

sobriquet de *l'amoureux des nourrices et des bonnes d'enfant*... De tout temps le costume de nourrice et de bonne d'enfant l'avait séduit... *Indifférent aux relations sexuelles normales* :

« *Ça ne m'a jamais été*, déclarait Laurent P..., *de coucher avec une femme*, même avec une nourrice ou une bonne d'enfant : *ce que j'aime, c'est l'habillement.* » (1)

La conséquence fatale de cette indifférence est : « l'impuissance devant la femme, l'impossibilité du rapport sexuel normal en l'absence de la *vue*, du *contact*, ou de la *représentation idéale* du fétiche ; la femme ne compte pas, elle recueille seulement le *bénéfice* d'une excitation dans laquelle elle ne joue aucun rôlé. » (Thoinot.)

Donc, le fétichiste est *impuissant* en présence de la femme et « toute tentative de coït se terminera par un échec, *à moins que le fétiche ne soit présent*, qu'il ne puisse le voir ou le toucher, ou à moins encore que, par un effort d'imagination, il n'arrive à se représenter son fétiche. » (Thoinot.)

« Louis P... a eu peu de relations sexuelles, la femme ne le tentait pas. Il connut cependant deux femmes avant son mariage, mais raconte très nettement que lorsqu'il était avec l'une d'elles, *il lui faisait tenir un mouchoir blanc à la main*, sans quoi l'érection aurait été impossible..... »

« Louis P.... se montra bon et affectueux envers sa femme, mais celle-ci a déclaré formellement que, pendant leurs relations, son mari prenait son mouchoir entre ses

---

(1) P. Garnier.

mains, ce qui ne laissait pas que de lui causer une vive surprise » (1).

« La première nuit de noces, il reste impuissant à côté de la jeune femme.

» Le lendemain, désespéré, il évoque l'image de la vieille femme ridée, couverte du bonnet de nuit. Le résultat ne se fait pas attendre ; il peut immédiatement remplir ses devoirs conjugaux.

» Depuis cinq ans qu'il est marié, il en est réduit au même expédient ; il reste impuissant jusqu'au moment où le souvenir rappelle l'image favorite. Il déplore cette singulière situation qui le force, dit-il, à la profanation de sa femme. »

Le fétichiste n'est pas un *mâle*.

« Timide dans les choses de l'amour normal, le fétichiste, bien loin d'être un excité sexuel au point de vue des plaisirs vénériens, est bien plutôt un insuffisant que rien n'attire vers l'union des sexes, le plus souvent. Génitalement, il pèche bien plus par défaut que par excès ! » (P. Garnier.)

Notion qualitative. — Le fétichiste a, ce que nous appelons, la *notion qualitative*.

Elle est *positive* ou *négative*.

Tous les fétichistes ne sont pas des délicats (2).

---

(1) Observ. de Magnan et Leroy, *in* Thoinot.

(2) Il suffit, pour s'en convaincre, de lire une observation du Dr Pascal et celle du *fétichiste des clous de bottines de femme*, rapportée par Charcot et Magnan.

Chez le clerc d'huissier, observé par Charcot et Magnan, l'orgasme génital était provoqué par « l'idée seule d'une *tête de vieille femme ridée et laide*, mais coiffée d'un bonnet de nuit ».

«... Se glisser dans la chambre de la servante, se coiffer de son bonnet, afin de goûter le plaisir de l'orgasme génital, était sa préoccupation dominante. Plus le bonnet était malpropre, plus l'usage l'avait souillé et imprégné d'une odeur *sui generis*, plus la stimulation était vive, plus l'érection était rapide. » (1)

En revanche, certains ont un fétichisme de bon goût. Tel ce jeune homme dont parle Garnier, qui a le désir de manger un lambeau de peau ; mais à condition que la peau soit d'une jeune fille, et blanche et fine, et satinée.

Chez certains fétichistes du mouchoir, « il faut même que ce mouchoir soit, par sa finesse, un *article féminin*. Ils m'ont déclaré leur indifférence pour le grossier mouchoir d'une femme de la campagne » (P. Garnier).

Caractère de périodicité. — Chez certains fétichistes, l'acte est accompli *périodiquement* :

« X... a *périodiquement* les désirs suivants : il aborde une prostituée.... et la prie de venir avec lui chez un cordonnier où il lui achète une belle paire de bottines vernies, à la condition qu'elle s'en chausse immédiatement. Cela fait, la femme doit traverser les rues, autant que possible dans les endroits les plus sales, et les ruisseaux, pour bien crotter les bottines. Puis X... conduit la personne dans

---

(1) P. Garnier. *La Folie à Paris*, Observ. VIII.

un hôtel, et, à peine enfermé avec elle, il se *précipite sur ses pieds, y frotte ses lèvres*, ce qui lui procure un plaisir extraordinaire. Après *avoir nettoyé les bottines* de cette façon, il fait un cadeau à la femme et s'en va. » (1)

Thoinot indique « les *rêves érotiques* du fétichiste : ils se rapportent toujours à son fétiche. L'homme normal rêve de femmes ; l'inverti rêve d'amours homosexuels ; le fétichiste rêve de son fétiche ».

Dans quelques observations, on signale *l'incontinence nocturne d'urine* (2) et la *spermatorrhée*.

---

(1) Observ. du Dr Pascal, *Igiene del amore*. Cité par Krafft-Ebing. *in* Garnier.

(2) « Elle fait partie du chapitre des névroses urinaires. Tous les incontinents sont des névropathes à quelque degré.

» Comme je l'ai montré, dès 1889, l'incontinence d'urine n'est qu'une des multiples manifestations de la dégénérescence mentale à tous les degrés. » (Louis Guinon.)

CHAPITRE II

VARIÉTÉS

Fétichisme sexualisé. — Le *fétichisme sexualisé* est celui dans lequel il y a la notion de sexualisation.

Le fétichiste est *hétéro* ou *homosexuel* — perverti ou inverti sexuel — suivant que le fétiche appartient à une femme ou à un homme.

« Voici une catégorie de fétichisme hétérosexuel de cadre plus large. Le fétiche n'est pas ici une partie déterminée du corps : il est un *ensemble*, un *mode particulier de la femme*.

» Tel est ce fétichisme des *formes plantureuses*... . des difformités féminines...» (Thoinot.)

Voici, résumée, celle de ces deux observations, qui a trait au fétichisme des difformités féminines.

« Le sujet de l'observation est un individu héréditairement taré, et marqué lui-même de stigmates nets. Depuis l'âge de 17 ans, il n'est sexuellement excité que par l'aspect des difformités féminines, particulièrement des femmes qui boitent et qui ont les jambes déformées... La femme normale n'a pour lui aucun charme ; seule l'intéresse la femme boiteuse avec des pieds bots ou des pieds défec-

tueux... Dans ses rêves érotiques, il ne voit que des femmes boiteuses. De temps à autre, il ne peut pas résister à l'*impulsion* d'imiter une femme qui boite. Dans cet état, il est pris d'un violent orgasme et il se produit chez lui une éjaculation, accompagnée de la plus vive sensation de volupté. »

Fétichisme hétéro et homosexuel. — Dans quelques cas, rares, le fétichiste est, à la fois, hétéro et homosexuel. Voici un exemple : le malade qui est l'objet de l'observation II du mémoire de Charcot et Magnan « est poussé à regarder les fesses des femmes, des petites filles et aussi l'anus d'un garçon habillé. »

Fétichisme non sexualisé. — Pour qu'il y ait fétichisme, il n'est pas nécessaire qu'il y ait la notion de sexualisation.

Il y a, indiscutablement, un fétichisme non sexualisé. Thoinot dit : « Je sais un cas où un sujet n'entrait en érection qu'en faisant représenter dans une maison de tolérance une scène funéraire. Il faisait tendre la chambre de noir, allumer les cierges, dire des prières ; en dehors de cette image artificielle de la pompe funèbre, il restait absolument impuissant. N'est-ce pas là du fétichisme parfaitement caractérisé, mais à cadre très large ?

» Je tiens de M. Brouardel un cas presque analogue où un malheureux sujet ne pouvait rencontrer un enterrement, assister à une messe de mort, sans éprouver de terribles érections qui le désespéraient ; et force lui fut, à la mort de son père, de s'abstenir d'assister à la cérémonie, qu'il ne voulait pas profaner ! C'est bien là encore du fétichisme, au sens vrai du mot, me semble-t-il.

» Nous voilà loin, vous le voyez, du fétichisme sexualisé,

mais l'avenir donnera, je crois, raison à cette conception plus large de l'anomalie. »

Le fétichisme non sexualisé est celui dont la notion de sexualisation est absente.

Héphéphilie. — C'est surtout dans l'amour des étoffes qu'on ne trouve pas cette notion de sexualisation.

Le fétichiste des tabliers blancs, qui fait le sujet de l'observation V de Charcot et Magnan, en est un exemple : « Quand il aperçoit un homme ou une femme avec un tablier blanc, il les suit, ne tenant aucun compte du sexe, le tablier seul offrant tout l'attrait. »

Les femmes, observées par le Dr de Clérambault, présentent, elles aussi, un fétichisme des étoffes non sexualisé.

« Ce fétichisme des étoffes, appelé « Stoff-Fetichismus » par Krafft-Ebing, est ainsi défini par ce dernier auteur : « C'est la recherche d'une matière déterminée non pas en tant que se rapportant à l'habillement féminin, mais comme simple matière capable par elle-même d'éveiller ou d'accroître les sensations sexuelles. » Il ajoute : « Les cas en question ne dérivant pas d'une association fortuite, on doit supposer que certaines sensations tactiles (une sorte de chatouillement apparenté plus ou moins à des sensations voluptueuses) sont ici, chez des individus hyperesthésiques, la cause primordiale de la genèse du fétichisme (*Psychopathia sexualis*, 11e éd. allemande, p. 198). » (Cité par le Dr Langlois.)

La passion érotique des étoffes ou héphéphilie ὑφή, étoffe) est bien du fétichisme. Nous retrouvons, dans les observations, l'obsession-impulsion, le caractère délictueux, la frigidité, la masturbation, qui sont autant d'indices de l'anomalie.

Cette variété appartient aux formes frustes, c'est-à-dire, celles où les symptômes sont incomplets ou atténués.

Il faut bien distinguer les cas de fétichisme fruste, de ceux qui n'en sont pas.

Quand l'idée de sexualité est absente, si, néanmoins, par l'étoffe, le malade a des sensations génitales, cela est encore du fétichisme.

Mais s'il n'y a ni idée de sexualité ni orgasme, il n'est plus possible d'appeler cela du fétichisme.

« Il est des personnes nerveuses, impressionnables, hyperesthésiques d'une façon générale et, surtout, d'une sensibilité tactile exaltée, qui trouveront une jouissance particulière, dont l'acuité est parfois telle qu'elle va presque jusqu'à la douleur, à palper une étoffe soyeuse, à frôler de la main le velours, un duvet délicat, surtout une fourrure, à rebrousser ou à lisser les fins poils de la robe d'un félin, etc. Elles pourront rechercher ces sensations sans être pour cela des fétichistes, c'est-à-dire, sans être obligées d'y avoir recours pour éveiller leur sensualité.» (P. Garnier.)

Il y a, dans la littérature médicale, des exemples de femmes qui s'onanisent avec des étoffes. Cela n'est pas du fétichisme.

Fétichisme larvé. — Les formes larvées sont celles dans lesquelles le fétichisme prend le masque d'une autre perversion.

Nous considérons qu'on peut faire entrer, dans leur cadre, certaines observations d'individus dépeints sous le nom de « *Renifleurs* », de « *Stercoraires* ».

Nous avons réuni, dans un tableau, quelques variétés de fétichisme.

Fétichisme (1)

- Hétéro-sexuel.
  - Objets de toilette féminine.
    - Etoffes (hépléphilie. — Stoff-Fetichismus) soie, satin, velours, étoffes laineuses, duveteuses.
    - Costume (costume de mariée ; de nourrice ; de bonne d'enfant).
    - Fourrure.
    - Tablier blanc.
    - Mouchoir.
    - Bonnet de femme de chambre.
    - Bonnet de nuit.
    - Bottines.
    - Clous de souliers.
    - Dessous féminins.
    - Chemise.
  - Parties du corps de la femme.
    - Main.
    - Peau (mangeur de chair humaine).
    - Cheveux (collectionneurs de mèches de cheveux — coupeurs de cheveux flottants — coupeurs de nattes).
    - Poils.
    - Fesses (frôleurs — frotteurs).
    - Organes génitaux.
  - Mode particulier de la femme.
    - Formes plantureuses.
    - Difformités féminines (femmes boiteuses — pieds bots).
- Homo-sexuel.
  - Objets.
    - Mouchoir et linges.
    - Bottes.
    - Blouse d'ouvrier, costume.
    - Bas noirs.
  - Parties du corps.
    - Pied.
    - Organes génitaux — leur image (iconolâtres).

(1) On a indiqué le fétichisme des *organes génitaux des animaux* (P. Garnier. *La Folie à Paris*, observ. VII).

Fétichisme associé. — A côté du fétichisme pur, simple, il y a le fétichisme associé.

On note, dans certaines observations, l'association du fétichisme et d'une autre perversion, sadisme, masochisme, inversion, nécrophilie.

Sadi-fétichisme. — M. P. Garnier a appelé, *sadi-fétichisme*, l'association du fétichisme et du sadisme (1).

Il a décrit le *sadi-fétichisme corporel* et le *sadi-fétichisme impersonnel*.

« Le sadi-fétichisme corporel s'adresse aux *personnes*.

» Ce sadi-fétichisme, par l'objet même de sa poursuite, est *charnel*.

» Dans le sadi-fétichisme impersonnel, des attentats sadi-fétichistes contre les *personnes* nous passons aux attentats contre les *choses* Si l'on ne peut aller jusqu'à dire que l'obsession impulsive, en pareil cas, *s'immatérialise*, on doit au moins reconnaître qu'elle s'affranchit de tout appétit charnel.

» Comme dans le fétichisme des objets, le désir vise un objet exclusif qui, seul, peut éveiller l'orgasme sexuel, mais, cette fois, à la condition que *cet objet subisse les violences de cet amour*, et qu'il soit atteint dans son intégrité, qu'il soit lacéré, brisé, souillé, brûlé, détruit.....

» Le psycho-sexuel iconolâtre se faisant, *tout en gardant sa religion*, iconoclaste, imite donc complètement le sadi-fétichiste qui violente, torture, mutile cette partie de la chair qui est précisément l'objet de son ardent désir morbide. » (P. Garnier.)

« Par un étrange illogisme constituant un difficile problème de psycho-pathologie, l'*iconolâtre* se fait *icono-*

---

(1) P. Garnier. *Le sadi-fétichisme.*

clasle ! Il mutile voluptueusement l'objet de son culte. » (P. Garnier).

Chez un malade de M. Garnier, l'orgasme vénérien était exclusivement provoqué par la mutilation opérée sur les fesses des jeunes filles (1).

Certains sadiques *flagellateurs* sont, en même temps, des *fétichistes des fesses.*

Le mangeur des lambeaux de peau fine et satinée de jeune fille, le *mutilateur d'étoffes*, le *coupeur d'oreilles*, le *coupeur de nattes*, sont des sadi-fétichistes.

« Il est des cas — et je suis porté à croire que c'est le fait le plus ordinaire — dans lesquels le coup de ciseau qui tranche, *mutile* une chevelure, provoque le paroxysme de la volupté.» (P. Garnier.)

Voici quelques extraits d'observations :

« A côté de ces « coupeurs de nattes », il faudrait placer les *fétichistes des poils.* J'ai examiné, à l'Infirmerie spéciale, un individu, clerc d'avoué, fils d'un père libertin, qui, dans ses relations avec les femmes, n'avait d'autre but que de *toucher*, *mesurer* et, si possible, *couper avec ses dents* les poils du mont de Vénus. Quand on lui permettait cette étrange récolte, il goûtait les plus extrêmes transports de la volupté. Il collectionnait ensuite ces poils et évoquait les sensations amoureuses en les *coupant* avec ses dents.

Il avait pour habitude de s'adresser aux femmes très brunes dont il pouvait supposer le système pileux très développé, et payait ces prostituées pour qu'elles se prêtassent à ses fantaisies. Dans sa recherche amoureuse de la femme, il n'était préoccupé que d'un détail : *les poils.*

(1) *Le sadi-fétichisme.*

Il lui est arrivé de soudoyer des garçons d'hôtel pour qu'ils lui permissent de fouiller dans les lits où des femmes avaient couché. Haletant, angoissé, il se livrait à une active recherche dans les draps, et serrait précieusement les poils qu'il parvenait à récolter. » (P. Garnier.)

« L'un des malades de Krafft-Ebing ressentait à la vue d'une main de femme des érections violentes. C'est là le fétichisme de la main. Voici maintenant comment s'accusait chez ce même malade l'obsession impulsive sadique : le coït n'était possible pour lui que lorsque la femme avec laquelle il se trouvait *saignait des doigts*. Il était tourmenté par le désir de blesser cette main de femme qui le séduisait et l'excitait. » (Garnier.)

« J'ai rencontré des dégénérés obsédés, impulsifs, qui se sentaient envahis, à la vue d'une jeune fille dans tout l'épanouissement de sa fraîcheur et de sa beauté, du désir de la poignarder, de *voir couler son sang et de le boire*, avec orgasme génital concomitant de ce désir... » (P. Garnier.)

N'ont-ils pas un air de sadisme, ces fétichistes du mouchoir qui « ne parviennent à l'excitation sexuelle qu'en déchirant avec leurs dents ces mouchoirs de femme ».

Garnier pense que l'on retrouve encore le fétichisme dans les grands crimes sadiques, l'égorgement, l'éventration avec ablation de viscères, le vampirisme.

Le sadi-fétichisme n'est qu'une exagération, une exaspération du fétichisme.

Le sadi-fétichiste est un fétichiste blasé.

Lorsque les sensations du *frôleur* sont émoussées, il devient *pinceur* ou *piqueur de fesses*.

Dans quelques observations, en effet, on voit nettement

la gradation qui va du fétichisme au sadisme, et la combinaison finale des deux syndromes.

Sadi-fétichisme d'imagination. — Un exemple de sadi-fétichisme d'imagination nous est donné par le malade de l'observation III du Mémoire de Charcot et Magnan, qui, « le soir, dans son lit, reportait sa pensée, alternativement, sur l'une ou l'autre de ces jeunes filles......... il infligeait à la jeune fille les tortures les plus cruelles, il lui clouait des fers sous les pieds, comme l'on fait aux chevaux, ou bien il lui coupait les pieds, et en même temps il se masturbait. »

Fétichisme et masochisme. — **Maso-fétichisme.** — On appelle *maso-fétichisme* l'association de fétichisme et de masochisme.

« Von Krafft-Ebing pense que, dans le fétichisme de la bottine, l'individu, sans qu'il s'en rende bien compte lui-même, obéit, dans son amour pour la bottine, à un désir masochiste, c'est-à-dire, à un besoin d'humiliation personnelle devant la femme, humiliation qui est toute sa volupté.

» Mais si cet élément particulier de l'amour morbide est incontestable dans certains cas, on le chercherait en vain dans beaucoup d'autres. Le masochisme y serait tellement larvé qu'il serait insaisissable. » (P. Garnier.)

Fétichisme et inversion. — L'inverti peut présenter des phénomènes de fétichisme et de *masochisme*, envers les hommes.

Un malade de Krafft-Ebing « aimait embrasser les bottes de ses domestiques, les cirer, les ôter de leurs pieds, etc. »

Fétichisme et nécrophilie. — « Si l'on en croit Taxil, un prélat venait de temps en temps dans une maison de tolérance, à Paris, et commandait qu'une prostituée, vêtue de blanc comme un cadavre, l'attendît couchée sur une civière. A l'heure fixée, il arrivait revêtu de ses ornements sacerdotaux, entrait dans la chambre transformée en chapelle ardente, faisait comme s'il disait une messe, se jetait alors sur la fille qui, pendant tout ce temps, devait jouer le rôle d'un cadavre.

N'est-ce pas là, comme un premier degré de cette obsession impulsive nécrophilique dont le sergent Bertrand a fourni l'exemple si effroyablement saisissant ? » (P. Garnier.)

Fétichistes platoniques. — Il y a encore ceux que Thoinot a appelés les fétichistes *platoniques*.

« Ils voient — réellement ou en imagination — leur fétiche, ou bien encore ils le touchent : cela leur donne une érection et ils s'en tiennent là, d'autant que cette érection est souvent suivie, sans aucune manœuvre, *d'éjaculation*. » (Thoinot.)

Fétichisme-vice. — Peut-on établir, pour le fétichisme, la distinction que Westphal a faite pour l'inversion, et distinguer un *fétichisme-vice* et un *fétichisme-maladie*.

Y a-t-il un fétichisme-vice ?

On deviendrait fétichiste par crainte des suites possibles des rapports sexuels normaux, c'est-à-dire, la conception, la blennorragie, la syphilis ; par luxure et dépravation.

Il est évident que les désillusions génitales peuvent contribuer à faire des pervertis sexuels.

Cela est surtout vrai pour l'inversion, et l'on en a l'exem-

ple d'Henri III, qui « ne commença qu'assez tard à s'adonner à l'amour antiphysique, et qui y aurait été déterminé par une maladie vénérienne contractée à Venise ».

« Les perversions sexuelles ne dépendent pas toutes directement de la dégénérescence ; il en est d'acquises et qui tiennent soit à des habitudes vicieuses, conséquences de l'abus et de la satiété génésiques, soit à des influences de milieu ou à divers facteurs sociologiques...... elles constituent des *dépravations* plutôt que des *perversions*. » (G. Ballet.)

Mono et polyfétichisme. — Dans la majorité des observations, le fétiche est unique.

Il y a des cas de polyfétichisme.

Un malade de Garnier, par exemple, présentait un fétichisme double ; il aimait, d'une égale passion, bonnets et chemises.

CHAPITRE III

DIAGNOSTIC

Les deux fétichismes. — Il faut distinguer avec soin le *fétichisme pathologique* du *fétichisme amoureux*.

Le fétichisme amoureux est normal, physiologique. Il n'intéresse que les psychologues.

Il n'a rien de commun avec le fétichisme pathologique.

Moll considère que l'homme qui éprouve du plaisir à regarder, à toucher, à embrasser telle ou telle partie du corps de la femme est déjà un anormal.

Il veut bien concéder qu'il n'est pas encore un malade.

Binet note que le culte du fétichisme peut se porter sur une qualité psychique. Il y a un fétichisme de l'esprit, de l'âme, de l'intelligence, du cœur.

A l'appui de son dire, Binet donne l'observation de Rousseau qui aurait présenté ce qu'il appelle la *rumination érotique des fétichistes*.

Il cite le passage fameux des *Confessions*, où l'on a découvert que Jean-Jacques fut masochiste, exhibitionniste, et où il découvre qu'il fut encore fétichiste-ruminant.

M. Binet écrit encore : « Tout le monde est plus ou moins fétichiste en amour ; il y a une dose constante de

fétichisme dans l'amour le plus régulier. En d'autres termes, il existe un grand et un petit fétichisme, à l'instar de la grande et de la petite hystérie. »

« Si le *grand fétichisme* se trahit au dehors par des signes tellement nets que l'on ne peut pas manquer de le reconnaître, il n'en est pas de même du *petit fétichisme ;* celui-là se dissimule facilement ; il n'a rien d'apparent, de bruyant ; il ne pousse pas les sujets à des actes extravagants, comme à couper des cheveux de femme ou à voler des tabliers blancs ; mais il n'en existe pas moins, et c'est peut-être lui qui contient le secret des amours étranges et des mariages qui étonnent le monde. Un homme riche, distingué, intelligent, épouse une femme sans jeunesse, ni beauté, ni esprit, ni rien de ce qui attire la généralité des hommes ; il y a peut-être dans ces unions une sympathie d'odeur ou quelque chose d'analogue ; c'est du *petit fétichisme.* » (Binet.)

Il y aurait, aussi, à considérer un fétichisme de l'*odeur*, qui expliquerait certaines passions pour des femmes rousses, et un fétichisme de la *voix*, qui expliquerait les triomphes faciles des cantatrices, en amour.

M. Binet définit, enfin, son fétichisme amoureux : « *L'adoration de choses qui sont impropres à satisfaire directement les fins de la reproduction.* »

Ce philosophe voudrait-il dire que, seules, ne sont pas fétichistes, les populations qui pratiquent certains rites des religions hindoues ?

Absence de rapport entre ces deux fétichismes. — Eh ! bien, non. Le fétichisme pathologique n'est pas une exagération du fétichisme amoureux.

C'est l'opinion de M. Garnier. C'est aussi la nôtre.

M. P. Garnier écrit (1) : « Il convient de délaisser tout à fait l'idée d'après laquelle le fétichisme, en amour, ne serait que la simple exagération morbide de phénomènes normaux. C'est tout autre chose. Et ce qui achèverait de le prouver, ce sont des exemples comme ceux dont nous allons parler.

» L'objet du culte fétichiste peut être tout le contraire de ce qui nous charme et nous séduit d'ordinaire, et c'est parfois une laideur, une difformité physique, et j'ajouterai que, dans cet ordre d'idées, le fétichisme franchit bien des échelons et peut aller jusqu'à la passion pour ce qui donne le frisson de l'épouvante.

» Un ingénieur, que le professeur von Krafft-Ebing a soigné, *n'est épris que de la femme qui boite et a les jambes déformées.* La femme normale n'a pour lui aucun charme. La femme boiteuse seule l'intéresse et excite sa volupté. *Dans ses rêves, il n'entrevoit que des femmes boiteuses.*

» Max Simon note le fait suivant. M. le professeur Lacassagne lui a cité le cas tout à fait intéressant d'un homme de mœurs et d'habitudes honnêtes, *dont l'excitation génitale, les appétences sexuelles ne s'éveillaient que lorsqu'il assistait à un enterrement.* »

On ne peut concevoir qu'il y ait un rapport entre le lettré délicat qui, charmé par le souvenir de Joséphine, écrit qu'elle avait « les pieds jolis, gras et fondants » (2), et le dégénéré qui érecte, puis éjacule, à la vue ou au contact d'un pied, fût-il bot.

---

(1) *Le sadi-fétichisme.* Ann. d'hyg. et de méd. lég. 1900.
(2) F. Masson, *Napoléon chez lui*, p. 229, et *Napoléon et sa Famille*, I (1769-1802), 1909, Paris, P. Ollendorff.

L'âge auquel apparaît la perversion est, aussi, une preuve de cette opinion.

Preuves encore, la manière dont elle naît, dont elle se développe, les rapports qu'elle a avec le sadisme et la nécrophilie.

Une erreur de terminologie. — Le mot fétichisme n'aurait pas dû passer du langage psychologique dans le pathologique (1).

Les sciences ne gagnent rien à ces échanges de mots.

Il est, d'autre part, dangereux, pour la clarté et l'élégance des discours, d'accoler aux substantifs qui synthétisent les définitions scientifiques, des épithètes qui ont la prétention de modifier et qui ne font que dénaturer.

Et voyez, à propos du fétichisme, où céla mène. C'est Binet qui, le premier, a employé ce terme, pour désigner des habitudes vieilles comme l'amour, c'est-à-dire vieilles comme le monde. Il faut bien admettre que c'est là le *vrai* fétichisme.

En pathologie, on a appliqué ce mot à un ensemble de faits très particuliers, et les pathologistes appellent *faux* le fétichisme de Binet.

Il y a des mots qui jouent de malheur, et leur vie, à être considérée, donne la même tristesse que celle de certains hommes.

---

(1) « Il faudrait créer un mot nouveau pour désigner les aberrations génésiques des individus, de ces nihilistes de la chair, qui cherchent la satisfaction de l'instinct d'une manière antiphysiologique dans la vue d'un objet inanimé, tels que, un tablier blanc, les clous de la semelle d'un soulier, un bonnet de nuit coiffant un homme ou la tête d'une vieille femme, etc., c'est l'*azoophilie* de Chevalier. Ce sont les fétichistes. » (Lacassagne.)

Le commun des hommes, les raffinés, les malades.

Donc, ceux qui ont le *culte des brimborions* (Max Müller), et « ces naïves adorations pour des riens (fleurs du corsage, gants, mouchoirs, rubans, etc., etc.), où se complaisent les amants gagnés à ces « sublimes bêtises de l'amour » dont parle Mantegazza » (1), sont des individus *normaux qui ne sauraient intéresser le médecin.*

Mais il reste que, nulle part, on n'a plus abusé de la terminologie qu'en pathologie mentale et en pathologie nerveuse.

Comme si les tableaux cliniques n'y étaient pas nettement définis, il suffit que l'on présente un semblant de symptôme ou un symptôme unique, pour être aussitôt accusé de la tare la plus horrible (2).

Le vulgaire et, même, certains médecins font des diagnostics de perversions sexuelles, avec la même désinvol-

---

(1) P. Garnier.

(2) « Lisez, par exemple, les deux volumes de *Dégénérescence* et vous aurez vite fait de constater que M. Nordau s'est taillé, en matière de lettres, un « gabarit » prodigieusement étroit et singulièrement encaissé entre ce qu'il considère comme les bornes de la raison.

» Tout ce qui s'en écarte est suspect, catalogué comme un symptôme de dégénérescence. Il ne reste plus qu'à se livrer ensuite au petit jeu qui consiste à faire rentrer coûte que coûte ces soi-disant stigmates dans un cadre nosologique connu, en leur affectant l'étiquette d'une tare névropathique.

» On croirait volontiers, en lisant les ouvrages de ce genre, assister à une expertise médico-légale, où l'auteur serait le prévenu, le sujet dont on étudie l'état mental, afin de fixer le jury sur le degré de sa responsabilité.

» Ainsi comprise, la critique scientifique a fait évidemment fausse route ; elle a mérité, avouons-le, l'hostilité qui l'a généralement accueillie dans le monde des lettres. » (A. Monéry.)

ture qu'on apporte à parler de la fluxion de poitrine ou de la grippe.

Et déjà, une réaction se dessine.

Dans un remarquable article que nous voudrions pouvoir citer en entier, le Dr R. Lecoutour s'élève, ironiquement, contre l'accusation d'hystérie portée sur Chateaubriand par le Dr Potiquet.

Voici quelques extraits (1) :

«... Aujourd'hui encore l'hystérie est pour le public synonyme de dépravation. Que diraient nos sentimentales grand'mères qui pleuraient sur les malheurs de René et qui gardaient toutes, dans leur cœur, une place pour Chateaubriand, si elles voyaient leur auteur aimé aussi honteusement qualifié ? Il en est qui se confesseraient vite à Dieu et béniraient le Dr Potiquet, ange envoyé pour leur montrer le diable. Il en est d'autres qui souriraient, incrédules ; ma grand'mère était de celles-là.

» Quand j'ai vu ce titre bruyant : « *Chateaubriand et l'hystérie* », j'ai tremblé un peu. Quoi, me suis-je dit, Chateaubriand était-il marqué des stigmates de l'hystérie, avait-il des idées fixes, des crises de somnambulisme ; allait-il chercher son inspiration la nuit sur les toits ; était-il frappé d'amnésie ; son génie n'était-il qu'un effet de la dépression mentale, et durant un siècle nos pères n'ont-ils admiré qu'un malade... et nos frères qui rêvaient tous de l'imiter n'étaient-ils pas eux-mêmes des hystériques ; n'en suis-je pas un moi-même...?

» La lecture de la brochure m'a rassuré. L'hystérie du Dr Potiquet n'est pas la même que celle du Dr Pierre Janet.

» C'est une hystérie convenable, bien portante, qu'on

(1) R. Lecoutour. *Chateaubriand et le docteur Potiquet*. Progrès médical.

peut promener sans se faire remarquer et qui ne vous empêche pas, lecteur, d'être un bon médecin. C'est une hystérie atténuée, qui ressemble autant à la vraie que la diarrhée des candidats aux examens ressemble à celle des cholériques ; pour tout dire, ce n'est point de l'hystérie. »

«... Et comme à trente-cinq ans, le Dr Potiquet le voit pleurer pour une contrariété, il s'écrie : « Ce fleuve de larmes chez un homme de cet âge, pour une cause de ce genre, fait, à lui seul, soupçonner l'hystérie. » Le Dr Potiquet n'est pas un sentimental. « L'orgueil de Chateaubriand ne va pas sans beaucoup d'égoïsme. » « Il n'était pas gai, et si l'on aime l'enjouement, c'est ailleurs que dans ses œuvres qu'il faut l'aller chercher ». Le Dr Potiquet, lui, est joyeux.

Arrêtons-nous. Dans toute la brochure vous ne trouverez pas d'accusations plus compromettantes. Le Dr Potiquet confond hystérie et nervosisme. Il nous en fait un tableau détaillé qui ne nous apprend rien. Et s'il eût intitulé sa brochure : « Chateaubriand et le nervosisme », nous ne l'eussions point lue, n'ayant pas besoin de lui pour savoir que le grand romantique était différent de son concierge et de son épicier. Chateaubriand n'avait pas l'esprit du XVIIIe siècle ; quelle nouvelle ! Le vicomte de Chateaubriand ne pratiquait pas les vertus bourgeoises : quelle découverte !

Que vient faire le médecin dans tout cela ?

«... Alors quoi, tous les artistes sont des hystériques et tous ceux qui les admirent et pensent comme eux, le sont aussi... Que d'hystériques ! »

« Les hystériques tiennent généralement à l'élégance de la mise et y apportent quelque recherche ». Ah, bah !

«... Sa mère était le fléau des domestiques, signe qui décèle l'hystérie ». Avis à vous, mesdames. »

Le plus souvent, en effet, ces diagnostics sont basés sur des syllogismes faux ou sur des généralisations hâtives.

C'est que, entre la majorité qui est au bas de l'échelle des sensations et qui est représentée par les cerveaux moyens, et, la minorité qui est au haut de l'échelle et qui est faite des malades, il y a place, sur les échelons intermédiaires, pour les délicats, les raffinés, les dilettanti, les artistes, les intellectuels, qui ne sont plus des vulgaires et qui ne sont pas encore des anormaux ou qui n'ont jamais été les uns et ne seront jamais les autres.

Entre « *le commun des hommes* » dont les sens sont « *bourgeois* » et les malades, il y a place pour les gens aux sens « *raffinés, exercés par la littérature et par l'art* » (Huysmans).

Entre le naïf et le malade qui a la *folie du doute*, il y a place pour le sceptique.

Jean Lorrain a senti le parfum de crime, qui s'exhale des terrains vagues et des guinguettes à l'abandon de la banlieue parisienne.

Il a eu la hantise des yeux ; des yeux aux prunelles émeraudées ; des yeux d'eau et de ciel des matelots.

Il a eu la hantise des étoffes, des masques, des grenouilles, des larves et des scarabées.

Cela est d'un dilettante sensitif et sensuel, d'un raffiné, d'un artiste..., d'un ironiste auquel il ne déplaît pas de s'amuser du public. Pas plus.

Diagnostic positif. — Le fétichiste est un dégénéré, un obsédé-impulsif.

Il y a une *triade symptomatique* qui caractérise cette perversion : c'est l'*éjaculation* par le fétiche, à sa vue, à

son contact, à son souvenir ; l'*indifférence* à l'égard de la femme ; les habitudes d'*onanisme*.

A notre avis, c'est le caractère médico-légal, délictueux, qui est le critérium des perversions du sens génital.

Combien s'imaginent pervertis, qui ne sont que des pervertis pour rire, qui jouent seulement à la perversion !

Fétichiste oui, celui qui, malgré la loi, malgré le gendarme, tyrannisé par son obsession, commet l'acte qui le fera arrêter et condamner.

Le fétichiste est un *récidiviste*.

Difficultés du diagnostic. Les fétichistes honteux. — « Qu'il s'agisse de fétichisme hétéro-sexuel ou homosexuel, il faudra toujours se rappeler, sous peine de méconnaître l'existence de telles déviations et de faire une erreur de diagnostic, que ces psychopathes sexuels ne livrent pas aisément le secret de l'obsession qui les domine.

« Ordinairement dissimulés, par leurs tendances naturelles, ils ont encore cette conviction profonde, qui les dispose peu aux confidences, que la connaissance de leur infirmité morale les signalerait au mépris des hommes.

« Ce sont donc, si je puis ainsi dire, *des malades honteux,* repliés sur eux-mêmes et, en général, bien peu désireux d'invoquer *leur manie* pour se disculper.

» Parmi ceux que j'ai été appelé à voir, il en est qui avaient préféré se laisser condamner, à plusieurs reprises, sous des fausses inculpations, plutôt que de consentir à divulguer leur misère morale, à donner les mobiles de leurs actions, à initier qui que ce soit aux tourments de leur vie sexuelle. » (P. Garnier.)

« Parmi les fétichistes, les uns avouent sans difficulté la perversion sexuelle dont ils sont atteints, mais il en

est d'autres au contraire qui, honteux de leurs appétits bizarres, les cachent soigneusement et ne se décident que difficilement à les confesser, quand ils se sont laissés aller à commettre un acte qui en fait soupçonner l'existence.

» J'ai eu à examiner, au mois de décembre 1894, un homme que j'ai supposé atteint de fétichisme des objets en raison de l'acte qui l'amenait devant la justice, mais qui, malgré mes pressantes sollicitations, n'a jamais voulu reconnaître devant moi qu'il était atteint d'une perversion sexuelle et ne s'est décidé que plus tard à entrer dans la voie des aveux. » (1)

« Une conclusion logique est à tirer de tous les faits consignés dans cette étude : le passé de tout individu, auteur d'un délit ou d'un crime, semblant dériver d'un mobile sexuel, doit être minutieusement examiné ; l'enquête judiciaire, comme l'enquête médicale, ne saurait négliger aucun fait, même insignifiant en apparence Il y a une importance fort grande à noter, au cours de cette information, tout ce qui peut avoir trait à une obsession fétichiste ou sadique. Avec ces éléments spéciaux, l'observation scientifique pourra être reconstituée en son entier et, dès lors, l'acte incriminé apparaîtra comme le produit d'une perversion sexuelle, se manifestant par une obsession impulsive s'imposant à sa volonté, d'une manière irrésistible .. Et où, de prime abord, on croyait trouver un vicieux, il n'y a qu'un malade digne de pitié, malade qu'il faut traiter et non punir. » (2)

Quelques cas douteux. — Enfin, il serait nécessaire d'étudier de plus près certaines observations dont les sujets ont été considérés comme fétichistes.

---

(1) Dr Vallon, *Fétichiste honteux.*

(2) P. Garnier, *Le sadi-fétichisme.*

Ainsi, cette observation de Thoinot (1) où « un sujet n'entrait en érection qu'en faisant représenter dans une maison de tolérance une scène funéraire. Il faisait tendre la chambre de noir, allumer les cierges, dire des prières ; en dehors de cette image artificielle de la pompe funèbre, il restait absolument impuissant ».

Et le cas de M. Brouardel « où un malheureux sujet ne pouvait rencontrer un enterrement, assister à une messe de mort, sans éprouver de terribles érections qui le désespéraient ; et force lui fut, à la mort de son père, de s'abstenir d'assister à la cérémonie, qu'il ne voulait pas profaner ! » (Cité par Thoinot.)

M. Thoinot, à propos de ces deux observations, pense que « c'est bien là encore du fétichisme, au sens vrai du mot ».

Nous avons encore un doute, à l'occasion de cette femme dont parle M. Brouardel, « chez laquelle l'odeur de l'acacia provoquait des sensations voluptueuses. »

---

(1) *Attentats aux mœurs.*

CHAPITRE IV

TRAITEMENT

Il ne faut pas en attendre de grands résultats.

Hygiène morale et physique. — On fera de l'hygiène morale et physique par : « une éducation très tôt commencée, dont tous les efforts devront tendre à modifier... des sollicitations instinctives totalement déviées de leur but. » (P. Garnier.)

Il faut intervenir à la phase d'évolution de l'instinct génital, sous peine d'insuccès.

Le traitement doit donc être avant tout *prophylactique*. Il faudra surtout prendre garde lorsqu'on verra apparaître les premiers signes de la perversion sexuelle, chez un enfant qui a une *hérédité* chargée.

On établira la *surveillance médicale de la formation de l'enfant*, s'occupant avec soin de son *éducation physique*, *intellectuelle* et *morale* (1).

Il faudra se préoccuper de l'onanisme.

Médication tonique. — « Contre la déséquilibration mentale, contre l'affectivité morbide, on dirigera les

(1) J. Grasset. *Demifous et demiresponsables.*

agents thérapeutiques dont l'utilité est le mieux reconnue en pareil cas, c'est-à-dire que la médication devra être essentiellement tonique et reconstituante. Les préparations ferrugineuses, arsenicales, les sels de phosphore et tous les moyens propres à faciliter la reconstitution des éléments nerveux seront ici à leur place, en même temps que l'hydrothérapie, la cure d'air, l'exercice musculaire, etc. » (P. Garnier.)

On fera le traitement hydrothérapique sous forme de bains tièdes, d'affusions froides et de douches.

Suggestion hypnotique. — « La suggestion hypnotique a été, d'après divers observateurs (Ladame, Krafft-Ebing, etc.), utilement employée pour combattre les perversions ou inversions sexuelles.

« A mon avis, le fétichiste, par son *habitus moral*, se prête assez mal aux manœuvres hypnotiques ; et, quand il consent à s'y soumettre, ce n'est pas toujours aisément qu'on réalise l'hypnose, et c'est peut-être encore moins aisément, celle-ci étant quand même obtenue, qu'on le plie aux ordres, aux injonctions qui violentent sa nature psycho-sexuelle. En matière de suggestion hypnotique ou posthypnotique, je suis de ceux qui pensent que l'obéissance passive du sujet n'est guère imposée que lorsque la suggestion *s'accommode* avec ses goûts, ses tendances, sa modalité intellectuelle et morale. » (P. Garnier.)

Internement. — « Pour beaucoup de psychopathes sexuels, l'internement dans une maison de santé devient une mesure nécessaire » (1), soit par suite de l'aggravation de leur état cérébral, soit par suite de leurs actes.

(1) P. Garnier.

Les sadi-fétichistes « doivent être enfermés et étroitement surveillés dans un établissement spécial. Les périls qu'ils font courir à la société sont trop graves pour que celle-ci n'ait pas le droit et le devoir de se garantir contre leurs attentats. Leur guérison, bien souvent d'une solidité quelque peu douteuse, devra être l'objet d'un contrôle minutieux, avant que la sortie puisse être autorisée. » (P. Garnier.)

RESTIF DE LA BRETONNE FUT-IL FÉTICHISTE ?

PREMIÈRE PARTIE

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — RAISONS SUBCONSCIENTES ET EXTRASCIENTIFIQUES DE CETTE OPINION.

I

Préambule. — Avant d'aborder franchement notre sujet et d'y entrer de plain-pied, il nous est agréable de faire quelques remarques d'ordre général qui, à une lecture superficielle, pourront faire croire que nous sommes loin de la question, alors qu'en réalité nous la serrons de près.

Nous pourrions examiner, dès l'abord, les raisons pour lesquelles on a accusé Restif de fétichisme, discuter puis conclure.

Cela est un plan.

Nous avons préféré prendre la question de loin et, à mesure que nous nous en approchions davantage, ajouter des arguments plus précis, plus forts, plus nombreux.

Notre démonstration apparaît alors comme un crescendo.

Ainsi serons-nous amené, sans fatigue, à la conclusion. Si nous devons combattre les idées émises, nous le ferons doucement. Nous voudrions, renouvelant le geste antique, que les armes dont nous userons contre nos adversaires fussent des pétales de roses.

Nous ne sommes, en définitive, que des « tristes et vains joueurs de mots » et nous devons « sentir cruellement notre insuffisance et l'inanité risible de nos entreprises ».

Il est donc entendu que, dans ce chapitre, on ne fait que des considérations générales. Cela n'est-il pas le plus intéressant ?

Restif fut-il fétichiste ?

Une opinion de M. J. Grand-Carteret. — M. J. Grand-Carteret dit (1) : « contre cette thèse, je m'inscris en faux, parce qu'elle accuse nettement le parti pris propre à certaine école moderne, de ne plus voir dans les écrivains, dans les hommes de génie que des malades, des *exhibitionnistes*, des *fétichistes*, des *masochistes*, voire même des *simulateurs*. »

Son développement. — Certes, pour déclarer que Restif fut fétichiste, on a eu, peut-être, des raisons scientifiques. C'est ce qu'il nous appartiendra de rechercher. Mais nous pensons, avec M. J. Grand-Carteret, qu'il faut reconnaître dans ce jugement la manifestation d'un état d'esprit et de tendances que nous résumons.

---

(1) Restif de la Bretonne, *Monsieur Nicolas*, Introduction au t. II, p. XIV.

La Biologie, science universelle. — Au nom de leur science, « le plus souvent, les spécialistes n'ont-ils pas le souci d'absorber dans leur spécialité les ordres d'étude les plus étrangers » (Paul Bourget).

Il ne leur suffit plus d'avoir des clartés de tout. Ils se croient *savants* en Littérature, Art, Histoire, comme en Morale, Psychologie, Métaphysique et même Théologie.

Ils ont résolu, avec cet exclusivisme intransigeant qui est un peu leur habituelle manière, des problèmes qui inquiètent les philosophes depuis les premiers temps.

Ce sont ces *primaires supérieurs* qui, avec une désinvolture naïve, nient l'existence « de la psychologie, de la morale et de la philosophie générale », et raillent ce qu'ils appellent le « jargon métaphysique ».

Le savant digne de ce nom doute d'abord de sa science, ce qui est une excellente preuve qu'il la connaît bien et respecte les sciences voisines.

Les médecins ont contribué, d'une manière active, à faire cette omnipotence de la science (1).

---

(1) « La Biologie devient ainsi *Summa scientiæ*, la *science générale* de Leibniz, la science maitresse, la science universelle. » (Grasset).

« Entre plusieurs manières qu'il y a d'obscurcir les questions de littérature, celle que l'on peut citer d'abord comme étant en possession d'y accumuler le plus de nuages, c'est l'introduction dans la critique littéraire des dernières modes médicales. » — Cette boutade un peu sévère, qu'inspirait, voici quatorze ans, à M. Doümic la publication d'un ouvrage de Max Nordau, apparait aujourd'hui plus justifiée encore à tous ceux qu'excède l'éclosion journalière d'œuvres critiques écrites par des médecins sur des sujets littéraires.

Après avoir envahi le domaine juridique, remanié sur des bases psycho-physiologiques les données de la philosophie et retouché certaines pages de l'histoire, la médecine aurait-elle la prétention d'imposer sa maitrise dans la critique littéraire et accéderions-nous à l'époque où toute œuvre d'art devrait, avant de rallier les suffrages d'une élite, subir triomphalement l'épreuve d'une censure médicale ?

La crainte d'une hypothèse aussi singulière semble presque justifiée par la production d'études hybrides où, dans le style concis de la Salpêtrière, certains auteurs ont analysé les conceptions littéraires du demi-siècle dernier, en particulier, celles de l'école naturaliste et de l'école symboliste, et flagellé,

Ils ont considéré les rapports des hommes et de leurs œuvres avec la pathologie, fait des diagnostics et des pathogénies, proclamé l'influence du physique sur le psychique, et voulu expliquer l'histoire par les états somatiques des princes et des peuples. Cela est l'hosanna que les déterministes ont coutume de chanter.

Le roman pathologique. — De cela, sont en partie responsables ceux qui, n'étant pas des savants de carrière, ont voulu prendre des allures scientifiques : Renan, Taine, les Goncourt, Zola et quelques autres (1).

Comme si les ressources du domaine de la littérature étaient insuffisantes, certains romanciers ont demandé secours à la science, employant son vocabulaire, imaginant des types morbides, faisant, dans leurs œuvres, le développement de ses théories (2), dans l'espoir d'intéresser plus, de plaire et d'étonner.

Or c'est une erreur de rechercher des types cliniques dans les romans.

Quel intérêt y a-t-il à découvrir, dans ce qu'on a appelé le roman pathologique, des tableaux morbides prétendus exacts et complets ?

Mieux vaut lire Sydenham et Trousseau.

Aucun roman scientifique et médical et pathologique n'a la valeur d'une observation prise et rédigée par Dieulafoy.

---

au nom de je ne sais quelle morale faussement scientifique, tout ce qui ne leur semblait pas relever d'un psychisme rigoureusement normal. » (A. Monéry).

(1) Lanson. *La Littérature et la Science.*

(2) Par exemple Zola et sa « longue série des Rougon-Macquart, consacrée à l'histoire naturelle et sociale d'une famille », qui n'est que « le développement littéraire de la notion scientifique de l'hérédité ». Dr Ducamp. *L'idée médicale dans le roman naturaliste.*

Pour faire une œuvre pathologique, le romancier peut avoir recours à l'hétéro ou à l'auto-observation ou lire des chapitres symptomatiques.

Dans les deux premiers cas, il a une tendance, parce qu'il est homme et romancier, à déformer, à *faire de la littérature* et non de la science.

Si l'on analysait sérieusement certains héros de ces romans, on découvrirait qu'ils résument plusieurs chapitres de pathologie et sont des synthèses des tares les plus horribles.

Sommes-nous sûrs, d'ailleurs, du talent d'observation du romancier ?

L'art des observations est difficile. Il faut interroger selon des méthodes définies, contrôler, éliminer, découvrir, en un mot, savoir parfaitement son métier.

C'est encore une erreur de chercher des types de névrosés parmi les écrivains ou les artistes et de conclure de l'œuvre à l'homme (1).

Il ne leur en coûte pas beaucoup, de se parer de tares qu'ils n'ont jamais eues. Leur névrose est d'imitation.

En littérature et en art, beaucoup se détournent, volontiers, de ce qui est normal.

Les artistes et les écrivains le savent. Si tous ne vont pas jusqu'à la névrose, il ne déplaît pas à la plupart de prendre un masque d'originalité, de bizarrerie, d'excentricité. D'où, leur souci des *attitudes*, de la *façade* (2). Notre

(1) Le romancier Von Sacher-Masoch, « dans ses écrits, s'est attaché à dépeindre des hommes dont la jouissance suprême est de se sentir subjugués et maltraités par des femmes. »

Peut-on conclure, en se basant sur cela seul, qu'il fut masochiste ?

(2) Voir sur ce point, dans l'étude de G. Normandy sur *Jean Lorrain*, les chapitres intitulés : *La réalité, la Légende, et Attitudes.*

curiosité déviée, les y invite, sous peine de désintéressement.

C'est la prime à l'anormalité. La pathologie devient, pour eux, un article-réclame.

Imaginez ce qu'on peut écrire, dans le genre pathologique, sur Jean Lorrain et son œuvre, si l'on ne connaît pas, d'une manière sérieuse, la biographie de ce romancier magnifique.

Il y a la réalité, et la légende que les écrivains créent inconsciemment, d'abord, et qu'ils se prennent ensuite à aimer, à entretenir, à cultiver.

Beaucoup de ces malades, ne vous y trompez pas, ont une santé parfaite.

Si le romancier lit nos descriptions, il ne peut avoir quelque raison de nous les resservir, qu'en les développant, c'est-à-dire, en les embellissant.

Parti de quelques symptômes qui sont le noyau du roman, il va donner libre cours à sa fantaisie et, à chaque nouveau chapitre, il doit surenchérir, sous peine de ne plus intéresser.

Il faut trouver toujours plus excentrique.

L'imagination, l'invention ont plus à faire dans tout cela, que l'observation scientifique rigoureuse.

Il est facile, à l'analyse, de retrouver la méthode de ces *cliniciens ès-lettres*.

Qu'on lise, en effet, en y apportant cet esprit critique, *A Rebours* ou *M. de Phocas* (1), et la gamme remontante dans l'extraordinaire apparaîtra nettement.

Ces romanciers sont un peu, à la médecine, ce que J.

(1) Nous sommes étonné que M. de Phocas, ce frère en névrose de des Esseintes, n'ait pas encore été le prétexte d'un article ingénieux.

Verne est aux sciences physiques et naturelles. Mais, aucun savant ne va chercher son inspiration dans cet auteur charmant, tandis qu'on nous accable avec un tel, dans tel roman, qui est un *beau type d'hystéroneurasthénique*, et il y a encore le *beau type de cardiaque*, et le *beau type d'alcoolique*, et le *beau type d'ataxique*, etc.

Qu'un écrivain, en mal de roman, lise la description que Sydenham a donnée de la goutte, et il lui sera facile d'attribuer à l'un de ses personnages les symptômes de cette maladie

Un médecin viendra bientôt, qui nous révélera, en quelques lignes, la description du romancier.

Et cela fera un *beau type* de plus.

J'imagine volontiers que, si ces romanciers lisent les diagnostics que nous trouvons dans leurs œuvres, ils doivent sourire comme sourient, aux Champs-Elysées, les écrivains du grand siècle, en songeant à tout ce que des générations de critiques ont découvert dans le moindre de leurs hémistiches (1).

La médecine littéraire. — On ne peut nier l'intérêt et l'originalité des travaux du Dr Cabanès et de son école (2).

---

(1) Ces jugements sont un effet de la tendance que nous avons à voir dans un auteur et dans son œuvre, plus qu'il n'y a.

M. Bergeret dit, quelque part : « donnant dans le travers commun à tous les commentateurs, je prête à mon auteur des intentions qu'il n'avait pas ».

(2) « Il s'est trouvé des psychiâtres pour comprendre tout l'intérêt que pouvait offrir, ne fût ce qu'au seul point de vue de leur science, l'étude psychologique de certains littérateurs.

» Avec cette impartialité et cette absence d'animosité qui caractérise le vrai savant, ils ont pris l'observation médicale d'un malade de génie. A l'exemple de l'historien, ils ont fouillé dans la vie de leur personnage, recueilli les dépositions et les souvenirs d'anciens témoins, arraché aux lettres, aux mémoires, aux notes inédites, le secret d'un psychisme anormal dont ils retrouvaient l'expression rigoureuse dans les œuvres de l'écrivain. Telles furent par exemple l'enquête médico-psychologique du Dr Toulouse sur

Mais combien ont exagéré, et faussé une conception d'abord parfaitement juste.

L'œuvre disparaît devant la tare, ou plutôt on en arrive à ne plus s'intéresser, dans l'œuvre, qu'à ce qui peut prouver la tare.

Les médecins, esclaves de leur mentalité profession-nelle, sont, dans les œuvres, à la recherche de l'anormal.

Ce qui fait les délices des honnêtes gens, ne peut contenter leur cerveau boursouflé de pathologie.

Nous n'inventons rien.

Le Dr Avalon n'écrit-il pas, en effet : « Que serait *Monsieur Nicolas* sans un Restif psychologiquement anormal ? Quel intérêt aurait pour nous sa vie d'ouvrier imprimeur, ou même d'écrivain, si elle n'était tout entière dominée par sa manie érotique. »

Voilà. Et l'ennuyeux, c'est que cela gagne le grand public[1].

On ignore les *Contemporaines*, le *Paysan perverti*, *Monsieur Nicolas*, mais on affirme que Restif fut fétichiste.

II

Après cette sorte de conseil de revision des écrivains et des artistes, par ces spécialistes « atteints, eux, de la maladie de la classification, du besoin de noter et d'enregistrer » (J. Grand-Carteret), il n'est presque plus possible d'en trouver un qui ne soit pas taré.

---

[1] Emile Zola, l'intéressante série d'articles de M. le Dr Régis, sur « la neurasthénie de J.-J. Rousseau », documents importants de l'histoire médicale, monuments dont la valeur s'impose à quiconque tente de solutionner le difficile problème des rapports entre la névrose et le génie. » (A. Monéry.)

Le Dr P. Duplessis de Pouzilhac écrit (1) : « Nous avons ardemment cherché dans toutes les écoles, même les plus pures, un nom que l'on ne puisse pas ranger dans la catégorie des psychoses, un nom qui ne réponde pas à une division quelconque des classifications de nos psychiâtres.

» Et lorsque il nous semblait l'avoir trouvé, en poussant plus loin nos investigations, nous arrivons à trouver des Socrate, Pascal, Schiller, Mozart, Wagner épileptiques. »

Quand nous portons ces jugements, il ne faut pas faire incursion dans le domaine littéraire avec la même désinvolture et le même esprit superficiel que les romanciers qui ont voulu faire les savants.

Sinon, de part et d'autre, tout cela résiste difficilement à l'analyse.

Evidemment, il est agréable pour un médecin de se livrer à ces enquêtes qui, en définitive, font, des biographies, des chapitres de pathologie mentale.

N'est-ce pas pour lui la meilleure façon d'exercer doucement sa profession et d'avoir une clientèle de choix ?

Nous nous laissons, d'autre part, volontiers, conter que les plus célèbres ont été des malades. Notre curiosité et notre morale y trouvent leur profit : ils nous sont un exemple et une excuse. (2).

On nous a tellement habitués à ces considérations pathologiques, que beaucoup conçoivent mal qu'un artiste ne soit pas aussi un névrosé.

Cela permet, enfin, de dire des mots qui étonnent.

---

(1) *Les Goncourt et la médecine.*

(2) « Les uranistes ont grande tendance à faire rétrospectivement, et sans preuve suffisante, passer dans leur camp une foule de personnages célèbres, artistes ou écrivains de génie, etc... ». Thoinot, *Les Attentats aux mœurs.*

Si, dans une conversation, on parle de Restif, quelqu'un déclare d'un air entendu : « ce fut un fétichiste. » Les dames interrogent. Et, dans ces jolies cervelles, il y a une erreur de plus.

Pourquoi ne pas tenir compte, aussi, de la manie de la vulgarisation ?

Il est agréable d'imiter Fontenelle, d'écrire pour les « légères intelligences des salons » et « d'introduire la science dans la conversation des femmes. »

Les gens du monde préfèrent lire les romans de Jean Bertheroy ou de Nonce Casanova, que les études de Mommsen ou de Fustel de Coulanges.

Ils ont peut-être raison.

En un mot, entre les romanciers et les médecins, il y a eu échange de mauvais procédés.

Il est vrai que, dans cette erreur, les uns et les autres trouvent leur profit.

Les premiers ont, dans la pathologie, matière inépuisable à romans bizarres ; les seconds ont, dans les romans, une source précieuse d'articles.

Et nous qui avons la prétention de les critiquer, devons leur garder reconnaissance, puisqu'ils sont notre seule raison d'écrire.

III

Une autre opinion de M. J. Grand-Carteret. — « Aucun siècle n'a compris la volupté d'identique façon », disais-je dans l'introduction à mon recueil *Le Décolleté et le Retroussé*.

« Avant tout amoureux des *globes de Cythère*, tels

siècles se complairont en la région des mappemondes d'amour, alors que tels autres, amateurs des revers de médailles, ne cacheront pas leur faible pour les figures roses et potelées auxquelles Boucher sut prêter des formes sensuellement excitantes. » (J. Grand-Carteret).

Son développement. — Si les manifestations de la Volupté sont restées comprises et respectées par ceux qui, par le développement intense de leur faculté de compréhension du Beau, les intellectuels, les artistes (1), ne subissent pas les influences de leur époque, il n'en est plus de même pour les cerveaux moyens qui sont la majorité et dont il faut bien tenir compte.

On peut dire que la mesure des exigences artistiques d'une époque est, en partie, donnée par certaines coutumes, certains détails de l'ajustement des femmes et la nature des spectacles auxquels la foule se plaît.

Cela est l'effet et la cause d'une *mentalité* avec laquelle, si nous n'y prenons garde, nous faisons nos opinions sur les générations passées.

Ce qui fut naturel, devient un sujet d'étonnement.

« Que Restif ait eu un faible pour les jolis pieds et pour les mules élégantes à hauts talons ; qu'il ait, à maintes reprises, affirmé son goût très particulier pour les tailles minces ; ...quoi d'étonnant à cela, puisque le joli pied dans une élégante chaussure, puisque la taille mince serrée à l'extrême..... sont les *fétiches* de l'époque, — je veux dire les attirances exercées sur les cerveaux de l'époque. » (J. Grand-Carteret.) (2)

---

(1) Ceux qui ont « le sens supérieur et le culte de la Beauté » (F. Masson).
(2) Citons, d'autre part, à titre d'exemple, ces lignes de M. F. Loliée : « A Rome, les fêtes de la volupté étaient passées à l'état de fêtes nationales, où

De là, à crier à la bizarrerie, à l'originalité et, si l'on est médecin, à la névrose, il n'y a pas loin.

Car, pour critiquer certains auteurs, il faut une préparation spéciale. Sinon, il y a choc de mentalités.

« Cela dit tout ou cela ne dit rien ; — suivant le point de vue auquel on se place ; suivant le public auquel on s'adresse.

» Pour qui est initié à la production littéraire du XVIIIe siècle ; pour qui a pénétré dans l'intimité des mœurs et de la vie, à cette époque, cela dit tout. »

« Tout au contraire, pour ceux de nos contemporains — je dis contemporains et non *contemporaines* — qui, à l'aurore du XXe siècle, n'ont jamais vu figurer ni l'auteur, ni la moindre de ses œuvres dans une quelconque de ces multiples collections à 0 fr. 95 ou 0 fr. 65, que les éditeurs multiplient à l'infini, et qui se trouvent être la grande concurrence du moment, — cela ne dit rien qui vaille, même avec l'adjonction du sous-titre explicatif.

» C'est que, pour des raisons multiples, qu'on ne saurait évoquer ici, le *paysan* Restif de la Bretonne, le *Bourguignon salé*, l'homme du terroir s'il en fût jamais, reste, aux yeux de la masse, un inconnu ; le représentant d'une sélection intellectuelle, un auteur à tirage restreint, repêché parmi ces *oubliés* et ces *dédaignés* que Monselet a si bien su remettre en pleine lumière, uniquement pour le plaisir de quelques délicats, de quelques raffinés (1) ».

---

les courtisanes se rendaient en procession, au son de la trompette et superbement nues. »

Il est d'évidence que cela est incompréhensible pour ceux qui, par les cortèges du carnaval et le cinématographe, ont des sensations d'art suffisantes.

(1) J. Grand-Carteret. Introduction générale pour *les Contemporaines*.

Il semble que, souvent, ces jugements sont faits plus avec les éléments d'appréciation puisés par chacun dans ses acquisitions propres, qu'au nom de principes scientifiques fixes. D'où, leur relativité (1).

Il y a erreur et danger, lorsqu'on leur donne une apparence d'absolu en les portant au nom de la science, alors qu'en réalité, ils ne sont que la résultante de raisons extrascientifiques, lorsqu'on présente ce qui n'est qu'une impression personnelle comme un diagnostic médico-légal.

Donc, et ceci est pour nous un point capital, ces diagnostics, malgré le caractère d'objectivité qu'on voudrait leur faire tenir de la science, sont la marque d'une mentalité qui est la mentalité moyenne de l'époque à laquelle vivent les censeurs chagrins qui les font (2).

---

(1) N'est-ce pas pour éviter de commettre une erreur semblable que nous avons fait précéder notre argumentation d'une étude du fétichisme.

(2) Ceux qu'on a appelés les « *déboulonneurs de génies* » et les « *éplucheurs de célébrités* » ; ceux qui n'éprouvent aucune inquiétude à parler de « *dissection rétrospective* », à propos de ces auteurs libertins du XVIIIe siècle ; ceux enfin dont un critique moderne a dit que les travaux étaient « *besogne insignifiante et sans intérêt* ».

Citons le passage suivant : « Si l'on peut définir la physiologie normale de certaines facultés élémentaires qui sont des phénomènes essentiellement subjectifs, on n'en peut dire autant des opérations de synthèse qui sont formées d'éléments essentiellement contingents ? C'est le cas pour les notions et les jugements relatifs à la moralité. Nous prendrons un exemple pour fixer les idées. Le principe en vertu duquel l'homicide est qualifié de crime et d'acte immoral dans une société civilisée est purement conventionnel et contingent. Or, la succession des opérations intellectuelles dont la conséquence fut l'énoncé de ce principe, s'est effectuée aussi normalement que celle qui préside à l'énoncé du principe contraire admis dans certaines peuplades sauvages. Nous ne sommes pas autorisés à déclarer que le cerveau du sauvage qui conçoit comme moral un acte que nous considérons comme crime, soit moins normal que le nôtre. D'où il suit que deux cerveaux à fonctionnement exactement pareil et normal, mais dont les acquisitions ont été différentes, peuvent aboutir à des conceptions diamétralement opposées. Conséquemment les jugements que nous portons en classant le crime homicide parmi les anomalies de la moralité, comme tous ceux que nous portons sur les actes de la moralité, en général, sont essentiellement relatifs. » (Magnan et Legrain.)

De ceux qui ont lu Restif, les uns ont pensé qu'il fut un auteur aimable, sensuel et voluptueux ; d'autres l'accusent de fétichisme.

Qu'est-ce à dire ?

C'est que les uns ne goûtent du plaisir qu'avec les femmes qui ont la plante du pied cambrée et le cou-de-pied haut, tandis que les autres chérissent les pieds plats.

C'est que les uns ont, comme Restif, l'amour de « ces chers et mignons souliers du siècle passé, qui dansent au bout du pied des dames de Moreau le jeune, ces souliers galants qui s'envolent dans *les hasards heureux de l'Escarpolette*, ces souliers dont le talon mutin sonne, après un siècle écoulé, dans le cerveau de tout homme qui aime LA FEMME, ces souliers adorés qui, retrouvés après tantôt un siècle, ont rendu à la Parisienne, l'exquis et le particulier de son allure » (1), et l'horreur de « l'ignoble, l'imbécile, le déplorable soulier à l'anglaise » (2).

(1) F. Masson, *Jadis*, 7e édition, 1905. Paris, Paul Ollendorf.
(2) F. Masson, *Id.*

CHAPITRE II

HISTORIQUE

« C'est le Dr Louis (de Saint Valéry-sur-Somme) qui, dans une étude publiée par *la Chronique Médicale*, la si précieuse Revue documentaire du Dr Cabanès, a cru devoir mettre au jour *Restif de la Bretonne, romancier fétichiste.* » (1)

Le Dr E. Laurent, dans le chapitre « fétichisme du pied », de son ouvrage paru en 1905, sous le titre *Fétichistes et Erotomanes*, ne fait que reproduire presque intégralement la nouvelle « le Joli pied ».

M. le Pr Grasset, dans son livre « *Demifous et Demi-responsables* », indique l'opinion du Dr Louis (2).

Le Dr L. Charpentier, dans sa thèse de doctorat, en janvier 1912, a étudié *Restif de la Bretonne* et *sa perversion fétichiste*.

Le Dr Avalon (3) a repris récemment la thèse du Dr Louis et l'a développée, apportant de nouveaux arguments.

Signalons enfin l'article du Dr Fernel (4).

---

(1) Un romancier fétichiste : Restif de la Bretonne. Dr Louis. Chronique Médicale. 1er juin 1904, p. 353.

(2) J. Grasset. Demifous et demiresponsables, p. 149, note 1 ; 1907, Paris, Félix Alcan.

(3) Restif de la Bretonne, fétichiste. Dr Avalon. Æsculape, avril 1912.

(4) Les névrosés de la littérature et de l'histoire : Rétif de la Bretonne, par le Dr Fernel. Revue thérapeutique des Alcaloïdes, no 89. Juin 1912.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE CRITIQUE

Thèse du Dr Louis.
Thèse du Dr Charpentier.
Thèse du Dr Avalon.
Thèse du Dr Fernel.

DEUXIÈME PARTIE

ÉTUDE CRITIQUE

Thèse du Dr Louis. — Avant toute argumentation, le Dr Louis, ayant cité le *Soulier de Fanchette* et le *Joli Pied*, juge que « *ces deux titres en disent long aux gens prévenus* ».

Nous étions très prévenu, quand nous avons lu ces deux titres. Nous leur avons trouvé un air de dix-huitième siècle. Nous les imaginons écrits au bas d'une peinture galante de Baudouin ou de Fragonard. Mais pourquoi, dès un titre, vouloir penser au fétichisme ?

Le Dr Louis dit :

« Saintepallaie (le héros du roman) avait un goût particulier, et tous les charmes ne faisaient pas sur lui une égale impression : une jolie figure, et partout, hors en Espagne, une belle gorge a son prix ; une taille svelte et légère, une belle main flattait son goût ; mais le charme auquel il était le plus sensible, celui qui lui *causait ce frémissement involontaire et délicieux qui remue toutes les fibres*, c'était un joli pied : rien dans la nature ne lui paraissait au-dessus de ce charme séduisant... »

« .... qui semble, en effet, annoncer la délicatesse et la perfection de tous les autres appas. »

Le Dr Louis ne cite pas cette fin de phrase, qui est une explication, mieux une justification.

Pour Saintepallaie, le pied n'est qu'un prétexte, qu'un moyen. Il conclut de sa perfection à celle de la femme qui reste son unique objet.

« Ce goût n'était pas, dans le jeune Saintepallaie, un effet du raisonnement ; c'était un instinct qui s'était manifesté *dès son enfance* : il ne pouvait, sans tressaillir, apercevoir une jolie chaussure de femme. »

L'argument aurait de la valeur si, par ces quelques lignes, nous n'étions bien loin du tableau de l'éveil de l'obsession fétichiste, chez l'enfant.

« Autre trait signalé par les auteurs : l'obsession du fétiche.

» Saintepallaie passe un soir dans la rue ; il voit, « dans une jolie mule brodée en argent, un petit pied qui paraissait celui d'une poupée. Saintepallaie, ébloui, enchanté, ravi, suivit la déesse ; il ne put l'abandonner, mais enfin, elle rentra chez elle. Il remarqua sa demeure et ne manqua pas de revenir tous les jours pour voir ce pied vainqueur. » — Il fait de même pour le pied d'une jolie marchande : « Il revient tous les soirs, jusqu'à ce qu'un autre objet plus charmant encore l'attirât. »

Retrouvons-nous là les caractères de l'obsession-impulsion fétichiste? Saintepallaie y apparaît comme un boulevardier voluptueux et désœuvré.

« Nous connaissons les ruses d'apaches qu'emploient tous les monomanes pour satisfaire leurs besoins impulsifs. Saintepallaie, séduit par la chaussure d'une marquise, à la boutique d'un cordonnier, et désespérant de parvenir jusqu'à la dame, prie le cordonnier « de lui faire un plaisir : c'était de rendre la chaussure à la dame et de la rapporter après qu'elle l'aurait essayée, sous prétexte de quelque chose à y faire. Saintepallaie *l'accompagna en garçon*, pour être

sûr de l'inauguration de la jolie chaussure ; il la paya ensuite généreusement et le cordonnier en refit une pareille. Saintepallaie conserva précieusement ces reliques. « Car notre héros fait des collections, *comme tous ses pareils*. « Il les a rangées sur des rayons; cela est couvert d'une gaze, comme celle qu'on met aux pendules, de peur que la poussière ne les gâte. »

« Ces collections, il les enrichit par tous les moyens. »

« Un jour, il voit une jolie personne, assise et sommeillant, le pied passant en dehors de la robe. « Pour le coup, il fut tenté de s'emparer du séduisant bijou : il avança la main adroitement, et tira la mule du joli pied ; il serra aussitôt ce trésor, et s'éloigna de quelques pas. »

« Enfin, survient le coup de foudre. Il a rencontré un pied comme jamais il n'en a vu jusqu'alors, posé de telle façon qu'on le voyait en entier. « Rien de si charmant dans la nature, par la grâce et l'élégance de la chaussure : c'était un soulier de couleur puce, brodé et garni d'un cordonnet en argent sur les coutures ; le talon mince était assez haut, mais placé de manière qu'il ne faisait pas refouler le pied : la forme par devant était la plus mignonne qu'on puisse voir. Saintepallaie était hors de lui-même : il alla et revint cent fois sur ses pas, pour jeter à la dérobée un coup d'œil sur le joli pied ; *quelquefois* il levait les yeux plus haut, pour admirer la figure ravissante de celle qui possédait cet appas vainqueur. »

Mais tout cela n'est qu'une fantaisie de conteur qui se laisse entraîner par son sujet plus qu'il ne le dirige, qui l'amplifie et le déforme, ayant le désir de plaire par son originalité même et d'étonner. Il ne faut pas s'y laisser prendre.

« Naturellement, le héros, devenu amoureux fou, en perd le boire et le manger, s'attache aux pas de la belle, séduit encore son cordonnier, fait une collection de chaussures portées par elle. Son stratagème éventé, il recourt au vol une seconde fois, arrache par surprise un soulier à sa belle, et s'enfuit. Il y avait une très belle boucle à pierre. Nul doute que, de nos jours, il n'eût été cueilli et

envoyé au Dépôt (1). Dans le roman, tout s'arrange. Cela finit même par un mariage. »

« Mais, dira-t-on, Saintepallaie n'est pas un vrai fétichiste. Ce n'est pas seulement le soulier, c'est le pied qui y est contenu, c'est toute la femme qu'il aime. — J'en conviens ; mais, faute du reste, sa passion peut très bien se contenter d'un simple soulier pour s'assouvir : quelques jours avant la noce « il se trouve seul, dans le temple de la beauté qu'il adore, et porte d'avides regards sur tout ce qui servait à son culte... et la chaussure eut bientôt son tour : il l'admira, il y porta la bouche ; ensuite ne pouvant contenir le feu qui le consumait, il dit avec transport : « Adorable fille ! etc..., etc... »

Il se mit à genoux : « Fille charmante, s'écria-t-il, je t'adore ! Parure qu'elle embellit, reçois mes hommages ! » - Il se leva, dans un égarement de tendresse ... Mme de la Grange, qui peut-être devina son dessein, entra sur-le champ avec sa belle-fille : Saintepallaie, ému, hors de lui-même, se précipita aux genoux de Victoire. »

« Qu'allait-il faire dans cet « égarement de tendresse » et quel était son « dessein » sur cette chaussure qu'il avait déjà couverte de baisers ? l'auteur nous le laisse à deviner... »

A cette thèse du Dr Louis, M. J. Grand-Carteret oppose deux arguments :

A. « Il faudrait prouver, dit-il, que le « Joli Pied » — simple fantaisie de romancier, de narrateur à la recherche d'histoires piquantes, extravagantes, — est une histoire vécue personnelle à notre auteur. Or ceci, le Dr Louis ne saurait le faire, d'autant qu'il me semble avoir bien peu étudié l'homme et son époque (2). »

B. « Saintepallaie n'est point Restif », bien que le

---

(1) Pourquoi, à l'occasion de ce conte charmant, parler d'*Apaches* et de *Dépôt*.

(2) Notons, en passant, que l'argumentation du Dr Louis est basée uniquement sur l'étude de la nouvelle : « *Le Joli pied.* »

Il ne fait que citer le *Soulier de Fanchette*. En réalité, le titre est : « *Le Pied de Fanchette.* »

Dr Louis pense que « c'est son propre portrait, qu'indubitablement l'auteur nous a inconsciemment livré. »

Saintepallaie n'est point Restif

Nous l'allons montrer.

« Saintepallaie avait des mœurs pures, avec des sens neufs et pleins d'énergie : il aimait beaucoup les femmes ; mais il les craignait et les fuyait, autant faute d'usage, que par sagesse. Il n'y avait peut-être pas d'homme au monde sur qui la beauté fît une impression plus vive ; une belle femme le ravissait ; mais il réfléchissait ensuite aux inconvénients de l'amour et d'une liaison (1) ; il trouvait la force de fuir, sans doute, parce qu'il n'avait pas encore rencontré la femme qui devait le subjuguer. »

Saintepallaie a vingt-cinq ans.

Or, voici quelle a été, jusqu'à vingt-cinq ans, la pureté des mœurs de Restif et son innocence.

Voici comment il craignait les femmes et les fuyait.

Restif est né en 1734, le 22 novembre (2).

En 1745, à onze ans, dans l'écurie aux mules, il a « la première crise amoureuse » avec Nannette Rameau, moissonneuse, qui devint mère de Zéphire Restif, dite Percy.

Puis, Julie Barbier.

En 1746-1747, Restif est enfant de chœur. Et c'est, à Bicêtre : sœur Mélanie ; à Paris : Esther la Noire.

---

(1) Voilà ce que n'a jamais fait Restif qui, à vingt-cinq ans, était le père de plus d'une vingtaine d'enfants naturels et avait rapporté de ses « crapuleuses débauches » pas mal d'*épines*.

(2) C'est ce qu'il nous apprend dans *Monsieur Nicolas*.

« Restif est né, en réalité, le 23 octobre 1734, ainsi qu'en fait foi son acte de baptême publié par Paul Lacroix dans sa *Bibliographie*. » (Cubières-Palmézeaux.)

En 1748, il a l'aventure *immorale* avec Marguerite Miné, nouvelle mariée ; Marguerite Pâris, qui eut un enfant de Restif ; Marie-Jeanne Lévêque et d'autres, anonymes. Il dit : « des actes de virilité non fréquents, mais assez multipliés, m'avaient donné l'usage et rendu mes sens brûlants. »

En 1751, à Auxerre, Jeanneton, servante des demoiselles Baron ; Manon Prudhot, Aimée Châtelain, Madelon Baron, Emilie Laloge, Marianne et Flipote.

En 1754, c'est la partie avec Marianne Lagneau et Tonton Lenclos.

Puis, Madame Parangon, « trois fois immolée » ; l'aimable Colombe, Rose Lambelin, Toinette Dominé, cuisinière des Parangon.

En 1755, Joséphine Fourchot, Marianne Tangis, Marote, chambrière de Madelon Baron, les sœurs Durand, Rosalie de la Rupelle, Rose Lambelin.

De 1755 à 1759, c'est d'abord Mme Greslot. Il voit, « pour un écu, la première prostituée ».

Puis, l'aventure avec une jolie figurante des Italiens ; l'aventure galante chez une appareilleuse, la Macé, où il « possède une très grande dame » ; Thérèse Courbuisson, la « jolie femme de chambre de la belle pâtissière », avec laquelle il a des rendez-vous dans « l'escalier de la cave, lorsqu'elle allait chercher le vin du souper » ; Pèlerine Berthé, Léonore Robbé, Poupart, et la « partie au bois de Boulogne avec trois actrices de l'Opéra-Comique, Mlles Mentelle, Baptiste et Prudhomme : mes *douze preuves* ou les *douze travaux d'Hercule* ».

Il avoue : « Je donne de plus en plus dans le libertinage, portant mes hommages à plus de deux cents filles ».

Il connaît Mme Beugnet et Mme Lallemand : « Je surprends Mme Lallemand se *lesbiennant* avec sa voisine

(Mme Beugnet) : toutes deux sont par moi *hommées* » ; la jolie Guéant, « cette belle actrice des *Français* »; Manon Lavergne, couturière; Séraphine Jolon, Mlle Isabelle Lefaucheux, Victoire Versailles, Sophie Wolxem.

Il « cueille la rose de la Camargo » et « en rapporte l'épine ».

Enfin, voici « quelles avaient été (avant 1755) les mères des dix neuf précédents enfants de Restif, à l'exception d'un seul, tous du sexe féminin. Nannette Rameau, Julie Barbier, Esther la noire (la négresse possédée au sortir de Bicêtre), Marguerite Pàris, Marie-Jeanne Lévêque, Marguerite Miné, Manon Prudhot, Aimée Chàtelain, Madelon Baron, Emilie Laloge, Marianne, Madame Parangon, Flipote (l'enfant fut un garçon), Tonton Lenclos, Colombe, Marianne Tangis (alors enceinte de lui), Rose Lambelin. Ajoutons qu'il devait également avoir une fille de sa cousine, Edmée Servigné » (1).

Nous voici en 1759 ; Restif a vingt-cinq ans, l'àge de Saintepallaie.

Saintepallaie n'est point Restif.

Nous allons argumenter d'une manière encore plus précise.

Nous admettons maintenant que de Saintepallaie est Restif ; prouvons qu'il n'est pas fétichiste : d'où il sera facile de conclure au prétendu fétichisme de Restif.

Et ainsi, le Dr Louis se trouvera, bien malgré lui, avoir affirmé que Restif ne fut pas fétichiste

Evidemment puisque c'est lui qui, le premier, a dit que Saintepallaie était Restif.

(1) Note de J. Grand-Carteret, *Monsieur Nicolas*, t. II.

Saintepallaie n'est pas fétichiste.

Il aime beaucoup les femmes ; il adore *tout* de la femme et non pas seulement une partie de son corps ou de sa toilette (1) ; il veut se marier avec Victoire de la Grange (2) ; il est capable d'amour, au sens le plus romantique du mot ; il se marie et a trois enfants.

Et enfin, Mme de la Grange qui nous paraît une belle-mère fort avisée n'eût pas donné sa belle-fille à un fétichiste. Or, elle connaissait parfaitement les mœurs de Saintepallaie, l'ayant observé et fait observer.

Voici en quels termes elle s'exprime, à son égard :

« Quant à lui, chère fille, il t'aime comme je dis : ma chère bonne amie, tu seras heureuse comme je l'ai toujours désiré ; oui, tu le seras, je le vois à la manière dont

---

(1) Son goût est flatté par une taille svelte et légère, une belle main ; il admire la figure ravissante de Mlle Victoire.

L'appétition du fétichiste se concentre uniquement sur son fétiche.

Oui Saintepallaie adore le joli pied — cet appas vainqueur — et dérobe le petit soulier. Mais voici comment il s'en excuse, dans un billet à Mlle Victoire : « Quant à ma conduite extraordinaire, prenez-vous-en au charme inexprimable qui m'a subjugué. Je n'ai pu y résister : il fallait un soulagement à mon cœur, il le fallait absolument. »

Il apparait ici comme un grand amoureux pratique qui, à défaut du tout, se contente de la partie.

(2) Le fétichiste n'a pas comme fin le mariage, c'est-à-dire, le coït.

Sans doute, on a des observations de fétichistes qui se sont mariés.

Mais le fétichiste se marie parce qu'il a honte de son obsession, qu'il en est malheureux et qu'il espère, ainsi, y échapper.

D'ailleurs, cela ne le guérit pas. Cela fait seulement une nuit de noces originale pour la femme et terrible pour le mari.

Il n'arrive à pratiquer le coït qu'en revenant à son fétiche.

« Il acheta une paire de bottines de femme, très élégantes, les cacha dans le lit nuptial et, en les touchant, il put remplir ses devoirs conjugaux. »

Un malade de Hammond « ne pouvait avoir des relations avec sa femme qu'en fixant ses regards sur une bottine de femme que, suivant le conseil de son médecin, il avait attachée au-dessus du lit nuptial ».

tu es aimée. Tu es belle, tu es plus que belle ; car tu es charmante ! Mais, chère fille, combien de belles femmes qui ne savent apprécier ni la beauté, ni la grâce, ni même le mérite (c'est aussi quelquefois la faute des femmes). Mais ton adorateur sent tout ce que tu vaux ; il ne parle qu'avec transport du moindre de tes attraits : rien ne lui échappe ; il a tout examiné, tout saisi, tout admiré, tout adoré. Ce goût singulier, tu vois bien ? qui lui a fait séduire ton cordonnier et commettre l'indiscrétion qui a occasionné sa lettre, ce goût, ma chère fille, marque une extrême délicatesse dans les organes : il marque un homme capable d'un sentiment profond quoique violent. Un autre avantage, c'est que ce goût, porté au point où il l'a, te fournit un moyen facile de lui plaire toujours ; quelle ressource, au contraire, une femme a-t-elle avec une brute, qui n'est sensible à rien ? Tu ne saurais croire combien ce goût singulier de ton amant m'a bien disposée en sa faveur ? si bien disposée, que dès le premier jour que tu m'en parlas, je le fis suivre, et voulus le connaître. Ne néglige jamais ce précieux avantage, ma chère fille ; et pour ne pas déformer ce pied, dont la beauté sera peut-être l'unique source de ton bonheur, emploie les moyens que tu me vois pratiquer, et que je vous ai fait mettre en usage, sans que vous en sussiez le motif, ni toi, ni tes sœurs. Une chaussure bien faite, bien juste, non gênante ; jamais de souliers à la maison, toujours des mules ; la plus grande attention à prévenir les effets de la gêne la plus légère : au moyen du soin que j'y ai donné, vous avez toutes le pied aussi parfait que si vous n'aviez porté que de ces jolis sabots, dont vous faites usage en hiver : car le froid aux pieds les déforme. Je n'aurais pas connu le prix de cet avantage sans mon mari ; son goût est à peu près celui de M. de Saintepallaie ; et la

nature m'ayant favorisée de ce côté là, je n'ai rien oublié pour que l'âge ne fît pas sur moi l'effet désagréable qu'il opère sur le pied de tant de femmes. Ainsi, ma chère fille, c'est d'après l'expérience que je te réponds du bonheur ; et c'est par comparaison, autant que d'après l'examen que j'ai fait de ton amant, que je prévois sa conduite future à ton égard. Mais, chère amie, les gens qui ont ce goût, sont extrêmement susceptibles dans tout ce qui regarde la propreté : comme rien ne leur est indifférent, rien ne leur échappe de ce que nous valons ; mais aussi la moindre négligence est remarquée, et leur cause une sensation désagréable. Il faut, pour maintenir l'illusion, qu'une femme leur paraisse un ange ; il faut leur dérober, avec une scrupuleuse attention, tous les assujétissements de la nature, qui peuvent faire une impression repoussante : la propreté de la chaussure doit être pour eux le symbole de celle du corps et de tout le reste de l'habillement. Je t'ai donné là-dessus des leçons de pratique, et nous souffririons toutes deux, moi, à te les répéter, toi, à les entendre ; il suffit que tu saches ce que je veux dire. Une femme devrait faire autant d'ablutions que les dévotes musulmanes... Mais je reviens à ton amant : je lui donne ma voix. »

Dire, à propos du *Joli pied*, que Restif fut fétichiste, c'est ne pas avoir compris et les *Contemporaines* (1), et la *mentalité* de notre auteur, et ses intentions en écrivant son livre (2).

Comme ceux de son siècle, il a le besoin de *moraliser*.

---

(1) « Une collection de récits dont l'amour constitue la base. » J. Grand-Carteret.

(2) Voir, à ce sujet, la déclaration qui ouvre *Le nouveau Pygmalion*.

Ses histoires ne sont que des *exemples* qu'il nous propose, et chacune d'elles « comporte sa moralité ».

La *conclusion* du *Joli pied* est qu'une femme doit avoir grand soin de sa toilette et de son corps si elle veut être aimée, jeune fille, et être encore aimée, épouse.

Mme de Genlis disait à peu près la même chose.

Si l'on ne voit pas cela, c'est qu'on a fait fausse route, masqué, maquillé, ce qu'a voulu réaliser Restif.

Et le conte finit sur la description du bonheur et de l'amour tranquille que goûtent ces amants heureux.

Les dernières pages sont douces et honnêtes et, par endroits, elles font songer à ces scènes de la vie conjugale, qui ont inspiré certains peintres du second empire, et dont le sentimentalisme bêta fait tout le charme.

Nous concluons avec M. J. Grand-Carteret :

« Qu'est le Joli pied, dans l'œuvre de Restif ? Un simple hors-d'œuvre. Un amusant récit dans lequel notre auteur a poussé à l'extrême certains goûts particuliers qu'il n'a cessé d'afficher dans Monsieur Nicolas ... C'est un récit plein d'esprit, d'une grâce et d'une saveur bien XVIIIe siècle, ayant, en plus, sur l'amour conjugal des vues parfaitement saines »

Et le mot fétichisme est bien gros pour une nouvelle aussi délicieuse.

*
* *

Thèse du docteur Charpentier. — Le Dr Charpentier « groupe dans un chapitre tous les passages tirés de quelques-unes des œuvres de Restif, suffisants pour montrer son amour de la chaussure féminine ».

Il cite des extraits de *Monsieur Nicolas,* du *Pied de Fanchette* (1), du *Joli pied*, des *Posthumes* (2).

Nous allons faire quelques citations qui montreront bien avec quelle désinvolture certains psychiâtres accomplissent leur besogne.

Pour découvrir que Restif a pu être, à la fois fétichiste et masochiste, il suffit au Dr Charpentier d'un passage tiré de la nouvelle le « Joli pied », dans lequel, Saintepallaie, « en extase devant le soulier de sa belle, s'exprime de cette façon :

« Adorable fille ! Ah ! tout ce qui vous touche participe du charme divin qui vous environne ! Témoins inanimés du plus ardent amour ! J'envie votre sort ! Je voudrais... un seul instant avoir votre forme et votre destination, être foulé par ce pied mignon, l'abrégé de toutes les grâces... J'en sentirais davantage mon existence délicieuse... »

Le Dr Charpentier écrit encore :

« Mais, à côté de ceci, dans *Monsieur Nicolas*, œuvre qui fut, on le sait, la confession de sa vie, il nous raconte que dès l'âge de neuf ans toutes ses pensées étaient pour le sexe des grâces :

« *Je songeais à ces filles avec émotion, je désirais... je ne savais quoi ; mais je désirais quelque chose, comme de les soumettre.* »

« Nous trouvons là, à n'en pas douter, l'apparition d'un léger penchant sadique » (3).

---

(1) Il n'y a rien de pathologique, à notre avis, à ce que la belle Mme Lévêque, qui « avait, si nous en croyons la chronique du temps, le plus joli pied de Paris » (O. Uzanne), ait inspiré une nouvelle à Restif.

(2) Il aurait pu citer encore le chapitre intitulé la *Mule enlevée*, qui se trouve dans les *Nuits de Paris*.

(3) Nous pourrions chicaner le Dr Charpentier sur le sens qu'il donne au mot *soumettre* que les auteurs galants ont employé souvent pour « *mettre sous* », « *faire un assaut* ».

Et enfin :

« L'amour de Restif ne fut pas, comme on pourrait le penser, l'exagération d'un goût dicté par la toilette féminine, car s'il en eût été ainsi, le goût de Restif eût varié avec la mode et après avoir idolâtré les hauts talons, il aurait honoré ensuite les talons plats. Ce qu'il ne fit jamais. »

Voilà un exemple des arguments que nous présente le Dr Charpentier. *Ab uno disce omnes* (1).

* * *

Thèse du Dr Avalon. — Ceux qui pensent que Restif fut fétichiste, admettent, comme un *a priori*, que son œuvre est une confession longue et sincère.

Edmond, Le Spectateur nocturne, M. Nicolas, de Saintepallaie sont autant de personnages, dans lesquels il faut voir Restif.

C'est une erreur de conclure de l'œuvre à l'homme et réciproquement. On a montré, par de nombreux exemples, quelle confiance il fallait accorder aux « mémoires », aux « journaux intimes », aux « confessions ». Cha-

« Une autre dame conscientieuse et scrupuleuse, donnant à son amy jouissance de son corps, elle vouloit tousjours faire le dessus et *sousmettre* à soi son homme, sans passer d'un seul iota cette règle ; et, l'observant estroitement et ordinairement, disoit-elle que, si mon mary ou autre luy demandoit si un tel luy avoit fait cela, qu'elle pust jurer et renier, et seurement protester sans offenser Dieu, que jamais il ne luy avoit fait ny monté sur elle. » Brantôme, *Les Dames Galantes*.

(1) Il m'est doucement triste de songer que le Dr Charpentier a écrit, l'âme tranquille : « M. John Grand-Carteret, qui juge notre « besogne d'éplucheur de célébrités » chose insignifiante et sans intérêt, *conteste avec un parti pris insensé le fétichisme de Restif... ce cas de fétichisme dont lui seul ose douter.* » (*)

(*) Souligné par moi.

que jour, des autobiographies, sur lesquelles on s'est longtemps basé, pour faire les dissertations les plus graves, apparaissent comme trompeuses.

L'homme ne se peint jamais tel qu'il est, à plus forte raison, s'il est écrivain (1).

Cela est banal. Cela est écrit partout. Mais il fallait bien le redire puisque certains semblent l'avoir oublié. Voilà pour le général.

Nous avons, d'autre part, montré que Saintepallaie n'est point Restif. Voilà pour le particulier.

---

(1) Restif a trompé même les siens.

Le père de Madame Parangon ne déclare-t-il pas qu'il sait que Restif « a toujours passé pour sage » et il ajoute que « M. Drouin ne l'appelle que la *fille modeste* ».

Et voilà comment ce trousseur de femmes a pu être considéré par quelques-uns de ses contemporains.

« Il est difficile de distinguer dans une œuvre ce qui traduit un état psychopathique de l'auteur, de ce qui dénote simplement, chez ce dernier, le souci de décrire un cas de névrose qui lui est étranger.

« Ces imbéciles, écrivait J. Lorrain, en parlant de la foule, ont mal lu le *Vice errant*. Il y a un an, ils me prenaient pour M. de Phocas ; maintenant, ils me prennent pour Woronsoff et me « prêtent ses aventures ».

» Et l'auteur de M. de Bougrelon n'avait pas de plus doux plaisir que d'accréditer cette légende et de mystifier cette foule toujours disposée à voir des « confessions » dans ses romans.

» D'ailleurs, Th. Gautier, dans sa préface de *Mademoiselle de Maupin*, avait déjà malicieusement dénoncé les fâcheuses tendances des lecteurs : « C'est le personnage qui parle, écrivait-il, et non l'auteur ; son héros est athée, cela ne veut pas dire qu'il soit athée ; il fait agir et parler les brigands en brigands ; il n'est pas pour cela un brigand. A ce compte il faudrait guillotiner Shakespeare, Corneille et tous les tragiques ; ils ont plus commis de meurtres que Mandrin et Cartouche ».

» Poème ou roman, conte ou nouvelle, on pourrait ajouter confessions ou mémoires, toute œuvre littéraire est un masque qu'il est parfois malaisé de soulever et que nous prenons trop souvent pour la physionomie véritable de l'auteur.

» Est-il besoin de dire aussi que ces œuvres devront, pour être sincères et véridiques, bénéficier d'un léger recul du passé, afin de se mouvoir à l'aise sur un terrain moins brûlant, moins agité, moins suspect que celui de l'actualité ? D'être rétrospectifs, leurs diagnostics seront moins hasardeux ; ils auront de plus le mérite de ne blesser personne. » (A. Monéry.)

Le Dr Avalon reprend la thèse du Dr Louis, à propos de Saintepallaie.

Il conclut : « Idées voluptueuses provoquées par la vue d'un soulier ou d'une mule, manie de la collection, vol passionnel, tout y est : Saintepallaie est un fétichiste parfait. »

Evidemment. Si, avec cela, Saintepallaie a atteint la perfection dans le fétichisme, que sont, à côté de lui, les malades de Charcot, de Magnan et de Garnier.

« Mais, dira-t-on, ce n'est pas seulement le soulier que Saintepallaie adore, mais aussi le pied qui y est contenu et la femme tout entière. Peut-être : mais les fétichistes n'attachent d'intérêt à un objet qu'autant qu'il a été porté, par une femme, et, par une femme qu'ils connaissent ou qui leur plaît. »

Cela n'est pas rigoureusement vrai.

Plus loin, le Dr Avalon écrit :

« Bien plus, Restif, de lui-même, s'est identifié avec Saintepallaie. Une estampe de Binet, gravée par Berthet pour le *Joli Pied des Contemporaines*, nous représente Saintepallaie volant le soulier de Mlle de la Grange. Or ici, Saintepallaie c'est Restif, et sans erreur possible : c'est bien, avec son front large et son profil moutonnier, le Restif que nous retrouverons dans les estampes du *Paysan perverti* et des *Nuits de Paris*.

» Qu'on n'aille pas voir là une fantaisie ou un caprice de Binet. Les *Restif invenit, Binet delineavit*, sa correspondance avec Binet nous disent assez avec quelle attention l'auteur veillait à l'illustration de ses ouvrages : c'est donc bien lui qui l'a voulu ainsi. »

Le Dr Avalon conclut encore au fétichisme de Restif, en étudiant *Monsieur Nicolas*.

« Les filles les plus soigneuses sur elles étaient comme de raison celles qui plaisaient davantage au petit M. Nicolas ; et comme la partie la moins facile à conserver propre est celle qui touche la terre, c'était à la chaussure qu'il donnait machinalement sa plus grande attention. Agathe Tilhien, Reine Miné, surtout Madeleine Champeaux étaient les plus élégantes d'alors ; leurs souliers soignés, recherchés, avaient, au lieu de cordons ou de boucles qui n'étaient pas encore en usage à Sacy, de la faveur bleue ou rose suivant la couleur de la jupe. Je songeais à ces filles avec émotion.

» Ce goût pour la beauté des pieds, si puissant en moi qu'il excitait immanquablement les désirs et qu'il m'aurait fait passer sur la laideur, a-t-il sa cause dans le physique ou dans le moral ? Il est excessif dans tous ceux qui l'ont, quelle est sa base ? Serait-ce ses rapports avec la légèreté de la marche ? avec la grâce et la volupté de la danse ? Le goût factice pour la chaussure n'est que le reflet de celui pour les jolis pieds qui donnent de l'élégance aux animaux même : on s'accoutume à considérer l'enveloppe comme la chose. Ainsi, la passion que j'eus dès l'enfance pour les chaussures délicates était un goût factice basé sur un goût naturel : mais celui de la petitesse du pied a seulement une cause physique, indiquée par le proverbe, *Parvus pes, barathrum grande*, la facilité que donne ce dernier étant favorable à la génération.

» Ce sont les petits pieds, ronds et courts, ajoute t-il en note « pour se faire mieux entendre » qui seuls indiquent un barathre. Et qu'on ne l'oublie pas : ce sont les barathres qui facilitent la jouissance à la jeunesse nouvellement pubère.

» Lorsque j'entrais dans quelque maison, et que je voyais les chaussures de fêtes rangées en parade comme c'est l'usage, je palpitais de plaisir : je rougissais, je baissais les yeux comme devant les filles elles-mêmes. »

M. Nicolas apparaît, dans ces lignes, comme un sensitif et un sensuel raffiné.

S'il était fétichiste, il ne rechercherait pas les causes de son goût, dont certaines sont du délical le plus pur, et,

dont une indique, qu'il n'oublie jamais la femme et sa fonction double de plaisir et de génération.

Le fétichiste ignore le barathre et l'utérus.

« Un jour, ils se trouvent seuls, lui, étudiant à sa petite table, et non loin de là, Marguerite Pâris épluche une salade, les jambes croisées, lui « montrant ainsi sa jambe jusqu'au mollet, et sa jolie mule ne tenant à son pied que par la pointe ».

« Mon imagination allumée, mes sens embrasés ne me permettaient pas de rester en place... Je ne pus résister au frottement machinal (soit que la nature voulût un soulagement nécessaire, soit que l'irritation seule l'amenât). Je me lève dans une ivresse de fureur. Je vais à Marguerite. . Elle ne s'effraya pas. — « Mon cher enfant, me dit-elle avec douceur, qu'avez vous ? eh bien ! eh bien ! que voulez vous ? » Je ne répondis pas, mais je lui tenais les mains que je serrais, sans faire aucune autre entreprise. Elle se troubla pour lors, en voyant mes regards effarés : « M. Nicolas, vous vous trouvez mal ? je vais vous donner de l'eau. » Je la contins fortement sans lui répondre, en la serrant dans mes bras à l'étouffer. Elle craignit que je ne redoublasse d'efforts pour la résistance ; elle me pressa contre sa poitrine... Je n'avais plus de force, un nuage couvrit mes yeux, mes membres défaillirent : je serais tombé si Marguerite ne m'avait soutenu. C'était la première fois que cette crise m'arrivait sans copulation et sans que je perdisse entièrement connaissance... Je revins de mon trouble excessif et Marguerite, me voyant calme, me fit des remontrances, quoiqu'elle ignorât (du moins, je l'imagine) tout ce qui venait de m'arriver. Je lui protestai que c'était une sorte d'égarement involontaire : que je m'étais trouvé hors de moi, je ne sais comment, et que j'avais été bien éloigné de vouloir lui faire du mal. Elle m'en parut bien persuadée, car elle sourit. Elle me demanda ensuite : « Quoi donc vous a mis dans cet état ? — Il faut, lui dis-je que ce soit la vue de votre mule et de votre jambe, car je ne pouvais m'empêcher de les regarder quand cela m'a pris ; j'étais comme un oiseau que charme une vipère ; il sent le danger et ne peut le fuir. »

•

« Un jour il se trouve seul devant les souliers que Marguerite Pâris vient de quitter.

« Je saisis cet instant, écrit il. Il est des écarts qui ne peuvent se raconter ; mais si je ne les faisais pas entrevoir, certains événements deviendraient invraisemblables ou l'effet de la folie : on jugera par celui qui va suivre si j'ai dû y préparer. Ce fut à la jolie chaussure qui venait de m'enchanter aux pieds de Marguerite, que je m'en pris. »

«Voici, il nous semble, dit le Dr Avalon, un symptôme de fétichisme bien caractéristique, et nous nous refusons à voir là « une polissonnerie de jeune collégien », d'autant mieux que pareille scène se renouvelle quelques années plus tard.

» Restif a maintenant dix-huit ans ; il fait son apprentissage chez l'imprimeur Parangon à Auxerre, le mari de celle qu'il appellera si souvent la céleste Colette, la Grâce des Grâces, et dont nous retrouverons les traits dans tant d'estampes de Binet, celle dont il garda toujours le joli soulier vert-rose, car dès qu'il la vit, il l'adora. D'abord ce fut un sentiment très pur, mais bientôt « le désir et la jouissance remplacèrent le sentiment de la tendresse, car Mme Parangon possédait un charme auquel je n'ai jamais pu résister, un pied mignon ; et ce charme ne produit pas de la tendresse.

» La chaussure de Mme Parangon, faite à Paris, et avec ce goût parfait qu'y sait donner une jolie femme, avait cette élégance voluptueuse qui semble y communiquer l'âme et la vie. Tantôt Colette avait un soulier de droguet blanc uni, ou à fleurs d'argent, tantôt rose à talon vert ou vert à talon rose ; son pied souple, loin de déformer sa chaussure, en augmentait la grâce et en rendait la forme plus provocante. »

» Un jour que Mme Parangon laisse, pour prendre des mules « ses souliers roses à languettes, bordures et talons verts, attachés par une jolie rosette de brillants », Restif reste seul et la scène de Courgis se renouvelle.

« Emporté par la passion la plus fougueuse, idolâtre de Colette, je croyais la voir, la toucher, en palpant ce qui venait de la porter : mes lèvres pressèrent un de ces bijoux, tandis que l'autre, égarant la nature et trompant son but sacré, remplaçait le sexe par excès d'exaltation... Les expressions plus claires se refusent...

» Calmé, j'écrivis dans un des instruments de mon bouillant écart :

je vous adore ! en petits caractères, et je remis l'élégante chaussure à la place où je l'avais prise. »

« Et pour ces quelques extraits, combien en avons-nous négligé d'autres, moins probants ou moins expressifs, mais dont le nombre vient fortifier notre appréciation.

» Que de fois Restif s'attarde à décrire, et avec quel luxe de détails, ces élégants souliers à talons hauts qui donnent aux femmes une allure si dégagée et si voluptueuse. Il ne pardonnera pas à la Révolution de les avoir remplacés par les affreux souliers plats, et c'est avec amertume qu'il nous signalera ce changement de la mode.

» Ce fut le 25 octobre 1781, nous conte-t-il, que j'éprouvais la dernière impression faite par une chaussure élevée. Depuis ce temps, les pieds plats de nos Républicaines, leurs jambes nerveuses, leur derrière crotté m'ont toujours repoussé. La Belle dont il s'agit avait des mules à talons si hauts, si bien faits, que je sentis combien ce genre de chaussures est favorable au sexe des grâces. Je la suivais, en l'admirant. Je lui demandai la permission de faire voir sa chaussure à mon dessinateur Binet. Elle fut d'abord surprise, mais enfin elle y consentit en riant.»

» Car, soucieux de la perfection des gravures qui devaient illustrer ses ouvrages, Restif, nous l'avons dit déjà, non content d'en indiquer les lignes générales, veillait encore à la minutie des détails, critiquait l'exécution, exigeait une nouvelle épreuve.

» Et toute cette iconographie nous est précieuse à cause de cela même qu'elle est un reflet exact de la pensée de l'auteur.

» S'il est regrettable que les estampes promises à la première édition de *Monsieur Nicolas* n'aient jamais vu le jour, nous en avons heureusement beaucoup d'autres où nous pouvons puiser un nouvel appoint à notre thèse.

» Il faut voir ces femmes gentiment habillées, aux seins ronds portés haut, à la « taille joncée », aux jambes longues et fines, pour se faire une idée de ce que pouvait être son *idéal féminin*.

» Il faut voir cette estampe du *Paysan et la Paysanne pervertis*, qui nous représente Edmond dessinant le nu. La belle Ursule et la jeune Fanchette y étalent à nos yeux une anatomie bizarre, déformée par les nécessités de la toilette sans laquelle Restif ne conçoit pas la

femme ; car pour lui, elle n'est vraiment désirable que sous l'attrait excitant du costume.

» Mais surtout ce qu'on ne peut pas ne pas remarquer, ce sont ces mules à talons hauts et minces qui passent au bas de toutes les jupes, enfermant des pieds d'une petitesse exagérée, d'une disproportion ridicule.

» Pour dessiner toutes ces mules, Binet avait des modèles : les pieds les mieux chaussés de Paris lui étaient amenés par Restif, mais il gardait aussi toute une série de souliers que le maître collectionnait et lui confiait.

» Et là aussi, nous trouvons un nouveau symptôme de fétichisme, sur lequel, à vrai dire, Restif s'est montré réservé, mais qui nous est du moins révélé par sa correspondance avec Binet.

» Voici donc tous les caractères principaux qui font de Saintepallaie un anormal au point de vue sexuel retrouvés chez M. Nicolas. Un seul manque : le vol passionnel.

» Mais tous les fétichistes ne sont pas des voleurs ; ce n'est pas un signe d'une importance telle qu'il faille dire : où il n'y a pas vol-passionnel, il n'y a pas fétichisme. Et d'ailleurs le silence de Restif sur ce point n'est pas pour nous une preuve. Sans contredit il est d'une franchise rare sur tout ce qui a trait à ses amours, il étale avec une complaisance qui, si elle n'était pas maladive, toucherait à la vantardise, toutes ses prouesses amoureuses et ses infortunes conjugales : là, vraiment, on trouve l'homme peint sans apprêt, comme sans déguisement. Mais il est aussi soucieux de crier bien haut son honnêteté qu'il est orgueilleux de son mérite littéraire : s'il eût été voleur passionnel, il se fût bien gardé de le dire.

» Nous ne voulons néanmoins faire aucun état de ce raisonnement, un peu trop spécieux peut-être.

» Nous avons trouvé dans ce que nous dit Restif assez pour établir notre diagnostic d'une façon indiscutable avec observations multiples et précises à l'appui. »

Le Dr Avalon fait ensuite, à propos du développement du fétichisme, le raisonnement que nous avons rapporté, à la pathogénie.

Il conclut :

« Cette évolution nous la suivons à merveille dans les premières années de Restif, et la première fois qu'il a nettement conscience d'une sensation voluptueuse, il la rattache à la mule de Marguerite Pâris.

» Ainsi créée, l'image mentale morbide va évoluer et se fera remarquer, au summum, par une intensité toute spéciale, empreinte d'une émotion, et d'un élément impulsif qui lui donne une physionomie individuelle, à un tel point qu'elle obnubile tout le cadre de la vie mentale duquel elle émerge.

» Certes, Restif n'alla pas jusque-là : il n'a jamais perdu complètement sa faculté inhibitrice, et, chez lui, l'image morbide n'a eu que des emportements passagers.

» Et la liberté des mœurs, qu'il accuse si souvent d'avoir corrompu son cœur, est précisément ce qui l'arrêta sur cette pente fatale. Si les caresses que risquait Marie Piot, quand il n'avait que quatre ans, si les étranges spectacles qu'il eut sous les yeux, contribuèrent « à développer et fortifier ce tempérament érotique qui va étonner et qui va le précipiter dans tant d'écarts », il n'en est pas moins vrai qu'il doit à la précocité avec laquelle il fut initié aux gestes de l'amour, de n'être pas devenu un véritable inverti : images normales et images morbides ont grandi côte à côte, celles-ci cédant presque toujours le pas à celles-là.

» Restif de la Bretonne fut donc bien un fétichiste. Tel le jugeaient d'ailleurs ses contemporains, sur la foi de sa femme qui ne fut pas toujours une épouse modèle (1).

« Pous éviter les apparences de la noire calomnie, qu'Agnès

---

(1) Le Dr Avalon semble ignorer que Cubières-Palmézeaux dit : « Parlerai-je de *la Femme Infidèle* et d'*Ingénue Saxancour*, deux romans qui doivent marcher ensemble ? Dieu m'en préserve ! Notre cher Nicolas y dévoila tous les secrets du ménage ; et quels secrets, juste ciel !... *Il travaille de son mieux à y déshonorer sa femme, qu'il ne pouvait pas déshonorer, puisqu'elle a toujours été vertueuse* (*). Il vomit, dans le second, les injures les plus atroces, contre son gendre, auquel il donne le surnom de l'*Eschiné*. Ces deux romans, où sont imprimées des lettres originales de son épouse, de sa fille, de son gendre, etc., semblent avoir été faits dans un accès de fièvre chaude : il n'y a guère, en effet, qu'un fou ou un maniaque qui puisse chercher ainsi à se déshonorer, en déshonorant sa famille. Tirons le rideau sur toutes ces turpitudes, et plaignons-en l'auteur, qui n'a pu, je le répète, les mettre au jour que dans un accès de délire ou de frénésie. »

(*) Souligné par nous.

Lebègue continuait de répandre contre moi, au sujet de ma fille, surtout depuis que je lui donnais, comme à sa mère, des chaussures de Bourbon », dit-il quelque part.

» Il n'y a point de fumée sans feu : et ne peut-on pas voir dans cette opinion qu'on avait de lui, une dernière preuve qu'il eut plus que du goût pour les jolies chaussures, une véritable passion morbide ».

*
* *

Thèse du Dr Fernel. — Nous n'avons à retenir, ici, de l'article du Dr Fernel, que ce qui a trait au fétichisme de Restif.

Après avoir indiqué les raisons qui prouvent que Restif fut atteint de « déséquilibre mental constitutionnel » (1) et de fétichisme, il conclut : « Son amour pour les fines chaussures et les pieds menus fut bien une manifestation pathologique d'un instinct sexuel morbidement dévié. »

---

(1) Le Dr Fernel rappelle, en particulier, que, d'après le Dr L. Charpentier, Restif : « dès son enfance, avait des peurs irraisonnées, mais intenses et continuelles : peur de la nuit, avec vision, dans l'obscurité, des monstres hideux, aux yeux de flammes, vomissant du feu ; peur des histoires fantastiques que l'on contait pendant les veillées ; peur des cimetières, devant lesquels il n'osa passer seul qu'après l'âge de seize ans. »

Ainsi pour le Dr Charpentier, l'enfant qui a peur, la nuit, au souvenir de ces histoires lugubres que les grand'mères se plaisent à narrer, à la veillée, est un malade ; l'enfant qui a peur, aux alentours des cimetières, est un malade.

Mais que penser de l'enfant qui n'éprouve aucune des sensations de l'enfance ?

TROISIÈME PARTIE

ARGUMENTATION

TROISIÈME PARTIE

ARGUMENTATION

CHAPITRE PREMIER

POURQUOI RESTIF DE LA BRETONNE NE FUT PAS FÉTICHISTE. CE QU'IL EST EN RÉALITÉ (1)

A. Restif n'est pas fétichiste, parce qu'il a eu la passion de LA FEMME.

« Restif de la Bretonne adorait les femmes ; c'est dans cet ardent amour qu'il a puisé son talent ; cet amour a été à la fois père de ses fautes et de son génie. » (Cubières-Palmézeaux.)

« Le principal héros de chacune de ces nouvelles prises isolément, se trouvera être sans cesse et toujours, avec un parti pris voulu, LA FEMME.

---

(1) Notre démonstration est basée seulement sur l'étude des extraits de l'œuvre de Restif.

Nous ne pouvions avoir la prétention de lire tout ce qu'a écrit cet auteur inépuisable.

« Ses volumineux ouvrages, disait Bachaumont en 1785, ne peuvent plus se calculer » et leur « analyse détaillée fournirait au moins cent volumes. » (Cubières-Palmézeaux).

» La femme qu'il détaille par le menu, qu'il nous présente en autant de fragments ; la femme qui, pour lui et pour la plupart de ses contemporains, moralement et physiquement, ne vit que par les sens, conséquence forcée de l'école du *cœur sensible !*

» La femme qu'il aime avant tout, parée, pomponnée ; la femme qui, à ses yeux, doit être, une châsse ornée ; la femme dont il a, comme pas un, excellé à dépeindre l'excitant, soit par ses propres descriptions, soit à l'aide du crayon de Binet. » (1)

D'ELLE, il adore les seins menus et hauts, la finesse extrême des chevilles et de la taille, la joliesse des pieds et le mignon des mules.

Mais la partie ne lui fait pas oublier le tout. Elle ne saurait lui suffire, et, par elle, Restif ne fait qu'arriver, d'une façon plus élégante, moins garçon de ferme, à LA POSSESSION qui reste son objet suprême.

Certes, il s'attarde aux bagatelles de la porte, mais en voluptueux qui, avant d'entrer dans le temple, veut jouir de toutes les sensations que peuvent lui donner les détails de l'architecture extérieure.

Le petit pied reçoit ses hommages ; ne nous y trompons pas : il conclut de lui à quelque chose de meilleur, et c'est plus haut que son désir vise.

Restif n'admet-il pas que : « *parvus pes, barathrum grande* ».

« Mon goût pour la petitesse du pied a seulement une cause physique, indiquée par le proverbe, *Parvus pes, barathrum grande !* la facilité que donne ce dernier étant favorable à la génération... »

---

(1) J. Grand-Carteret, Introduction générale pour *les Contemporaines*.

Et il ajoute dans une note : « *Aperta vulva semper facilitat intromissionem ac projectum seminis in uterum.....* Ce sont les pieds petits, ronds et courts, qui seuls indiquent un barathre..... Et qu'on ne l'oublie pas : ce sont les barathres qui facilitent la jouissance à la jeunesse nouvellement pubère. »

Sont-ce là pensers de fétichiste et qui de nous est plus pur que cet homme tant calomnié.

L'œuvre de Restif est consacrée à la femme. Elle a été son inspiratrice.

« Il m'en fallait toujours une pour travailler, dit-il, et quelquefois plusieurs. »

C'est elle qu'il étudie, qu'il observe, dont il note les états psychiques et physiques.

Il a voulu les connaître toutes, afin de pouvoir les décrire toutes. Il a approché les bourgeoises, les chambrières, les femmes et les filles de boutique, les dames de qualité, les appareilleuses et les jeunes filles et les actrices et les danseuses, les filles galantes et les filles de ferme.

Dans un index qui est à la fin de *Monsieur Nicolas*, M. J. Grand-Carteret a « groupé les femmes possédées par Restif et ses nombreux enfants ».

Restif fut polygyne.

A soixante-trois ans, il forme la résolution d'épouser une fille de seize ans. Puis, comprenant qu'il ne l'associerait qu'à son indigence et à sa vieillesse, il tâche de trouver une compagne de quarante à soixante ans.

« Je doute que les petits nègres, sitôt formés, puisqu'à neuf ou dix ans, ils peuvent être pères, désirent les femmes plus tôt que je ne les désirai. On verra bientôt que j'eus la

même puissance, et ce phénomène ne sera pas le moins frappant, ni le moins intéressant de ma vie »

Lorsqu'il éprouve cela, il a neuf ans.

« Ho ! les femmes ! les femmes furent toujours pour moi le feu, l'air et l'eau !.....

» Mon cœur était conformé de façon qu'il me fallait absolument l'amour ou du moins l'amitié d'une femme, pour le remplir d'une manière agréable ; sans les femmes j'étais un être nul, sans vigueur, sans énergie, sans activité, sans âme enfin, il me fallait des femmes ! » (1)

Il faut lire, dans les premières pages de *Monsieur Nicolas*, comment il est timide et gauche en présence des jeunes filles dont les regards, les paroles, les caresses le font rougir. Il fuit leurs lèvres et leurs doigts.

N'est-ce pas ainsi que se manifeste la passion naissante, chez l'enfant ? Les « petits sauvages » sont déjà de grands amoureux.

* * *

B. Restif n'est pas fétichiste, parce qu'il a éprouvé, d'une manière normale, les effets divers de l'Amour.

Il a été capable de sentiment autant que de sens ; de platonisme et de viol.

Il a écrit ceci : « Je ne sentis jamais si bien que dans la possession de *Sophie Wolxem*, le vide des jouissances qui n'intéressent pas le cœur. »

---

(1) *Monsieur Nicolas.*

« Ce sensuel est un tendre, faisant de l'églogue aussi facilement qu'il trousse les filles. Et ce grand pourfendeur de vertus qui, dans sa course vertigineuse à l'amour, procréa presque autant d'enfants qu'il conçut de livres, s'il faut en croire Paul Lacroix, aura des naïvetés, des sentimentalités qui paraîtront quelque peu enfantines au scepticisme moderne. » (J. Grand-Carteret.)

Cela est dit excellemment.

Ainsi apparaît-il dans son amour pour « Jeannette Rousseau, celle qu'il ne possèdera jamais et qu'il ne cessera jamais d'aimer ; celle qui sera son attachement immortel. Ecoutez-le : « Jeannette seule est la Vénus, la véritable beauté, le seul objet désirable pour moi ! Et cependant, jamais une passion sensuelle n'accompagna cet amour ! Non, jamais je n'alliai l'image de Jeannette avec une idée obscène ! »

« Si bien qu'il est permis de dire que, éminemment polygame par les sens, Restif paraît avoir été un monogame de cœur et d'imagination. » (J. Grand-Carteret).

En 1797, il n'a pas encore renoncé à l'espoir d'épouser sa Jeannette âgée de soixante-six ans !

A ce point, Restif est bien près de Philémon.

Il sait la « sensation délicieuse, la douceur d'un baiser » et le « frémissement de volupté » qu'il donne.

Homme, il n'a pas oublié, malgré toutes, un baiser que lui a fait sa jolie cousine Marie d'Aigremont, lorsqu'il avait douze ans.

« Ce baiser m'est encore présent, et lorsque mon imagination me le retrace, je crois le sentir. »

Il note que, chez lui, dès ce moment, se développe une faculté nouvelle : « le savourement du baiser ».

Le savourement du baiser! Restif est un gourmet de l'amour, qui goûte, avec délices, aux lèvres et aux joues des femmes.

Il a du plaisir à voir marcher sur une pelouse une femme bien faite, « de cette manière voluptueuse et dégagée à laquelle contribue tant la hauteur des talons ».

« Ce talon élevé a une grâce particulière ; sa hauteur contribue à rendre la jambe fine, et tout le pied moins matériel, moins lourd ; je ne comprends pas pourquoi les femmes viennent d'adopter les talons bas, d'après deux sottes invitations du *Journal de Paris?* Cela leur rend le pied pataud, la jambe fournie et mal faite, sans que leur marche y ait gagné de la légèreté ; au contraire, elle est devenue plus gauche. »

Il adore ce qui, de la femme, est délicat et menu, et il baise les souliers vert-rose et la respectueuse de Madame Parangon.

S'il n'a point de goût pour les femmes majestueuses et les grosses réjouies, il sait la volupté d'une « croupe rebondie ».

Il a éprouvé que « c'est un délicieux plaisir, que celui de garder, légèrement malade, une jeune beauté que l'on commence d'aimer ».

Il note, lui aussi, que les femmes ne peuvent être « qu'imitatrices ».

Il a, pour Zéphire, « l'honnête prostituée », un amour tristement sentimental. Il « sort de là » cette fillette à vieux, pour en faire une apprentie chez une marchande de modes.

Elle joue, comme il convient, son rôle de réhabilitée, soignant l'amant malade, lui apportant toute sa petite fortune, ses bijoux, du bouillon, et le faisant dormir sur son sein.

Ce sont aussi les longues stations devant le magasin de l'aimée et les signes mystérieux qui sont des baisers et des promesses de rendez-vous.

Et l'on travaille, joyeux, avec ardeur! Et l'on couche sur un grabat, affirmant que « l'amour embellit tout ».

Ici, Restif ne se distingue en rien de l'ordinaire des hommes.

* * *

C. Restif n'est pas fétichiste, parce qu'il est un mâle.

Restif « fut au plus haut degré un sensitif, un émotif... un mâle ! » (J. Grand-Carteret).

Voilà l'épithète qu'il faut garder, mettre la première et la dernière.

Restif fut un *mâle*. Sa *potentia coeundi* est remarquable.

Mais, un mâle qui a des délicatesses, un mâle raffiné, un mâle d'excellent goût, et cela, parce qu'il vivait au XVIIIe siècle.

Le *coït* est l'armature de l'œuvre de Restif.

Il bouscule les femmes, les trousse et les accointe. Ainsi font ses héros.

Parfois, ce coït a les allures d'un viol.

Restif est « un homme plus physique que moral, mais toujours naturel. Il aime les femmes à la fureur, il les

adore ; mais il aime aussi le plaisir qu'elles peuvent procurer, et il satisfait souvent avec une autre femme les désirs inspirés par celle qui est inattaquable autant qu'adorée ». (Cubières-Palmézeaux.)

« Si, dans *Monsieur Nicolas*, Restif avoue certains orgasmes voluptueux produits par la vue de scènes ou d'objets déterminés, il n'en fut pas moins un constant amoureux de la femme, désireux avant tout de la posséder, ne cherchant même, on peut le dire, que sa possession. L'histoire des *douze travaux d'Hercule* que l'auteur raconte, non sans fierté, et qui lui valut, même, une certaine célébrité, suffirait amplement à le prouver, si besoin était d'insister sur les désirs ardents et sur les capacités peu ordinaires de Restif.» (J. Grand-Carteret.)

Restif est un mâle.

Ferme à l'attaque, il a mis à mal nombre de femmes.

« Restif de la Bretonne est humain, amant passionné du beau sexe, ayant subi comme pas un la puissance de l'amour sexuel, séduisant les filles, engrossant les femmes, notant jour par jour celles dont il a fait la connaissance et nous racontant ses exploits et ses travaux... d'Hercule.» (J. Grand-Carteret.)

Sa vie est un long coït.

« Ce qui lui est cher, par-dessus tout, c'est « l'appât, que tout homme délicat respecte, comme le berceau de l'amour.» (J. Grand-Carteret.)

En 1755, il a vingt et un ans — il en est à son vingtième enfant naturel.

Nous donnons, quelque part, la liste des femmes qu'il a accolées, jusqu'en 1759.

Mais bientôt bourgeoises, jolies chambrières, jolies figurantes, actrices, ne suffisent plus à calmer son tempérament ardent.

En 1755, à vingt et un ans, il « voit, pour un écu, la première prostituée. » Il fréquente les maisons closes des appareilleuses, avec son maître en débauche, Gaudet d'Arras.

« Mes cahiers contiennent les noms et la demeure de plus de deux cents filles, auxquelles nous portions notre crapuleux hommage. »

Donc, il coïte. Et, à chaque fois, il « renouvelle l'assaut ».

En trois-quarts d'heure, le temps que durent les vêpres des Cordeliers, Madelon Baron, « bis terna Venere fuit locupletata », et, dans la partie au bois de Boulogne avec trois actrices de l'Opéra-Comique, il fait ses « douze preuves ».

« Il a donné aux femmes les preuves constantes d'une merveilleuse vigueur physique, qui tient quelquefois du prodige ». (J. Grand-Carteret.)

A l'occasion, il viole.

« Le jour du grand étouffement, je lui sauvai la vie. On la croyait morte ; je l'emportai dans les Tuileries, où je satisfis ma passion brutale dans l'obscurité... Je ne me le reproche pas : ce fut ce qui la ranima et elle fut en état de se retirer chez elle. »

Cela est de la thérapeutique agréable et sûre.

Un libertin lui ayant donné le *Portier des Chartreux*, il se met à le lire dans son lit :

« Après une vingtaine de pages, j'étais en feu. »

A ce moment, Manon Lavergne, petite couturière de la

rue Notre-Dame, vient lui apporter son linge. Il se jette sur elle...

Il lit.

Une demi-heure après, il attaque et renverse Cécile Decoussy, une jeune blonde justement fiancée...

Et il reprend sa funeste lecture.

Trois-quarts d'heure après, il rapporte sous lui Thérèse Courbuisson, puis Séraphine Jolon. Avec celle-ci, il recommence et il allait tripler, quànd on poussa la porte.

C'était Fagard.

Il s'élance, fait tomber la provocante brune sur sa couchette et la soumet aussi vigoureusement à un sixième triomphe qu'au premier.

Pour un fétichiste, cela n'est pas mal. Les dames galantes de Brantôme eussent chéri ce mâle capable de faire autant de postes, en si peu de temps.

Ainsi Restif, qui a eu la manifestation la plus normale de l'instinct sexuel, c'est-à-dire, le coït, qui l'a eue, au plus haut degré, intense, tyrannique, et qui, malgré ce, est resté dans la normalité, est accusé d'une perversion de cet instinct, dont il n'a eu qu'un symptôme, une fois en passant, et dont on ne trouve plus trace dans *Monsieur Nicolas*, à partir de 1755.

Ce qui fut l'égarement momentané d'un génital voluptueux et passionné, devient la tare indélébile d'un malade.

Nous nous arrêtons.



D. Restif n'est pas fétichiste, parce qu'il n'est pas un onaniste

S'il lui arrive parfois, selon son expression, « d'outrager la nature », il en gémit.

« Les écarts solitaires *faciunt præcipitantque virum.* »

Il considère comme « outrages faits à la nature » et « affreux libertinage » tout ce qui n'est pas le coït. Ce sont là des écarts qui le navrent et il a bien soin de nous déclarer qu'il ne les a jamais connus.

Il s'irrite contre Gaudet qui « tantôt *pœdicabat* ces malheureuses, *irrumabat*, ou *mammellabat*, ou *buccinellabat*, ou *curatissime lotas fellabat.* »

Le Dr Charpentier dit : « Il ne pratiqua pas l'onanisme à proprement parler et les quelques gestes et faits du ressort de cette perversion sexuelle, qu'il ait accomplis, sont très peu nombreux ».

Le fétichiste est un perverti de l'instinct sexuel, qui, à ce titre, présente, le plus souvent, à côté de sa tare première, principale, des tares secondaires qui sont le masochisme et le sadisme.

Or, Restif, à l'occasion, maudit ceux qui ne trouvent la volupté que dans les pratiques du masochisme.

Il ne goûte pas davantage le sadisme.

« Etudiant toujours sur moi-même le Cœur humain, que je cherche à dévoiler, j'ai tâché de découvrir la cause des goûts atroces des vieillards ; et je l'ai trouvée dans leur impuissance.... J'y ai trouvé la source de la cruauté des exécrables Ouvrages composés depuis la Révolution :

Justine, *Aline*, *Le Boudoir*, la *Théorie du Libertinage*... (1).

Il s'élève encore dans *le Pornographe*, contre les pratiques du sadisme, pour lesquelles il n'a pas assez d'épithètes : barbares, révoltantes, monstrueuses, dégradantes, infâmes.

Dans la préface de *l'Anti-Justine*, il dit : « Personne n'a été plus indigné que moi des sales ouvrages de l'infâme marquis de Sade... Ce scélérat ne présente les délices de l'amour pour les hommes qu'accompagnés de tourments, de la mort même pour les femmes !

On ne saurait trop répéter que Restif conçoit l'amour de la manière la plus normale qui soit, au physique et au psychique. Hors l'accouplement, il n'imagine rien. Pour lui, se complaire ailleurs, c'est outrager la nature.

*
* *

E. Restif n'est pas fétichiste, parce qu'il n'est pas un dégénéré

On ne trouve, dans les portraits qu'on a de lui, soit tracés de sa main, soit donnés par Cubières ou Soury, aucun stigmate physique ou psychique de dégénérescence.

« La taille de Restif de la Bretonne était moyenne, c'est-à-dire cinq pieds deux pouces ; il avait le front large et découvert, des yeux grands et noirs qui lançaient le feu du génie, le nez aquilin, la bouche petite, les sourcils très noirs, qui, dans sa vieillesse, descendant sur ses paupières, formaient un mélange singulier qui rappelait

(1) *Monsieur Nicolas.*

à la fois l'aigle et le hibou... il était sobre et laborieux » (Cubières Palmézeaux).

« A le voir dans ses habits d'ouvrier, les bras nus, la poitrine velue, on admirait un torse d'une rare puissance et qui eût pu convenir à une statue d'Hercule.... Ce n'était pas seulement le descendant d'une forte race de paysans, c'était un sobre et vigoureux athlète, qui sans un point vulnérable eût été un anachorète. » (Soury.)

Le Dr Charpentier dit : « Nous avions recherché enfin s'il était possible de reconstituer les antécédents héréditaires de Restif.. Son père Edme, surnommé l'Honneste-homme, ordinairement doux, était ardent au travail et irascible. Sa mère, Barbe Ferlet-Bertrô, était vive jusqu'à la pétulance. Un bisaïeul fut appelé le Dolant. Le père de ce dernier, surnommé Tintamarre, fut un Bourguignon jovial, taquin, bel esprit, vantard, prodigue de son bien, sans ordre ni économie, ayant eu bon cœur mais toujours mauvaise tête. »

Il est curieux de noter toutes les épithètes dont on a usé, à l'occasion de Restif de la Bretonne : fétichiste — monstre — incroyable satyre — impulsif génital — nosophobe — fabulateur — mythomane — maniaque sexuel — voyeur — amoral — voleur.

On l'a accusé de : satyriasis — salacité sénile — érotomanie aiguë — pédophilie.

On a dit qu'il fut atteint de : délire des persécutions —

exhibitionnisme littéraire — attaques épileptiformes — déséquilibre mental constitutionnel — agitation tant motrice que psychique — graphomanie des excités maniaques.

Gérard de Nerval le rangea parmi ses « illuminés ».

O. Uzanne affirme que notre romancier « fut toute sa vie un de ces aliénés que le docteur Lasègue appelle *exhibitionniste* ».

M. John Grand-Carteret lui-même écrit que « Restif fut réellement atteint *d'inscriptiomanie* et qu'il apparaît comme un prédisposé à la paralysie générale ».

Pour d'autres, il a eu le culte du Moi et un orgueil allant jusqu'à l'hypertrophie.

Il présenta une tendance hypocondriaque et des impulsions aux actes incestueux.

Le Dr Fernel dit :

« Les spécialistes compétents l'ont fait observer :

» Rétif possédait bien la constitution dite *paranoïaque*, avec sa triade : orgueil, susceptibilité, méfiance ; mais il ne versa jamais dans le délire systématisé chronique. »

J'ai bien le droit, à mon tour, d'affirmer que Restif fut atteint de *mulophilie*.

*
* *

Or, parmi toutes ces épithètes, il y en a une qui mérite d'être particulièrement relevée.

Elle est l'argument le meilleur que nous puissions donner en faveur de la thèse que nous avons la prétention de soutenir.

Restif, dit on, fut **mythomane**, et l'on écrit :

« Restif a laissé trop souvent son imagination courir à bride abattue sur la réalité. Il s'est complu à ampiifier, à enjoliver les faits réels jusqu'à les dénaturer...

» Restif de la Bretonne eut toute sa vie une tendance pathologique à l'altération de la vérité, au mensonge et à la fabulation. Ainsi tous ceux qui le connurent et tous ceux qui analysèrent son œuvre soulignèrent ce trait essentiel de son caractère : l'imagination excessive et déréglée... Cette richesse imaginative... le poussa toute sa vie au mensonge et à la fabulation.

» Restif a toujours brodé du roman sur la réalité et fut surtout dupe de son imagination : il en arrivait rapidement à ne plus distinguer lui-même le réel de l'inventé et il finissait par croire le premier à la vérité de l'histoire tout entière. Un fait réel rapporté par lui à différentes époques de sa vie se grossit à chaque nouvelle narration de circonstances plus séduisantes et plus émouvantes. Bien plus, il lui arrive souvent de se croire le héros réel d'une aventure qu'il a imaginée de toutes pièces. »

« L'histoire de la marquise de Montalembert et de Mme Godiveau est un exemple frappant de cette mythomanie vaniteuse de Restif. En 1781, il dînait chez son ami Le Pelletier de Morfontaine, à côté de Mme de Montalembert, qui fut pleine d'attentions pour lui et le loua fort de son talent et de ses ouvrages. Restif fut enthousiasmé de cette femme charmante, à ce point qu'il inscrivit sur un des parapets de l'île Saint-Louis : « *XXX aprilis formosam marchissam M. nt. l. mb. rt. heri miratus sum* ». Ce qualificatif *formosam* montre que Restif ne fut pas seulement séduit par les charmes de l'esprit de la marquise. Il garda toujours le souvenir agréable des quel-

ques heures passées en sa compagnie, mais pendant longtemps il fut poursuivi par l'image de la belle marquise. Il ne la revit cependant jamais.

» En 1794, dans le tome V de l'*Année des Dames nationales*, il se met en scène avec la marquise de Montalembert et s'attribue l'histoire suivante, que souligne à juste titre le bibliophile Jacob comme une preuve de l'imagination mensongère de Restif. Nous la citons d'après ce dernier : « Un jeune auteur fait la connaissance avec la marquise dans un dîner ; il en devient épris. La marquise consent à le recevoir chez elle. L'amoureux y vient presque tous les jours pendant trois mois. Enfin, comme la marquise lui marquait beaucoup de prévenances, il se décida à faire une déclaration d'amour à cette dame, qui ne s'en fâcha pas : « J'ai beaucoup d'amitié pour vous, lui répond-elle, mais point d'amour. Vous m'avez assurée que j'étais votre muse. Heureusement ma faiblesse n'est point nécessaire pour ce titre !... Au contraire... Continuez donc à m'aimer !...

» Vous êtes de tous les hommes celui que j'aime le mieux et que j'estime le plus ! » Elle lui apprit alors que, pendant tous leurs entretiens, la jeune et jolie Madame Godiveau, sœur du marquis, était cachée dans une pièce voisine où elle entendait et voyait tout. « Le jeune homme fut très étonné, dit Restif, il en aima davantage la marquise et fit ces contes charmants qui font les délices de l'Europe (*Les Contemporaines*). » La marquise resta sage et vertueuse ; mais sa belle-sœur paya pour elle et la remplaça « pour le physique ». Notre conteur fut « solidement » heureux avec Madame Godiveau, dont il se rassasia pourtant, car on se lasse de godiveau comme de pâtés d'anguilles. Le petit scélérat désira de nouveau la marquise : « Il la voulut prendre d'assaut, en plein jour ». La

marquise tint bon, fit une nouvelle morale au trop entreprenant ami, en lui disant assez malicieusement : « Vous avez été toujours le remède de Madame Godiveau ». Le jeune homme se rendit à d'aussi bonnes raisons et ne cessa d'honorer la marquise « comme sa muse ». Ainsi Restif, dix ans après le dîner, où il vit pendant quelques heures à peine la marquise de Montalembert, s'imaginait qu'il avait été pendant trois mois l'adorateur fidèle de celle-ci, qu'il avait profité des charmes physiques de sa belle-sœur et qu'il s'était laissé aller jusqu'à vouloir prendre la première d'assaut. C'est bien ici le moment de rapporter la phrase que Restif écrivit à propos non plus d'une belle marquise, mais d'une belle charcutière, Victoire Londo, dans *Le nouvel Abeilard* : « Ce n'était pas l'histoire de cette fille que je voulais faire, mais l'histoire que j'aurais été charmé d'avoir avec elle ». De pareils exemples se trouvent en masse dans l'œuvre de Restif et c'est justement la connaissance de ce travers de caractère qui doit rendre le lecteur circonspect au sujet de la véracité des histoires qu'il s'attribue. On ne peut souvent pas distinguer la réalité du produit de l'imagination et, dans le doute, il est plus prudent de réserver son jugement. » (Dr Charpentier.)

Et pourtant, il y a, dans l'œuvre de Restif, deux endroits où il fait geste de fétichiste.

« En rentrant à la maison pour étudier, je vis Madame Parangon élégamment parée, chaussée en souliers roses à languettes, bordures et talons verts, attachés par une jolie rosette en brillants. Comme ils

étaient neufs, ils la gênaient apparemment, ou bien, après avoir été à la grand'messe, où elle avait rendu le pain bénit, elle voulut les conserver; elle prit des mules vertes non moins provocantes, à talons et falbalas roses. Je restais immobile, la dévorant des yeux. Toinette mit les souliers de sa maîtresse sur une tablette, à côté de la porte; et toutes deux montèrent au premier, en me recommandant de rester jusqu'à leur retour. Emporté par la passion la plus fougueuse, idolâtre de Colette, je croyais la voir, la toucher en palpant ce qui venait de la porter; mes lèvres pressèrent un de ces bijoux, tandis que l'autre, égarant la nature, et trompant son but sacré, remplaçait le sexe par excès d'exaltation... Les expressions plus claires se refusent...

La chaleur qu'elle avait communiquée à l'insensible objet qu'elle avait touché subsistait encore, et y donnait une âme ; un nuage de volupté couvrit mes yeux. » (1)

Restif est l'amant passionné de Colette Parangon. Il faut lire comment il a adoré cette coquette affolante qui le rendit « concentré, taciturne, sauvage, furieux de luxure ».

Il aime Colette et tout d'Elle, mais à son occasion. C'est de la femme qu'il part, et c'est à elle qu'il va par ce qui a touché son corps.

C'est Colette qu'il « dévore des yeux ».

C'est de Colette qu'il est « idolâtre ».

Il baise les souliers roses à languettes de Madame Parangon ! (2).

---

(1) *Monsieur Nicolas*, t. I, p. 168.

Le deuxième passage est dans la nouvelle des *Contemporaines* « *Le Joli Pied* ». Nous le citons, à propos du Dr Louis.

Nos réflexions s'appliquent aussi à lui, dans l'ensemble.

(2) Il en baise bien autre chose.

« Je baisais avec transport, avec rage d'amour, tout ce qui l'avait touchée et mes désirs n'en *flagraient* que davantage ; surtout un jour que, me trouvant dans l'endroit où cette femme modeste faisait serrer le linge qu'elle quittait, je saisis avidement ce qui avait touché ses charmes, portant une bouche altérée de volupté sur son tour-de-gorge, sur. . ce que j'imaginais *vela secre-*

Cela parce qu'il aime et sait aimer.

Quel amant véritable n'a ainsi fait !

C'est une leçon d'amour que nous donne ce grand amoureux que fut Restif.

Evidemment, ce n'est pas de semblable façon qu'aiment les personnages des romans de Goldsmith et de M. Edouard Rod.

Et puis, une hirondelle ne fait pas le printemps.

Restif n'est pas coutumier du fait. Il appelle cela un « bouillant écart », un « égarement ».

Un symptôme isolé ne peut en faire un fétichiste, et c'est bien ici le cas de rappeler la pensée de Régis :

« **Pour être anormal, il faut présenter non pas une défectuosité, intellectuelle ou morale unique, mais un bloc de défectuosités, comme il faut présenter un bloc de stigmates pour être vraiment un dégénéré.** » (1)

En réalité, qu'est Restif ?

Restif est un « **homme de son siècle** » (J. Grand-Carteret.)

Il en a les attendrissements, les sanglots, les larmes et les évanouissements, le lyrisme facile, les exclamations, les invocations à la nature, au soleil et à la vertu, le

---

toria penetralium, avec un emportement... qu'on ne peut exprimer. Si, dans les accès de cette frénésie, je l'avais trouvée seule, j'aurais employé la violence. » *Monsieur Nicolas*, t. I, p. 169.

(1) L'*Enfance anormale*, mars 1912, p. 141.

besoin de moraliser, de réformer, d'innover, le souci de paraître austère et pur, les manifestations indiscrètes de l'amour et de l'amitié, le libertinage.

Il déclare, lui aussi, de la manière déclamatoire qui leur est chère, que la propriété est la source de nos malheurs et de nos vices, et ils ne peuvent voir un coin de terre, sans s'écrier : « Ce vallon n'est à personne : je le prends : je m'en empare ; c'est mon petit royaume. » (1)

On ne saurait trop comparer Restif à Jean-Jacques.

Restif est un **sensuel** et un **sensitif.**

« J'allai aux Italiens... *Carlin* m'enchanta .. . il jouait avec *Coraline*, dans *Arlequin sauvage*. Cette actrice me causa une émotion si vive, que je donnai pour la première fois, à sa vue, dans un écart presque toujours répété depuis, quand je vais au spectacle : l'imagination embrasée, le corps tendu, *emillebam nullo juvante contactu.* »

Il nous apprend qu'il lui est arrivé souvent de s'évanouir, après le coït, et qu'on a dû lui donner de l'élixir, pour le ranimer.

Il a, comme certaines femmes, l'évanouissement facile.

Lorsqu'il part de la Bretonne pour Vermenton — il a onze ans — il dit : « Alors l'idée de tout ce que j'abandonnais me frappa si douloureusement, que je m'évanouis... Je ne revins qu'imparfaitement à moi-même ; je restai dans une sorte d'anéantissement, qui effraya tellement ma sœur aînée, qu'elle courut chercher le vicaire. »

---

(1) *Monsieur Nicolas.*

C'est « un vieux marcheur du XVIII[e] siècle! .. un suiveur, un perforeur impénitent, un coureur, un dépuceleur de filles ! » (1), mais c'est aussi et surtout un « **hâbleur** », un « **fanfaron de vices** ». (O. Uzanne).

Comme nous le disait M. J. Grand-Carteret : « Restif est un **vantard**. »

Ces épithètes méritent d'être particulièrement retenues.

Suivant Cubières-Palmézeaux, Restif avait « l'imagination facile ».

Or, Cubières-Palmézeaux fut un des meilleurs amis de Restif. « Si je manque de génie pour le peindre, dit-il, dans sa *Notice historique et critique sur la vie et les ouvrages de Nicolas-Edme Restif de la Bretonne*, au moins je ne manquerai pas de variété : la vérité surtout ne manquera pas dans mes peintures. Lié pendant vingt ans avec Restif de la Bretonne, je dirai ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu ; que pouvez-vous exiger de plus ? »

Dans une note pour *Le Pornographe*, B. de Villeneuve écrit : « Par une inspiration que d'aucuns ont déclarée fort heureuse, Restif a enclavé son « Projet de règlement pour les prostituées » dans une sorte de roman épistolaire, qui serait peut-être attendrissant « **s'il ne rassemblait autant d'invraisemblances et s'il sortait d'une autre plume que celle de Restif** ».

Celui qui écrit ce qu'il veut que l'on considère comme une autobiographie, a le souci de plaire, de faire montre d'originalité. Il subit les suggestions de l'amour-propre et ne dédaigne pas les combinaisons de la modestie. Toutes choses dont il faut tenir compte.

---

(1) J. Grand-Carteret.

Il n'en coûte pas beaucoup à un écrivain du dix-huitième siècle, d'affirmer que son œuvre est l'*histoire de son corps, de son âme et de son cœur*.

Dans les premières pages de *Monsieur Nicolas*, Restif ne déclare-t-il pas, qu'à neuf mois, il était frappé des louanges qu'on donnait à sa figure.

A quatre ans, il est choqué des discours singuliers que Cornavin tient à sa jeune femme. Il est jaloux de cet heureux époux.

Et voici une citation qui a quelque sel.

F. Funck-Brentano dit, dans son introduction aux *Nuits révolutionnaires* : «... à mesure qu'il composait son ouvrage sur la Révolution, les événements se succédaient et les idées en faveur se modifiaient rapidement. En 1794, jusqu'à la fin de juillet, c'est la Terreur ; or, Restif a raconté le procès et la mort de Louis XVI et la vie de Marat en des termes qui exprimaient à cette date des idées républicaines assurément, mais peu accentuées. Or, il a une peur folle de la guillotine. Au fait, à cette époque, il y avait de quoi ; de là des « cartons », c'est-à-dire la substitution dans le corps de l'ouvrage de certaines feuilles où a été imprimé, à une date postérieure, un récit accommodé au goût du jour. »

Restif est un original, un « maniaque, sans cesse à la recherche de conceptions bizarres en art, en littérature, en orthographe, en typographie. » (J. Grand-Carteret.)

D'où, ses « excentricités typographiques » et son « orthographe fantaisiste que Liseux eut le bon goût de négliger dans son édition de 1883 ».

Restif est un **raffiné.**

Il regrette que les courtisanes n'étudient plus l'art de plaire. Il voudrait qu'on établît des *Initiations*, comme chez les anciens.

« Dans ces assemblées particulières de femmes de tous les âges, les plus anciennes, ou les matrones, donnaient aux jeunes mariées ce qu'elles appelaient la *théorie de la Bonne Déesse* ; elles leur enseignaient les façons mignardes capables de captiver un mari; les règles de la propreté la plus scrupuleuse ; la coquetterie dans la mise ; l'art de couvrir à demi la gorge ; de marcher avec grâce et volupté ; de se donner un tour qui excitât les désirs. Elles allaient plus loin : elles enseignaient l'art des baisers lascifs... »

Il désire que les femmes soient élégamment parées et il explique ainsi son inclination pour la chaussure : « Les filles les plus soigneuses sur elles, étaient, comme de raison, celles qui me plaisaient davantage ; et comme la partie la moins facile à conserver propre est celle qui touche la terre, c'était à la chaussure que je donnais machinalement ma plus grande attention. » (1)

Ainsi un soulier élégant lui indique une femme soucieuse de son corps et de sa toilette, comme le petit pied lui fait espérer un barathre facile.

Restif, enfin, a eu des vues parfaitement saines sur le mariage et la famille.

---

(1) *Monsieur Nicolas.*

« Les enfants ! sans cesse il en parle.

» Une autre nouvelle : *Les 20 épouses des 20 Associés*, est encore plus explicite, car il va jusqu'à y affirmer que les enfants sont *la sanctification du mariage*, qu'ils épurent les sentiments de l'amour, que la principale cause de corruption, c'est l'absence des enfants d'auprès de leurs mères. » (J. Grand-Carteret.)

Dans les dernières pages de *Monsieur Nicolas*, il dit :

« J'ai toujours aimé avec délicatesse, et souvent platoniquement. Personne n'a pensé, dit et fait des choses plus tendres. Mais, enfin, je m'aperçois que la source de la tendresse du cœur est dans les organes de l'amour physique...

» J'ai écrit sans licence, comme jamais on n'a écrit... Mais n'ayant pas l'âme corrompue, comme l'auteur d'*Aline*, je peins l'amour et jamais la débauche, encore moins la cruauté. C'est que l'amour fut toujours en moi une vertu ; jamais je n'ai profané la femme que j'ai possédée... J'ai toujours honoré celle que j'ai rendue mère ; et si j'ai blasphémé Agnès Lebègue, c'est qu'elle a blasphémé l'amour, la première. Pourquoi vivons nous dans un siècle, et avec de tels hommes, qu'on puisse, qu'on doive se faire un mérite d'être, non pas tendre, mais humain avec les femmes ? »

Il y a, dans l'œuvre de Restif, des passages de premier ordre, où il n'écrit plus *currente calamo*, et qui mériteraient de prendre place dans les anthologies (1).

O. Uzanne pense que : « Dans les *Nuits de Paris*, dans les *Parisiennes*, les *Françaises*, dans les *Années des Dames nationales*, on arriverait à glaner des mélanges

---

(1) On peut bien écrire cela, sans craindre d'être traité de Restifomane.

remarquables et dignes de l'intérêt des lecteurs curieux et lettrés.»

Nous avons du plaisir à mettre, à la fin de ce chapitre, ces lignes de M. J. Grand-Carteret, dans son Introduction générale pour les *Contemporaines* : « La publication, aujourd'hui terminée, de ces admirables « confessions » m'a valu de nombreuses approbations. Entre toutes, une surtout m'est précieuse ; celle du Dr Emile Arbinet, du *Dispensaire Polyclinique Paul Bert*, directeur également du *Dispensaire gratuit de l'Yonne*.

« Compatriote de Restif, le Dr Arbinet est de ceux qui ont cru devoir me féliciter d'avoir mis à la portée du commun des lecteurs une œuvre de premier ordre, d'une portée considérable pour l'étude des passions humaines, et, surtout, d'avoir rendu justice à un Bourguignon trop méconnu et trop oublié. « Il a écrit pour le peuple», me fait observer un Auxerrois ; « il est temps que le peuple apprenne à le connaître. Il fut un enfant de la terre ; il serait temps que la république des paysans rendît hommage à ce fils qui *put être un sensuel, mais qui ne fut jamais un dépravé.* »

» Et un groupe d'habitants de l'Yonne, allant plus loin encore, va jusqu'à demander une statue pour Restif de la Bretonne. Pourquoi pas ? Combien, en vérité, furent statufiés ou vont être statufiés, qui ne le valaient pas. »

CHAPITRE II

CONCLUSIONS

Il y a des œuvres dont on doit jouir en artiste, et qu'il faut se garder d'analyser en médecin.

Sinon, le charme est rompu. Pourquoi appliquer les procédés rigoureux de l'analyse scientifique à des fantaisies de gentils esprits ?

Il y a quelque naïveté à prendre très au sérieux les extravagances amusantes de l'imagination. Villiers de l'Isle-Adam et Barbey d'Aurevilly, malgré leurs prétentions à l'étrange, nous font plus sourire que frissonner, et il y a des tableaux qu'il faut seulement regarder de loin.

Comme le remarque joliment M. J. Lemaitre, à propos des histoires de Barbey d'Aurevilly : « Et dire que c'est tout le temps comme cela ».

Dans les appréciations de cette sorte, il est d'un bon joueur en critique de tenir compte de la part de fantaisie que tout écrivain met dans son œuvre.

Pour donner un exemple, voici quelques lignes dans lesquelles Restif nous apprend comment il a été amené à écrire un conte qu'invoquent ses accusateurs.

« Le *Pied de Fanchette* fut l'effet d'une vive effervescence : je passai un dimanche matin par la rue *Tiquetonne* ; j'aperçus une jolie fille, en jupon blanc, encore en corset, chaussée en bas de soie, avec des souliers roses à talons hauts et minces, genre de chaussure qui faisait infiniment mieux la jambe aux femmes que la mode actuelle (1). Je fus enchanté. Je m'arrêtai la bouche béante sur le seuil de la porte, à la considérer. Elle me regarda, en rougissant. « Dieu ! que vous êtes appétissante ! » lui dis-je. Je m'éloignai. En chemin, je fis le premier chapitre de l'Ouvrage : « *Je suis l'historien véridique des conquêtes brillantes du pied mignon d'une Belle* », etc. Je mis la main à la plume dès le lendemain. Mon imagination se trouvant un peu refroidie, je sortis, pour revoir ma Muse... Dans la rue *Saint-Denis*, vis-à-vis la fontaine *des Innocents*, j'aperçus une femme, dont le pied était un prodige de mignonnesse : aussi était-il chaussé d'une jolie mule d'étoffe d'or, faite par le plus habile *artiste* de la capitale. Je la suivis jusqu'à l'église du *Sépulcre*, où elle entra, et je revins chez moi plein de verve. » (2)

*
* *

Entre les anormaux et les normaux, c'est-à dire ceux qui sont, selon la majorité, il y a place pour ceux qui ont développé leurs appareils nerveux, et partant ont des sensations dont le vulgaire s'étonne et qu'il déclare morbides.

---

(1) « C'est-à-dire la mode de 1794, l'affreux soulier plat contre lequel Restif s'éleva tant de fois. » (Note de M. J. Grand-Carteret.)
(2) *Monsieur Nicolas*.

Ces malades, ce sont les intellectuels, les voluptueux, les raffinés, les dilettanti.

La médecine légale et la médecine mentale ont leurs limites. Ces sciences ne sauraient atteindre ces prétendus malades. Les médecins qui, en leur nom, diagnostiquent, portent des jugements qui, en réalité, sont des *a priori* non scientifiques.

Chaque organe a, dans sa physiologie, ses banalités et ses raffinements. Entre ceux, par exemple, qu'une nourriture d'ascète de la Thébaïde satisfait, et les dyspeptiques, il y a les gourmets. Ceux qui, comme Restif, adorent les petits pieds et les mules vertes ou roses, sont les gourmets de la fonction sexuelle.

Que l'on n'éprouve aucune sensation, au contact ou à l'odeur des cheveux d'une femme, cela est banal. Que l'on coupe, dans la foule, les nattes des jeunes filles, et que, par ces cheveux seuls, on ait l'érection et l'éjaculation, voilà la maladie. Mais celui qui a fait l'éducation de ses organes sensoriels, de ses terminaisons olfactives ou tactiles, et qui en a des sensations rares, ne peut être considéré comme un anormal.

On n'est ni fétichiste, ni sadique, parce qu'on a une volupté singulière à baiser le mouchoir dans lequel une femme aimée a pleuré.

« Il ne faudrait pourtant pas considérer comme morbide l'habitude d'embrasser les objets appartenant à la personne aimée, sous peine d'attribuer à presque tous les hommes une perversion sexuelle passagère ou chronique. Ce qui distingue les cas normaux des cas morbides, c'est que, dans les premiers, il existe un amour pour une *personne* et que si l'on embrasse les objets de la femme aimée,

c'est justement parce qu'ils appartiennent à l'être aimé. Par contre, dans le fétichisme pathologique, c'est l'amour pour l'objet qui prime tout ; quant aux qualités physiques et morales de la personne en question, le malade ne s'en occupe que peu ou pas. » (1)

***

Il n'y a aucun intérêt, pour les médecins du moins, à analyser et à cataloguer ce qui est normal.

Or, c'est le fétichisme normal, amoureux, qu'a eu Restif. Il baise les objets qui ont touché Colette, comme il garde, enveloppé dans du papier, le morceau de pain bénit qu'elle lui a offert.

Ce fétichisme est celui de tout le monde, de M. Poirier comme de M. Homais.

M. Poirier dit à sa fille : « Quand ta mère voulut aller à l'Opéra, elle me le demanda le soir, en déroulant ses cheveux : et je l'y conduisis dès le lendemain. »

D'après M. J. Grand-Carteret :

« S'il fallait s'en rapporter aux définitions de certains psychologues, tout le monde serait plus ou moins fétichiste, en matière amoureuse.

» De ce que certains attraits de la femme se trouvent être pour nous des excitants extrêmement actifs, on pourrait, en effet, conclure que nous sommes tous voués au fétichisme. Et s'il devait en être ainsi, toute femme réellement belle aurait son fétiche, les cheveux, les yeux, les

(1) Moll. *Les Perversions de l'Instinct génital.*

oreilles, les seins, les mains, les pieds pouvant par le fait d'une perfection, d'une qualité supérieure, — j'emploie ici à dessein une expression banale, — exercer sur l'homme une attraction puissante.

» Je vais plus loin. Tout amoureux de l'esthétique féminine qui a pu afficher certaines préférences se verrait considéré comme fétichiste....

» Et j'ajouterai, qu'en bonne logique, il ne suffirait pas de s'en tenir aux individus ; qu'il faudrait également faire le procès des époques, car ce que de très savants spécialistes, en voyant toujours l'individu et non l'état social, dans son ensemble, ne remarquent pas, c'est que, suivant les époques, en effet, l'homme, dans sa généralité, se trouve être, en matière amoureuse, plus ou moins porté vers telle ou telle partie du corps féminin. La toilette elle-même, le vêtement dans son ensemble, ont pris, tout naturellement, une importance considérable dans nos sociétés où l'habitude s'est établie, depuis des siècles, de ne se voir, de ne se rencontrer que revêtu de costumes d'apparat.

» Peut-être même pourrait-on affirmer que c'est le vêtement, je veux dire la mode, la façon de mettre en valeur plus ou moins ostensiblement, certaines parties du corps qui ont créé ce fétichisme, si fétichisme il y a. » (1)

Pour être autorisé à porter un diagnostic de perversion de l'instinct sexuel, il faut trouver un ensemble de symptômes ou, au moins, les symptômes cardinaux.

---

(1) Il est indiscutable que certaines modes récentes ont contribué à développer un fétichisme qui paraît particulièrement cher à notre époque, si fétichisme il y a, en effet.

Il faut étudier d'abord la perversion, puis la vie de l'écrivain et son œuvre, enfin l'époque à laquelle il a vécu.

Ainsi on ne se hâtera pas et l'on n'agira pas comme un médecin qui porterait un diagnostic de fièvre typhoïde, chez un individu dont la langue est blanche parce qu'il s'est couché tard, la veille.

Dans cette voie, si on ne prend garde aux syllogismes faux et aux pétitions de principe, en voulant trop prouver, on ne prouve rien.

« Les uranistes portent les cheveux bouclés, se peignent les sourcils, se mettent de la poudre, et se parent de bijoux. » (Thoinot.)

Tous les hommes qui ont ces habitudes ne sont pas des uranistes.

Oui, Restif a eu une passion pour les jolis pieds et les jolis souliers de femme, pour ces « souliers hauts qui affinent la jambe et sylphisent tout le corps, selon son mot. » (O. Uzanne.)

Mais cela n'est pas du fétichisme.

Si Restif eût été un dégénéré, un onaniste, un obsédé, un récidiviste, un frigide, un impuissant, il eût été intéressant d'ajouter son observation à celles de Charcot et Magnan, de Sérieux et de Garnier.

Mais, parce qu'il a été un délicat, un sensuel voluptueux et raffiné, parce qu'il a adoré ce que tous, dans cette « société, si profondément sensuelle, du XVIIIe siècle » (1), ont adoré, il n'y a qu'à lui laisser sa place parmi les auteurs libertins, à côté de l'Abbé de Voisenon, de Crébillon fils et du chevalier de Boufflers, qui sont les coryphées agréables de cette littérature de boudoir.

---

(1) J. Grand-Carteret.

Sinon, il n'est presque plus possible de s'y attacher. On est hanté par l'épithète découverte par un médecin au cerveau tourmenté et subtil. Restif n'est plus un conteur aimable du XVIIIe siècle. C'est un fétichiste, un perverti sexuel, un malade.

Je n'ai jamais mieux compris, qu'en relisant Restif pour cette étude, l'excellence de cette pensée de La Bruyère : « Le plaisir de la critique nous ôte celui d'être vivement touchés de très belles choses. »

Avant de faire des diagnostics d'une nature telle, il faut considérer soigneusement son sujet et se méfier des conclusions hâtives qui sont souvent des erreurs d'appréciation.

En examinant avec cet esprit superficiel, on pourrait trouver des névrosés horribles même dans les romans de la Bibliothèque rose.

Que si l'on nous objecte : « qu'on n'a pas la prétention de faire rentrer le fétichisme de Restif dans les limites forcément étroites du fétichisme classique », nous devons, complétant cette idée, *admettre que le fétichisme de Restif appartient à ce que Binet a appelé le fétichisme amoureux.*

Or, nous avons suffisamment indiqué que ce fétichisme amoureux est dans tout amour normal et, partant, banal.

On ne conçoit plus alors la raison qui a pu amener un médecin à s'occuper de ce qui est normal, à moins qu'il n'ait considéré comme pathologique ce qui en réalité ne l'est pas.

Ne serait-ce pas cela ?



« Oui certes, Restif, ainsi qu'il le proclama maintes et maintes fois, fut, comme tous ses contemporains, un admirateur passionné des jolis pieds et des petites mules à boucles de pierreries. Oui certes, c'est dans l'élégante chaussure de Madame Parangon qu'il plaça le fameux billet doux : je vous adore ! — Oui certes, il toucha, palpa, porta à ses lèvres le bijou qui lui rappelait l'aimée, — mais quel est le jeune polisson qui n'a pas soigneusement conservé en son for intérieur, et même en quelque coin secret, la rose ou le ruban ou le lacet pris à la cousine dont on est toujours amoureux — cela n'est-il pas dans la logique des choses ! — Quel est le collégien de tempérament ardent qui, en semblable circonstance, n'eût pas trompé la nature et remplacé le sexe par un instant d'exaltation, d'aberration ! Oui certes, il recherche toujours la beauté du pied et la perfection de la jambe, et il indique les raisons de cette préférence marquée. Oui certes, il avoue, enfant, — car ceci se passait en 1741, — avoir adoré les chaussures de Madame Parangon et s'être presque évanoui devant de jolies mules qu'on lui avait dit appartenir à Jeannette Rousseau. Oui certes, il ne cache pas le plaisir, la voluptueuse sensation qu'il ressentit en voyant Marguerite, la gouvernante du curé, — ceci se passait en 1749, — « marcher sur la pelouse de cette manière voluptueuse et dégagée à laquelle contribue tant la hauteur des talons dans les femmes parfaitement bien faites. » Oui certes — et je ne crois pas qu'on se puisse accuser plus cruellement — il avoue tous les excès dus au liberti-

nage de son esprit augmenté encore par le libertinage de ses organes, mais son amour des petits pieds et des mules élégantes ne s'arrêta guère, ce me semble, — comme c'eût été le cas chez un vrai fétichiste, — aux bagatelles de la porte. »

« ...Sur un thème qui lui était cher il a brodé, et sa broderie nous a montré l'amour du petit pied et de la chaussure poussant aux pires exagérations. Voilà tout. Ce ne sont pas là les preuves irréfutables, les matériaux scientifiques qui doivent nous conduire à la constatation probante d'un Restif fétichiste.

» Oui, certes, il ne cesse de revenir sur les charmes qu'ont pour lui petit pied, mule élégante, talons hauts n'ira-t-il pas jusqu'à s'élever violemment contre la hideur des talons plats, — mais je ne pense pas que le procès moral des gens doive s'instruire d'après telles préférences ou d'après telles antipathies.

» *A aucun titre, en tout cas, il ne saurait rentrer dans la catégorie des gens dont s'occupe le Dr Thoinot en son livre les « Attentats aux mœurs », car il ne fut pas un voleur passionnel, ou bien, alors, si, les choses doivent être vues ainsi, tout collégien chipant le ruban de sa cousine, se trouvera forcément classé parmi les fétichistes voleurs.*

» Je conclus. Les exemples isolés ne prouvent rien. Il faut voir les gens dans leur milieu, les prendre dans leur atmosphère et, alors, on s'aperçoit que loin d'être des exceptions, des cas pathologiques, ils ne sont que la résultante d'une conception générale, — de ce qu'on appelle l'ambiance.....

» Pour juger un homme, pour l'apprécier sainement, il faut tout d'abord bien connaître le milieu dans lequel il a vécu, afin que l'on puisse, avant tout, savoir s'il fut une

exception, ou s'il a, au contraire, représenté les idées, la façon d'être et de penser de son ambiance... » (1)

« Fétichistes, oui certes, ceux qui, dans certains mauvais lieux, allaient durant les années où triomphait l'horrible chaussure plate, sans talons — plus hygiénique cependant, — demander des excitations malsaines à des mules à hauts talons, mais nôn point ceux qui, comme Restif, vivant à une époque où l'on ne voyait que petits pieds et souliers élégants, tailles en fuseau faisant concurrence à la guèpe, et globes de Cythère présentés sur un éventaire, trouvaient tout naturel de regarder, d'admirer sans, du reste, nullement se contenter de ce fétichisme admiratif, puisqu'ils prenaient plaisir à pousser les filles sur le gazon, marchant de conquête en conquête, et ne s'arrêtant comme Hercule, qu'après avoir accompli le cycle des douze travaux.

» Chaque époque a son « schéma » facile à dessiner : hier, les seins et les pieds ; aujourd'hui, le fessier exubérant transformant pour ainsi dire les Européennes en autant de Vénus hottentotes !

» Je vois d'ici le médecin spécialiste de l'an 2000 accusant de fétichisme quelque malheureux écrivain de l'an de grâce 1907, parce qu'il aura eu le tort d'afficher trop ouvertement ses préférences pour les gros fessiers.

» Dans cet ordre d'idées, en voulant trop prouver, on ne prouve rien.

» Dans ce domaine, il ne faut pas détacher les individus de leur milieu social ; il faut les considérer dans la société dont ils ne sont après tout qu'une des expressions.

---

(1) Comme nous le disait M. J. Grand-Carteret, le marquis de Sade ne fut guère plus débauché que n'importe quel grand seigneur de son époque.

» S'il y a des types humains d'essence éternelle, il y a aussi des types sociaux, fruit d'une mentalité spéciale

» Si donc Restif fut un fétichiste pour avoir aimé tout ce que son époque aima, le XVIII[e] siècle, en entier, doit l'être avec lui. »

John Grand-Carteret.

Fétichistes les Cappadociens et les Persans, chez lesquels les grands pieds étaient fort en honneur.

Fétichistes les Chinois, puisque J. J. Rousseau a écrit : « Une jeune Chinoise avançant un bout du pied couvert et chaussé, fera plus de ravage à Pékin, que n'eût fait la plus belle fille du monde dansant toute nue au bas du tazgète. »

Fétichistes les Sériens (dont le pays est entre le mont Imaüs et la Chine), chez lesquels les pieds presque ronds étaient estimés par dessus tout.

Fétichistes les Grecs, puisque « un petit pied, nu, blanc comme la neige, était un des charmes séduisants que les belles Grecques offraient aux regards d'un amant heureux ».

Fétichistes les Romains qui, dit Restif, « avaient les mêmes idées que nous sur la beauté de cette partie ».

Fétichiste Ovide qui dit à une maîtresse infidèle : « quoique perfide, tu n'en es pas moins belle ; ton PETIT PIED n'en est pas moins mignon ».

Pes erat exiguus ; pedis est aptissima forma.

Amor : l. III, eleg. 3.

Fétichiste Holoferne que l'éclat de la chaussure de la belle Judith éblouît.

Fétichiste « le père du farouche Vitellius qui ne put voir sans émotion le joli pied de l'impératrice Messaline ; *il obtint la permission de la déchausser, s'empara d'une de ses MULES, qu'il porta toujours avec lui, et que souvent il baisait* ».

Fétichiste le roi Psammis qui devint éperdument amoureux de Dorique, courtisane grecque qui vivait du temps de Sapho, et lui donna pour tombeau une pyramide, parce qu'elle avait un pied mignon et un soulier petit.

Fétichistes Plaute, Quinte-Curce, Sénèque, Eutrope, Lampride, Spartien, Pline qui ont loué les chaussures d'or ou d'argent, enrichies de pierreries. *Gemmas non tantum crepidarum obstragulis, sed et totis socculis addunt.*

Fétichistes Alexandre, Caligula, Dioclétien et Héliogabale.

Fétichistes le Grand Dauphin, fils de Louis XIV, et Thévenard, acteur de l'Opéra, qui avaient un faible pour les jolis pieds et les jolies chaussures.

Fétichiste le fils du roi, dont nous parle Perrault dans son conte *Cendrillon ou la Petite pantoufle de verre* (1),

---

(1) Voilà un titre qui en dit long aux gens prévenus, ne manquerait pas de s'exclamer le Dr Louis.

qui ramasse bien soigneusement la pantoufle que laisse tomber Cendrillon, en s'enfuyant du bal, lorsque sonne le premier coup de minuit, et ne fait que la regarder pendant tout le reste de la fête.

Fétichiste ce fils de roi, qui fait publier, à son de trompe, qu'il épousera celle dont le pied sera bien juste à la pantoufle.

Et partant, puisqu'il paraît qu'il est de bonne logique de conclure de l'œuvre à l'homme, fétichiste Perrault.

Fétichiste Madame Benoît qui, dans un roman intitulé : *Agathe et Isidore*, « a rendu avec beaucoup de chaleur l'intéressante situation d'un amant qui palpe le pied mignon de sa maîtresse ».

Fétichiste J.-J. Rousseau qui « prétend qu'un talon élevé fait paraître le pied petit ».

Fétichiste ce gentilhomme du *Diable boiteux*, qui, « passant dans la rue d'Alcala, devant la boutique d'un cordonnier de femmes, s'arrêta tout court pour regarder une petite pantoufle qu'il y aperçut. Après l'avoir considérée avec plus d'attention qu'elle n'en méritait, il dit, d'un air pâmé, à un cavalier qui l'accompagnait : — « Ah ! mon ami, voilà une pantoufle qui m'enchante l'imagination ! Que le pied pour lequel on l'a faite doit être mignon ! Je prends trop de plaisir à la voir ; éloignons nous promptement, il y a du péril à passer par ici. »

Et partant, fétichiste Le Sage.

« Fétichiste Balzac ; fétichiste Guy de Maupassant ;

fétichiste Armand Sylvestre, l'amoureux des Vénus Callypiges. Où s'arrêter ? » (1).

Fétichiste Schopenhauer qui, dans sa métaphysique de l'amour, considère que la petitesse des pieds est un caractère essentiel de la race, et que la femme bâtie droit et qui a de jolis pieds est comme les colonnes d'or sur des bases d'argent.

Fétichiste M. F. Masson qui donne des louanges aux pieds de Joséphine, et admet que le soulier est « une des armes les plus exquises de la femme » (2).

Fétichistes enfin tous ceux qui ont « une âme aussi délicate que sensible, pour concevoir quelle volupté c'est, pour un tendre amant, de toucher les habits, la jolie chaussure de ce qu'il aime » (3), et de caresser :

PETIT PIED DANS MULE GENTILLE.

---

(1) J. Grand-Carteret.
(2) *Jadis*, p. 123.
(3) Restif de la Bretonne.

BIBLIOGRAPHIE

Adam (Paul). — Le Financier, *Le Journal*.

Avalon. — Restif de la Bretonne, fétichiste (6 illustrations). *Æsculape*, avril 1912.

Ballet (G.). — Semaine méd., 1893.

— Traité de pathologie mentale, Paris, 1903.

— Article les Psychoses, in *Traité de Médecine*, de Bouchard et Brissaud, 1905, t. VI, Paris, Masson.

Barras (L.). — Le cauchemar mictionnel. *Chronique médicale*, 1er janvier 1913.

Binet (A.). — Le fétichisme dans l'amour. *Revue philosophique*, 1887, p. 142 et p. 252.

— Le fétichisme dans l'amour, Paris, 1891.

— Les altérations de la personnalité. *Bibliothèque scientifique internationale*, Paris, Félix Alcan.

Boissin. — Restif de la Bretonne, *à Toulouse*, et *à Paris, chez Daffis*, 1877.

Brouardel (P.). — Les attentats aux mœurs, *avec une préface du professeur Thoinot*, 1909, Paris, J.-B. Baillière et fils.

Buvat (J.). — L'Erotisme dans l'Hystérie. In *Revue de Psychiatrie*, 1906.

Charcot et Magnan. — Inversion du sens génital et autres perversions sexuelles. *Arch. de neurol.*, 1882, nos 7 et 12.

Charpentier (L.). — Restif de la Bretonne, sa perversion fétichiste. *Thèse de Bordeaux*, 1912.

CLAPARÈDE. — L'association des idées. *Biblioth. de Psychol. expériment. norm. et pathol.* Paris, 1903, O. Doin.

CLÉRAMBAULT (De). — Passion érotique des étoffes chez la femme. In *Archives d'Anthropologie criminelle et de Médecine légale*, années 1908-1910.

DEMELLE (A.). — La pathologie documentaire dans le roman. *Thèse de Montpellier* , 1908.

DROMARD (G.). — Une leçon pratique de médecine légale, d'après un ouvrage récent de M. P. Bourget. *Chronique Médicale*, 1er janvier 1909.

DUCAMP. — L'idée médicale dans le roman naturaliste. *Discours d'inauguration de l'Université de Montpellier*, prononcé le 5 déc. 1896. In *Nouveau Montpellier-Médical*, 1897.

DUHREN (E.). — Restif de la Bretonne (Der Mensch, der Schriftsteller, der Reformator). Berlin, 1906.

DUMAS (G.). — Un cas de fétichisme et de masochisme associés. *Journ. de psychol. norm. et path.* Juillet-août 1905.

FERNEL — Les névrosés de la littérature et de l'histoire : Restif de la Bretonne. *Revue thérapeutique des alcaloïdes*, p. 2594, juin 1912.

FOREL (A.). — La Morale sexuelle, 1907, Lausanne, *Editions de la libre pensée.*

GARNIER (P.). — La folie à Paris, étude statistique, clinique et médico-légale. *Bibliothèque scientifique contemporaine*, 1890, Paris, J.-B. Baillière et fils.

— Les fétichistes pervertis et invertis sexuels. 1896, Paris, J.-B. Baillière et fils.

— Le sadi-fétichisme. *Ann. d'Hyg. et de Méd. lég.*, 1900, p. 97 et p. 210.

GRASSET (J.) — L'idée médicale dans les romans de Paul Bourget. 1904, Montpellier.

— Demifous et demiresponsables. 1907, Paris, F. Alcan.

— Les limites de la biologie. *Bibliothèque de philosophie contemporaine*, 6e édit., avec une préface de Paul Bourget, de l'Académie Française, 1909, Paris, F. Alcan.

— Traité élémentaire de physiopathologie clinique, t. III, 1912, Montpellier, Coulet et fils.

JACOB. — Bibliographie et Iconographie de tous les ouvrages de Restif de la Bretonne. 1885, Paris.

Jacquin (G.). — Restif de la Bretonne, précurseur de Schaudinn. *Chronique Médicale*, 1907, p. 162.

Krafft-Ebing. — Traité clinique de Psychiâtrie. Trad. Em. Laurent.

Lacassagne (A.). — Précis de Médecine légale, 1906, Paris, Masson et Cie.

Langlois (A.). — Une observation de fétichisme des étoffes chez la femme. *Thèse de Montpellier*, 1912.

Lanson. — La littérature et la science. Hommes et livres ; études morales et littéraires, 1895.

Laurent (E.). — Fétichistes et Erotomanes, 1905.

Lasègue. — De l'onanisme. Etudes méd., 1884.

Lecoutour (R.). — Chateaubriand et le docteur Potiquet. *Le Progrès Médical*, 26 octobre 1912, 539-540.

Louis. — Un romancier fétichiste : Restif de la Bretonne. *Chronique médicale*, 1904, p. 353.

Magnan.— Des anomalies, des aberrations et des perversions sexuelles. *Bull. Acad. de Méd.*, 1885, et *Ann. méd. psych.*, 1886.

Magnan et Legrain. — Les Dégénérés. *Bibliothèque Charcot-Debove*, 1895, Paris, Rueff et Cie.

Moll. — Les perversions de l'instinct génital. Traduction française des Drs Pactet et Romme, Paris, 1893, Carré.

Monéry (A.). — Les limites de la critique médico-psychologique dans le domaine littéraire. *Chronique Médicale*, 1er avril 1909, p. 209.

Monselet (Ch.). — Restif de la Bretonne, sa vie et ses amours. Paris, Alvarès, 1854.

Moreau (de Tours). — Des aberrations du sens génésique.

Motet. — Etat mental de P..., poursuivi pour avoir coupé les nattes de plusieurs jeunes filles. *Ann. d'hyg. et de méd. lég.*, t. XXII. p. 331, 1890.

Nerval (Gérard de). — Les Confidences de Nicolas (Restif de la Bretonne). *Revue des Deux Mondes*, nos des 15 août, 1er et 15 septembre 1850.

— Les Illuminés ou les Précurseurs du socialisme. Récits et portraits. Victor Lecou, 1852.

Normandy (G.). — Jean Lorrain. Paris, *Bibliothèque générale d'Edition*, 1907.

Régis. — Arch. d'anthropologie criminelle, juillet 1899.

— Précis de psychiâtrie, 3e édition. Paris, O. Doin.

RESTIF DE LA BRETONNE — *Monsieur Nicolas ou le Cœur humain dévoilé.* Préface et notes de J. Grand-Carteret. (Reproductions d'estampes de Binet et illustrations exécutées d'après les indications laissées par Restif.)

— *Le Palais Royal.* Introduction et notes de Henri d'Alméras. (Illustrations et documents de l'époque.)

— *La dernière aventure d'un homme de quarante-cinq ans* Introduction et notes de Henri d'Alméras. (Illustrations et documents de l'époque.)

— *La vie de mon père.* Introduction et notes de Henri d'Alméras. (Illustrations et documents de l'époque.) Paris, Louis-Michaud.

— *Le Pornographe. L'Anti-Justine. Dom B... aux Etats généraux.* Notice sur la vie et les ouvrages de Restif de la Bretonne par Cubières-Palmézaux. Essai bibliographique et notes par B. de Villeneuve, 1911. Bibliothèque des Curieux, Paris.

— *Les Contemporaines*, ou Aventures des plus jolies femmes de l'âge présent. Notices par J. Assezat, 3 vol. : les *Contemporaines mêlées*, les *Contemporaines graduées*, et les *Contemporaines du commun.* Paris, Alphonse Lemerre, 1875.

— Edition choisie des Contemporaines. Aventures galantes de quelques jolies femmes du XVIIIe siècle, d'après Restif de la Bretonne (avec les gravures de Binet). Introduction et notes de J. Grand-Carteret. Paris, Albin Michel.

— *Les nuits révolutionnaires.* Introduction par Fr. Funck-Brentano. (Illustrations d'après les documents du temps.) Paris, Arthème Fayard.

— *Mes Inscriptions*, journal intime (1780-1787), publié d'après le manuscrit autographe de la Bibliothèque de l'Arsenal ; avec préface, notes et index, par Paul Cottin. Paris, Plon, 1889 (in-16, papier vergé. B. H. Elzév.).

— *Le Pied de Fanchette.* O. Uzanne. Petits conteurs du XVIIIe siècle. Contes de Restif de la Bretonne. A. Quantin, Paris, 1881.

REUSS. — Les aberrations du sens génésique chez l'homme *Ann. d'hyg. et de méd. lég.*, 1886.

RIBOT (Th.) — Les Maladies de la personnalité. 1897, Paris, Félix Alcan.

ROGER. —Science et amour.

Sérieux (P.).— Recherches cliniques sur les anomalies de l'instinct sexuel, 1888. *Thèse de Paris.*

Soury (J.). — Portraits du XVIII[e] siècle (Restif de la Bretonne). Paris, Charpentier, 1879.

Tardieu. — Etude médico-légale sur les attentats aux mœurs. Paris, 1873.

Thoinot (L.). — Attentats aux mœurs et perversions du sens génital. 1898, Paris, O. Doin.

Tourdes et Metzquer. — Traité de Médecine légale théorique et pratique. Paris, 1896.

Vallon (C.). — Fétichiste honteux. *Ann. d'hyg. et de méd. lég.*, 1895, p. 547.

Vibert (Ch.). — Précis de Médecine légale, 8[e] édition, 1911. Paris, J.-B. Baillière et fils.

Vu et permis d'imprimer :
Montpellier, le 25 janvier 1913.
Pour le Recteur,
Président du Conseil de l'Université
Le Vice-Président,
MAIRET

Vu et approuvé :
Montpellier, le 25 janvier 1913
Le Doyen.
MAIRET

TABLE DES MATIÈRES

PAGES

LE FÉTICHISME

PREMIÈRE PARTIE

GÉNÉRALITÉS

CHAPITRE PREMIER

DÉFINITION

CHAPITRE II

HISTORIQUE

DEUXIÈME PARTIE

CHAPITRE PREMIER

ÉTIOLOGIE

CHAPITRE II

PATHOGÉNIE

TROISIÈME PARTIE

CLINIQUE ET THÉRAPEUTIQUE

CHAPITRE PREMIER

SYMPTOMATOLOGIE

CHAPITRE II

VARIÉTÉS

CHAPITRE III

DIAGNOSTIC

CHAPITRE IV

TRAITEMENT

Restif de la Bretonne fut-il fétichiste?

PREMIÈRE PARTIE

CHAPITRE PREMIER

CONSIDÉRATIONS GÉNÉRALES. — RAISONS SUBCONSCIENTES ET EXTRASCIENTIFIQUES DE CETTE OPINION

CHAPITRE II

CHAPITRE III

ÉTUDE CRITIQUE

DEUXIÈME PARTIE

ARGUMENTATION

CHAPITRE PREMIER

POURQUOI RESTIF DE LA BRETONNE NE FUT PAS FÉTICHISTE. CE QU'IL EST EN RÉALITÉ

CHAPITRE II

SERMENT

En présence des Maîtres de cette Ecole, de mes chers condisciples, et devant l'effigie d'Hippocrate, je promets et je jure, au nom de l'Être suprême, d'être fidèle aux lois de l'honneur et de la probité dans l'exercice de la Médecine. Je donnerai mes soins gratuits à l'indigent, et n'exigerai jamais un salaire au-dessus de mon travail. Admis dans l'intérieur des maisons, mes yeux ne verront pas ce qui s'y passe ; ma langue taira les secrets qui me seront confiés, et mon état ne servira pas à corrompre les mœurs ni à favoriser le crime. Respectueux et reconnaissant envers mes Maîtres, je rendrai à leurs enfants l'instruction que j'ai reçue de leurs pères.

Que les hommes m'accordent leur estime si je suis fidèle à mes promesses ! Que je sois couvert d'opprobre et méprisé de mes confrères si j'y manque !